

V O Y A G E
E N C O R S E ,
E T V U E S P O L I T I Q U E S

SUR L'AMÉLIORATION DE CETTE ISLE ;

S U I V I de quelques Pièces relatives à la Corse , &
de plusieurs Anecdotes sur le caractère & les vertus
de ses Habitans.

ORNÉ D'UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE.

*PAR M. l'Abbé GAUDIN, Vicaire - Général de
Nebbio , de l'Académie de Lyon.*



A P A R I S ,

CHEZ L E F E V R E , Libraire , rue Neuve des Bons-
Enfans , vis-à-vis l'Hôtel de Toulouse , n^o. 18.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Permission.

VOYAGE
EN CORSE,
ET VUES POLITIQUES

SUR L'AMÉLIORATION DE CETTE ISLE ;

SUIVI de quelques Pièces relatives à la Corse, &
de plusieurs Anecdotes sur le caractère & les vertus
de ses Habitans.

ORNÉ D'UNE CARTE GÉOGRAPHIQUE.

*PAR M. l'Abbé GAUDIN, Vicaire-Général de
Nebbio, de l'Académie de Lyon.*



A PARIS,

CHEZ LEFEVRE, Libraire, rue Neuve des Bons-

Enfans, vis-à-vis l'Hôtel de Toulouse, n^o. 18.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Permission.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est le fruit de plusieurs années d'observations faites dans la Corse. Le Voyage au Niolo annoncé dans le Discours Préliminaire comme voyage d'amusement, ne paroîtra peut être pas moins utile que les Vues Politiques qui le précèdent. On n'a rien oublié de ce qui étoit plus intéressant pour faire connoître les mœurs, les usages & le caractère des Habitans de cette Isle. On s'est sur – tout étendu sur les objets d'amélioration dont elle est si susceptible. Cette partie, presque toujours négligée dans les relations de voyage, ne pouvoit l'être ici. La Corse ne nous est plus étrangère, elle sert à augmenter le nombre de nos Provinces : c'étoit donc en quelque sorte un acte de patriotisme de multiplier ces observations, qui sont ainsi devenues la partie principale de cet Ouvrage.

DISCOURS *PRÉLIMINAIRE.*

CE n'est point comme Ouvrage Littéraire que l'Auteur prétend recommander le *Voyage au Niolo*, en prose & en vers. Il ne fut dans l'origine destiné qu'à l'amusement de la Société qui l'avoit entrepris. On avoit droit de compter sur son indulgence, le Public a sans doute celui de le juger avec plus de sévérité. Je n'appellerai point de son arrêt, quel qu'il soit : s'il est favorable, je le devrai sans doute à la nature de mon sujet, à la nouveauté & à la variété des objets qu'il présente. D'autres auroient pu les embellir : je ne me suis piqué que de les rendre avec vérité.

Bachaumont & Chapelle, avec l'art précieux de répandre sur tous les sujets la gaîté qui les animoit, ont mérité de servir de modèle en ce genre. Leur facilité, quelquefois même d'heureuses incorrections, prêtent à leur ouvrage des graces charmantes, que plus de régularité auroit fait disparoître ; l'air de négligence sied bien au milieu des désordres. d'un voyage : l'esprit ne doit pas y avoit plus de parure que l'ajustement, il ne doit être que facile & naturel ; c'est ainsi qu'il se montre chez ces deux Auteurs. C'est le plaisir qui semble rendre compte lui-même de la route qu'il a suivie, & qui n'a cherché & apperçu que les objets qui pouvoient l'exciter.

Je n'avois point leurs talens, heureusement mon sujet ne les exigeoit pas. Il ne pouvoit guère intéresser que la curiosité, aussi c'est elle

principalement que j'ai cherché à satisfaire. Je n'ai pas craint par cette raison de multiplier les détails & les observations ; & quoique le goût pût m'objecter, mon premier but a été d'être utile.

La Corse est la dernière acquisition dont notre Monarchie se soit accrue ; elle étoit peu connue de nous avant cette époque ; & ce n'est pas dans le cours de la conquête qu'on a pu s'en former une juste idée. Car de quoi s'occupe-t-on alors ? des marches, des campemens. Les dispositions belliqueuses du peuple, les moyens les plus sûrs de le réduire, voilà les seuls objets sur lesquels l'attention se porte. Ce n'est pas le tems d'avoir des vues d'amélioration, la guerre n'a jamais su que détruire. Quand on agite les quatre élémens renfermés dans le même vase, toutes les matières bouleversées ne présentent que confusion & désordre. Qu'attend-on pour les étudier ? que le mouvement ayant cessé, chacune vienne à se rasseoir & à prendre sa place.

Les tems qui suivent immédiatement la guerre, ne peuvent aussi être employés qu'à réparer les ravages, sur-tout dans un pays nouvellement assujetti, & qu'on n'a pas eu encore le tems de connoître. Les corps & les esprits y font long-tems en mouvement ; il faut les laisser rasseoir, les plier insensiblement à de nouvelles habitudes. L'étude des ressources d'un pays, & des moyens de les préparer, est nécessairement lente ; tout système d'amélioration est prématuré, s'il n'a l'expérience pour guide : c'est à elle feule à nous marquer le moment de la maturité.

Le long séjour que j'ai fait en Corse ma persuadé que nous sommes arrivés à cette époque : ayant – recueilli avec soin, toutes les lumières que pouvoient me fournir les Naturels, & les François les plus sages, je me suis fait un devoir de rassembler ces observations, & d'y joindre les miennes. La mission qui m'avoit appelé dans cette Isle n'ayant pu être remplie, c'étoit pour moi le seul moyen de payer ma dette à ma patrie, & mon tribut de reconnoissance au peuple qui m'a accueilli.

J'ai cru d'ailleurs que la curiosité qui nous fait lire avec empressement, & qui a si fort multiplié parmi nous les relations étrangères, ne devoit pas moins s'intéresser à la description d'une de nos Provinces qui nous est peut-

être encore plus inconnue. Que nous importe cette multitude de détails sur l'Amérique septentrionale, sur la Suisse, sur la Sicile, & tant d'autres pays qui n'ont que peu de liaison avec nous ? , Dans la Corse au contraire, tout ce que nous découvrons peut être converti à notre usage.

Je fais que ces traits épars des diverses Sociétés servent à perfectionner l'étude de l'esprit humain ; mais à cet égard le caractère Corse n'offre peut-être pas des traits moins originaux. Ce peuple livré depuis tant de siècles à des guerres destructives & toujours les. armes à la main, , soit contre ses tyrans, soit contre lui-même, a dû prendre des habitudes qui lui font propres. Cette longue anarchie éloignant la civilisation, & l'aspérité de sa situation le concentrant davantage dans sa demeure, peut-être est-il resté plus près de la nature que la plupart des peuples de l'Europe. Son extrême sobriété, son mépris du luxe, son assurance que ne peut intimider ni le rang ni la puissance, font des traits perdus depuis long-tems chez les Nations les plus civilisées.

On a beaucoup décrié sa passion pour la vengeance, on auroit dû placer à côté sa sensibilité pour les bienfaits : selon qu'il a été prévenu, son ame se porte vers l'une ou vers l'autre avec la même énergie ; c'est la forme originelle de l'homme. Si les scènes de vengeance ont été plus multipliées dans cette Isle, ce n'est point la faute du peuple, mais celle des circonstances Le foible despote qui s'épuisa si long-tems pour l'asservir, ne pouvoit y parvenir qu'en le divisant : son étude constante fut de femer partout des haines, dont il recueilloit le fruit en empêchant la Nation de se réunir. Ses graces toujours assurées aux crimes qu'il avoit fait naître, perpétuoient dans tous les cœurs l'ardeur de la vengeance. Le peuple n'ayant point de justice à obtenir de son Gouvernement, étoit donc réduit à se la faire lui-même. Il rentroit ainsi dans l'état de nature. Il n'est pas étonnant que la passion, alors feule arbitre de son ressentiment, l'ait presque toujours porté à excès.

De-là dérhoit un état perpétuell de guerre de famille à famille, de particulier à particulier ; ce qui est sans doute, pour une société, le dernier degré de misère & de dépravation : mais c'étoit le Gouvernement qui dépravoit le peuple ; car dès qu'il a cessé d'avoir de l'influence, dès qu'à sa

place s'est montrée une autorité régulière, impartiale, se chargeant seule de la vengeance publique, distribuant avec équité les peines & les récompenses, ces crimes ont absolument disparu, l'ordre même s'est établi avec une facilité qu'on ne devoit pas attendre : & peut-être y a-t-il peu d'exemples chez les Nations policées, d'une société où le vol, le meurtre, & tous les grands attentats contre la sûreté publique, soient plus rares qu'ils ne font aujourd'hui en Corse : jamais on ne s'assujettit si promptement au frein des loix, après les avoir si long-tems méconnues.

Ce changement seul prouve ce qu'on peut attendre de ce peuple, si on a soin de préparer les réformes qu'on y voudra introduire. On ne peut y apporter plus de disposition ; au génie ardent, & à l'imagination vive des pays méridionaux, il joint cette énergie de l'ame qui fut toujours le partage des insulaires & des habitans des montagnes. Que ne pourroit donc pas se promettre une instruction sage chez un peuple ainsi disposé & presque neuf, dans un tems où toutes les sciences se font doublement enrichies, & par les lumières qu'elles ont acquises, & par les préjugés qu'elles ont perdus. Combien d'essais heureux d'éducation pourroient-être tentés, qui serviroient peut-être à perfectionner la nôtre !

Ce dégoût du travail, & cette inertie qu'on leur reproche, ne font – ils pas encore la fuite inévitable de cette longue habitude, qui ne leur a appris qu'à manier les armes, & de cette malheureuse position qui les place toujours à une si grande distance de leurs biens. Mais ces obstacles peuvent se vaincre, quand les tems font arrivés, il dépend toujours de l'Administration de donner un autre cours aux esprits ; elle a dans ses mains tous les ressorts qui en disposent : je vois même déjà un germe précieux de ce changement : la lassitude que le Corse commence à sentir de ses privations, depuis qu'il a eu sous les yeux le spectacle de nos jouissances.

Si du moral nous passons au physique, combien de détails propres à piquer notre curiosité, & auxquels la propriété doit ajouter un nouvel intérêt. Un terrain susceptible de toutes les cultures, sur-tout de celles qui font les plus rares dans nos climats ; toutes les richesses de l'Histoire Naturelle, dispersées ou enfouies dans ses montagnes, si on a le courage d'aller les chercher ; la situation de l'Isle qui la met également à portée de

la France & de l'Italie, qui la plaçant sur le chemin du riche commerce du Levant, semble lui en donner les clefs ; une multitude de ports creusés par la nature, ou que l'art pourroit y joindre ; tous ces avantages presque également importants, soit que nous voulions en faire usage, soit que les laissant dans l'inaction, nous empêchions feulement nos rivaux d'en jouir.

Ils ont, il est vrai, été achetés à grands frais ; l'or de la France n'a cessé de couler dans la Corse, soit pendant la Conquête, soit pendant les premières années qui l'ont suivies, & aujourd'hui même ces dépenses excèdent de beaucoup son produit ; malheureusement ces dépenses ne font pas même un principe d'amélioration, parce que l'Isle n'en est que le dépôt passager, d'où elle ne cesse de les verser en Italie, pour affurer sa propre subsistance. Mais n'y a-t-il pas des moyens de les y fixer, & ne peut-on pas même tirer de son fond toutes les richesses qui lui font nécessaires ?

La Corse peut être divisée en deux parties, l'une dont le sol est abondant, fertile, susceptible de toute espèce de culture : ce sont les plaines & : en général presque tous les vallons. Cette partie est entièrement inhabitée, & presque inculte ; l'autre ne présente que des montagnes, des rochers, des précipices. C'est-là qu'est répandue la population. De ce singulier partage, il résulte que tous les villages sont pauvres & misérables, parce que le terrain voisin ne peut fournir à leur subsistance ; que là où il est le plus productif, il demande une culture excessivement pénible, & qu'il est rare que l'Habitant ne soit pas obligé d'aller chercher dans les fonds & loin de sa demeure le supplément nécessaire à ses besoins. De-là le dégoût pour un travail que l'éloignement rend si laborieux, & que la différence de température peut rendre aisément funeste. Point de peuple qui placé dans les mêmes circonstances, ne fût également rebuté par ces deux obstacles ; & ne devînt indolent & paresseux ; c'est le vice radical qu'il faut guérir. Tous les remèdes qui ne l'attaqueront pas ne font que des palliatifs : ils peuvent prolonger la langueur ; mais c'est une réformation dont on a besoin.

La plupart de ces vallons nous offrent encore aujourd'hui quelques traces d'une ancienne habitation : la grande plaine d'Aléria, occupée par deux Colonies Romaines, devoit contenir une population nombreuse. Tout a

disparu. Les guerres des Sarrasins, auxquelles succédèrent d'autres brigandages, forcèrent les Habitans de se réfugier sur les hauteurs. Ces terrains délaissés changèrent alors de nature ; exposés au choc de tous les élémens, sans qu'aucun travail réparât leurs ravages, ils se couvrirent de plantes nuisibles, & d'eaux croupissantes. Ils sont ainsi devenus le siège d'une intempérie funeste. Mais l'infalubrité n'est-elle pas toujours le partage des pays inhabités ? & l'absence des causes qui l'ont introduite, ne peut-elle pas la faire disparaître ? que ne peut le travail de l'homme quand la prudence dirige ses moyens !

Je me suis permis d'exposer toutes les vues que la connoissance du pays m'a suggérées, & plus encore celles qui m'ont été indiquées par des hommes qui avoient plus de lumières & d'expérience que moi. J'ai pensé que si mon voyage pouvoit intéresser par la nouveauté des objets, des plans d'amélioration sur ce pays fatigeroient encore davantage. J'ai pu me tromper sans doute, mais mes erreurs ne pouvant nuire à personne, elles feront suffisamment rachetées s'il se trouve parmi elles une ou deux observations qui apportent quelque fruit. Un Ecrivain tire au moins cet avantage de son obscurité, que ne pouvant donner aucun poids à ses opinions, la vérité feule les accrédite, & que ses erreurs restent sans influence. Cette considération m'a enhardi à présenter les miennes.

Je l'ai fait d'autant plus volontiers ; que j'ai cru n'appercevoir dans tous ceux qui m'ont parlé de la Corse, que des préjugés ou des idées peu justes sur le caractère des Habitans, sur leur état actuel, & sur les ressources du pays. C'est l'ancienne réputation qu'a laissé la conquête ; & l'on veut toujours juger d'après elle : car dans tous les genres, les réputations, surtout en mal, survivent aux causes qui les ont fait naître, elles semblent exclure toute idée de changement : il est triste qu'on soit si léger à les établir, lorsqu'il est si difficile de les détruire.

Enfin une dernière raison m'a décidé : il m'a paru que le tems des réformes étoit arrivé, parce que le peuple se trouve au point de maturité qui le rend propre à les recevoir. Après une si longue anarchie, on avoit besoin d'un intervalle qui pût préparer le règne des loix & de l'ordre. Un peuple

impatient du joug, , ne pouvoit rompre tout-à coup ses anciennes habitudes ; il se seroit fait un point d'honneur de sa résistance à de nouveaux usages : avant de le forcer de travailler à son bonheur, il falloit lui apprendre à le desirer.

Cette heureuse révolution a été l'ouvrage d'un seul homme. M. le Comte de Marbœuf, couvert de tous les lauriers militaires pour avoir préparé avec tant de sagesse & si bien secondé la conquête de la Corse, étoit destiné à recueillir sur ce théâtre toutes les espèces de gloire. Chargé du commandement de cette Province, il ne lui restoit plus qu'à y faire fleurir les vertus pacifiques ; personne n'étoit plus propre à les y appeler par son exemple. Toujours calme & inaccessible aux passions, il contint les esprits ardents de ce peuple par deux ressorts auxquels on ne résiste point, une intelligence qui savoit tout prévoir, & une patience que rien ne pouvoit lasser. Non moins Citoyen que Militaire, il leur inspira pareillement le respect pour les loix, parce qu'il ne cessa jamais de les respecter lui-même.

– Sans rien ôter à sa dignité, il fut conserver dans le commandement des mœurs simples, une vie éloignée de tout luxe & de toute ostentation, une facilité d'accès que peut – être jamais homme en place ne porta au même degré ; c'étoit l'indice de la bonté de son ame, les Corses en étoient également étonnés & attendris ; d'un autre côté, cette affabilité servoit à éclairer sa vigilance. Encouragés par elle, souvent ils le prenoient pour arbitres de leurs différens, & se dépouilloient pour lui seul de leur défiance naturelle.

Par-là il prévenoit la naissance des troubles, que d'ailleurs il étoit toujours prêt à dissiper par son activité ; c'est ainsi que dans le cours de peu d'années il les accoutuma au joug d'une dépendance régulière. Sans paroître avoir rien fait, M. le Comte de Marbœuf acheva l'ouvrage le plus important & le plus difficile, celui d'introduire le règne des loix & de l'ordre à la place de la licence, & de préparer ainsi le succès de toutes les institutions salutaires qui peuvent faire le bonheur de ce pays : ensorte que sa gloire se trouve d'avance liée avec celle de tous ses successeurs.

Il reçut le prix le plus noble de ses travaux & de ses services. Son nom écrit dans toutes les pages de la Réduction de cette Isle, le fut pareillement

dans le cœur de tous les Habitans. De son vivant, ils s'étoient empressés de lui en donner des marques ; elles ont encore plus éclaté à sa mort, & rien de plus touchant que le spectacle de la douleur universelle que la Nation a montrée après l'avoir perdu. Ce sentiment ne l'honore pas moins elle-même que celui qui en étoit l'objet, & présente le plus bel encouragement à ceux qui doivent courir la même carrière,

D'après la lecture du Discours Préliminaire, on doit s'attendre à voir paroître d'abord le *Voyage au Niolo*. C'étoit en effet le premier ordre que l'on comptoit suivre : mais on l'a changé, parce qu'il a paru que les Dissertations Politiques devoient précéder à raison de leur importance, & qu'il étoit naturel de donner une idée de l'ensemble, avant de présenter les détails.

VOYAGE EN CORSE.

VUES POLITIQUES SUR CETTE ISLE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur la nécessité d'attirer les Habitans de la Corse, dans les fonds.

LES plaines & tous les vallons de la Corse sont naturellement très-fertiles, mais insalubres, & tous inhabités ; de – là le peu de culture des terres, & la misère des Habitans. Placés trop loin de leurs richesses, ils ne peuvent ou ils ne savent en tirer parti. Cette insalubrité existe réellement. Mais n'est-elle point exagérée ? n'a – t – elle pas différentes causes, dont plusieurs font susceptibles de remèdes ? C'est ce que nous allons examiner.

Dans les vallons très-ferrés, elle a pour principe le rapprochement des hautes montagnes, dont la réverbération augmente l'action du soleil, & qui ne permettant pas aux vapeurs de s'élever, les retient dans un état de stagnation, très-funeste à la santé : car dès que le soleil a disparu, elles se condensent, & font éprouver pendant la nuit, un froid piquant, même au

milieu des chaleurs de l'été. Peut-être est-il impossible de vaincre de pareils obstacles : mais heureusement ces sites font rares, & n'occupent jamais beaucoup de terrain.

Il y a d'autres vallons plus larges, tels que celui qui s'étend depuis Pietralba jusqu'à l'embouchure de l'Ostriconi, celui qui traverse la Balagne depuis Muro jusqu'à Losari, & une multitude d'autres. Ils font communément arrosés par des rivières, qui ne font que des torrens, presque à sec la plus grande partie de l'année. Ces vallons ont souvent près d'une lieue de largeur. L'air y circule librement, tout y semble annoncer la salubrité. Il n'est pas douteux qu'ils n'aient été anciennement habités, puisqu'on voit encore dans la plaine, au-dessous de Speloncato & de Muro, les ruines des anciens villages dont ceux-ci ont pris la place.

Cependant ils ne font pas moins décriés que les autres, & les Corses attribuent aux voyages & aux travaux qu'ils font obligés d'y faire, toutes les maladies dont ils font atteints : peut-être même ces plaintes font elles fondées. Le Corse, accoutumé à respirer sur ses hauteurs un air frais & : subtil, est moins propre qu'un autre à supporter le travail de la plaine, fous un air épais, & un soleil brûlant. Deux températures si opposées, peuvent aisément devenir un principe fécond de maladies, auxquelles il est vraisemblable que des Habitans, fixés dans ces vallons, feroient beaucoup moins sujets ; c'étoit leur ancienne demeure, comme l'attestent les ruines que j'ai citées, & si on ne les y rappelle, il n'y a point d'amélioration importante à se promettre. La longueur du trajet que le cultivateur est obligé de faire pour atteindre son champ, la perspective d'un retour aussi pénible, le peu de tems qui reste pour le travail, l'incertitude & la modicité du produit, feront toujours des motifs de découragement auxquels on n'aura rien à opposer.

Il faut donc travailler à changer cette situation, & attirer l'Habitant dans la plaine. Comment vaincre ses préjugés à cet égard, sinon en plaçant fous ses yeux des tentatives heureuses. Mais il est hors d'état, par lui-même, d'en faire les frais : il a donc besoin que l'Administration le seconde, non-seulement par des encouragemens, mais par des secours réels, qui sagement distribués deviendroient un principe d'émulation pour tous.

En choisissant des propriétaires sages & industriels, en leur facilitant quelque établissement, avec l'attention de préférer les lieux les moins exposés à l'intempérie, on verroit bientôt naître une génération nouvelle, qui, naturalisée dans ces plaines, en supporteroit les travaux avec plus de facilité, Cette expérience rassureroit les Habitans des montagnes, qui se détermineroient insensiblement à en descendre, pour recueillir les mêmes fruits.

Cette idée que je propose n'est au fond que celle qui, sur d'autres points, a été souvent adoptée par l'Administration. Veut-elle établir un nouveau commerce ? non-seulement elle l'encourage par une protection spéciale : mais s'il en est besoin, elle anime le Négociant par des primes. C'est par elle que le commerce d'Angleterre a fait de si grands progrès. Or, quel commerce plus intéressant que celui de ressusciter l'agriculture d'une grande Province, susceptible de toute espèce de production, & : qui n'attend que des travaux & des dépenses, sagement ordonnés, pour se couvrir d'hommes & de moissons.

Philippini, Historien Corse, atteste que de sontems, c'est-à-dire vers le commencement du XVI siècle, la population de l'Isle s'élevoit environ à 500 mille ames, ce qui fait-à-peu-près le quadruple de celle qui existe aujourd'hui. Elle pourroit se renouveler facilement & peut-être même se doubler, si on parvenoit à fertiliser la plaine dont je parlerai plus bas.

Je fais que les primes ne font ordinairement que la récompense du travail, & que dans ce projet, elles seroient au contraire destinées à le faire naître. Mais qu'importe si l'effet en est le même ? Ne feroit-ce pas d'ailleurs récompenser le travail, de ne distribuer ces avances qu'aux seuls propriétaires qui auroient déjà fait preuve de leur intelligence & de leur activité. Comme c'est ici une grace à laquelle personne n'a droit, on pourroit ne la répandre que sur un petit nombre. Un petit nombre de cultivateurs bien choisis, & dispersés dans les différens quartiers de l'Isle, animeroient l'activité par leur exemple. L'agriculture n'est point une science compliquée, il ne faut que des yeux & : de l'émulation pour l'apprendre ; les procédés qui auroient réussi serviroient de règle, & chacun tenteroit de les imiter à proportion de ses moyens.

Une somme peu considérable circulant ainsi dans l'intérieur de l'Isle, pourroit en vivifier successivement toutes les parties ; parce que l'émulation ne manque jamais de s'animer à la vue des succès, & qu'il dépendroit toujours de l'Administration de l'exciter, si elle laissoit entrevoir que de pareilles graces feroient la récompense des plus grands efforts Pour peu qu'ils fussent heureux, le Gouvernement seroit sûr d'en recueillir les premiers fruits par le produit des récoltes ; d'ailleurs ces graces même pourroient n'être que des avances, & il feroit facile de prendre des mesures pour s'en assurer le remboursement.

Je suppose les travaux ainsi dirigés : le premier effet d'une culture régulière feroit de détruire en partie l'insalubrité, en extirpant les plantes nuisibles, en desséchant la multitude des petits ruisseaux, qui se perdent inutilement sur le terrain, & infectent l'air par leurs exhalaisons. Dès qu'il y auroit un logement, le propriétaire pourroit y placer des cultivateurs, soit Corses, soit Luquois, ou autres étrangers, auxquels on faciliteroit des établissemens, afin d'augmenter à-la-fois la masse du travail & de la population ; la feule habitation, & les feux qu'elle exige, contribueroient à assainir le pays. Si les possesseurs avoient l'attention de ne donner à leurs Colons qu'une nourriture saine, & : de ne les point excéder de fatigue, leur santé auroit peut-être moins à craindre de ce séjour, que celle des Habitans des villages actuels, des passages alternatifs de l'air de la plaine à celui des montagnes.

Si cet effet étoit tel, & son importance mériteroit bien au moins quelques essais pour se le procurer, cet exemple gagneroit aisément les petits propriétaires, dont les fonds sont dans la plaine. Ils sentiroient bientôt l'avantage de se rapprocher de leur culture, quand ils ne verroient plus de danger dans cette habitation. Cet empressement pourroit s'accroître sous l'influence de l'Administration. C'est ainsi qu'on verroit insensiblement se composer de nouveaux-villages : les grands possesseurs eux-mêmes ne tarderoient pas de s'en rapprocher, y trouvant un site plus commode & plus vaste, un sol susceptible de tous les embellissemens, & sur-tout l'avantage inestimable de se trouver au centre de leurs possessions.

CHAPITRE II.

Sur la plaine d'Aléria.

QUAND on nomme la plaine en général, on entend en Corse cette partie de terrain située entre la mer & les montagnes, qui s'étend depuis Bastia, jusqu'à Porto-Vecchio c'est-à-dire, dans un espace de près de 30 lieues de longueur, sur deux ou trois de largeur. Elle occupe presque toute la côte orientale de l'Isle. C'en est la partie la plus fertile, & il y a peu de provinces en Europe qui jouisse d'un sol plus heureux. L'hiver y est à peine sensible, & les chaleurs de l'été tempérées par les vents de mer, y feroient très-supportables. La terre y est susceptible de toutes les productions de la France & de l'Italie Le bord des rivières & des étangs, peut fournir des prairies abondantes, le reste du terrain se couvrir de toutes les espèces de moissons, & de tous les arbres utiles. Il y a même des aspects, où la chaleur augmentée par des causes locales, pourroit donner le coton, le térébinthe, & quelques-unes des productions qui n'appartiennent qu'aux pays les plus chauds. On croit encore qu'il feroit facile d'y élever des vers à soie, parce que cette partie de l'Isle est peu exposée aux vents impétueux, & que dans la saison des vers à soie, il ne pleut, ni ne tonne presque jamais en Corse.

Cette plaine depuis Cervione jusqu'à Aléria, n'est point un terrain plat & uni, elle présente une succession de petits monticules, à – peu – près de la même élévation, qui varient l'aspect du terrain, sans rien ôter à sa fécondité. Par-tout les sites font délicieux : d'un côté l'immensité de la mer, plusieurs îles semées dans cet espace ; de l'autre la perspective rapprochée des montagnes, dont quelques-unes offrent des neiges éternelles, & les autres la plus riante verdure. La ville d'Aléria sur le bord de la mer, dominant à-la-fois toute la plaine, deux grands lacs qui l'avoisinent, plus de trente lieues de montagnes, qui semblent se courber en demi-cercle devant elles, & présentent toutes leurs gradations & leurs différentes chaînes, montre un des plus superbes spectacles dont l'œil puisse jouir. D'ailleurs le

pays est abondant en gibier, en poisson, & promet par sa fertilité, non-seulement les besoins, mais toutes les délices de la vie.

Il paroît que cette plaine fut à-peu-près la feule partie occupée par les Romains, si l'on excepte quelques places situées sur la côte occidentale. Quant au reste de l'Isle, ils se bornoient à contenir les Habitans dans leurs montagnes, en leur imposant un léger tribut.

Dans cette plaine se trouvoient alors deux villes, Mariana & Aléria, dont la dernière étoit sûrement considérable, on y voit encore quelques ruines d'antiquités. L'emplacement de Mariana n'offre plus que son ancienne Cathédrale, assez bien conservée, & que l'on juge par son architecture avoir été bâtie vers le X ou XI siècle. Ces deux Villes supposent nécessairement une multitude de villages, & une population nombreuse dispersée dans la plaine. Elle étoit donc faine alors, & n'a cessé de l'être que depuis qu'elle a été abandonnée par la crainte des Sarrasins, & les fréquens ravages de la guerre : on conjecture que cet événement arriva dans le XI ou XII^e siècle, car on n'a point de monument certain pour en constater la date.

La mer alors n'étant plus contenue par le travail des hommes, a pu franchir impunément ses limites. Les désastres causés par une tempête, en auront préparé de plus grands pour la suivante, & entassés pendant une longue fuite de siècles, ils auront à la fin métamorphosé le terrain. C'est ainsi que se font formés vraisemblablement les étangs qu'on trouve le long de cette plage. On juge par quelques anneaux qu'on a trouvé attachés aux rochers de l'étang de Diana, que c'étoit autrefois, le port d'Aléria. Le lac de Biguglia n'a peut – être pas une autre origine ; un vaisseau entier, que les Directeurs du Terrier ont trouvé enterré à plus de dix pieds fous le fable, indique clairement combien le terrain s'est exhaussé, & toutes les révolutions qu'il a éprouvées.

Quoi qu'il en soit, cette plage si étendue & si fertile, abandonnée à la nature, ne contient pas aujourd'hui une feule habitation. Les propriétaires des terrains n'en cultivent pas la cinquantième partie. Cette culture toujours éloignée de plusieurs lieues de la demeure des possesseurs, exploitée sans bestiaux, sans engrais, & avec de mauvais instrumens de labourage, par des Luquois & d'autres Etrangers, qui n'y prennent aucun intérêt ; d'ailleurs

livrée pendant l'hiver aux dégâts des troupeaux de chèvres & de brebis, qui errent alors librement dans toute la plaine, enfin qui ne se recueille que fous un air pestilentiel, & dont les fruits font toujours mêlés avec des semences de maladie & de mort ; cette culture, dis-je, rapporte peu, & ce fol, le plus riche de l'Isle, abandonné de ses Habitans, n'apporte presque aucune utilité.

L'insalubrité est la cause de cet abandon, & elle est telle en effet depuis le mois de Juin jusqu'à la fin d'Octobre, qu'il est dangereux d'y voyager, même pendant le jour, & qu'il en a quelquefois coûté la vie à ceux qui ont été forcés d'y passer une nuit. Le seul remède contre l'intempérie, est d'allumer autour de foi un grand feu : mais il n'est pas toujours efficace. Dans les autres faisons, & sur – tout en hiver, on peut habiter la plaine impunément, & il n'est point de pays qui jouisse d'une température plus agréable & plus douce.

Les causes de cette insalubrité font cinq à six grands lacs ou étangs, dispersés le long de la côte, , & dont les eaux stagnantes, frappées en été par les rayons du soleil, répandent par-tout des exhalaisons funestes ; peut-être en est-il une autre encore plus active. Toute cette plaine est coupée par une multitude de rivières & de ruisseaux, qui presque à sec pendant l'été, couvrent pendant la faison des pluies, ou à la fonte des neiges, les terrains voisins de leur débordemens. Ces terrains presque entièrement livrés à la nature, font par-tout hérissés de forêts d'arbustes, tels que le mirthe, le lentisque, & autres plantes touffues, dont les branches entrelassées, opposent un abri impénétrable aux rayons du soleil. L'eau qui s'y trouve amassée, foit par les pluies, soit par les inondations, ne peut s'y évaporer ; & se mêlant avec la dépouille des arbres, elle se corrompt, & forme par tout des mares fétides, que le soleil ne peut dessécher, & qui pendant les chaleurs de l'été répandent leurs exhalaisons empestées dans tous les environs.

Cette cause agissant par-tout, se fortifie par son rapprochement ; & produit une masse de corruption, que des efforts particuliers ne peuvent vaincre. Il n'y a qu'une opération générale qui puisse y remédier.

Si le terrain étoit nettoyé par le feu si les racines en étoient extirpées, si à la place de ces buissons sangeux, l'on plantoit des allées régulières d'arbres utiles, qui se coupant dans tous les sens, laifferoient librement circuler l'air, qu'ils agiteroient par la mobilité de leurs feuilles, il n'est pas douteux que l'air ne fût promptement assaini ; il le seroit davantage encore, si par une culture régulière, la terre se couvroit de plantes dont la végétation absorbe les vapeurs malfaisantes ; si la population se fixant sur le sol, l'assainissoit par ses travaux, & par ses feux.

C'est ainsi que la ville de Bastia, quoique placée sous l'influence du principal étang, & environnée d'algues marines, ne laisse pas de jouir d'une assez grande salubrité, parce que la culture & les feux d'une nombreuse population, repoussent ou absorbent les miasmes qui pourroient être funestes.

Au fond, cette plaine est dans le cas de tous les terrains nouveaux, dont on ne peut tirer du produit qu'en forçant quelques obstacles ; il y a même cette différence en sa faveur, qu'ayant été autrefois florissante & peuplée, ce n'est point ici un essai incertain, comme on en a souvent tenté dans d'autre contrées : mais on peut se flatter raisonnablement qu'avec des soins & de la dépense il est possible de lui rendre son ancienne fécondité.

Dans nos Colonies d'Amérique, où la chaleur est beaucoup plus considérable, on a trouvé d'abord presque toutes les plaines & les bords de la mer, noyés en partie sous des eaux stagnantes, que le travail a fait disparoître, & le pays est devenu salubre. Les mêmes causes produiroient sûrement en Corse les mêmes effets, & le produiroient plus sûrement, parce que les obstacles y font moindres. La culture, il est vrai, n'y promet pas les mêmes richesses ; mais une plaine fertile de près de trente lieues d'étendue, & presque toute entière à défricher. La population nombreuse qui en feroit le premier produit, l'activité qu'elle répandroit dans toute l'Isle, le commerce de toute espèce qu'elle appelleroit par ses efforts, & auquel sa situation l'inviteroit à se livrer, sont aussi des avantages réels. N'est-ce pas là une véritable conquête, beaucoup plus importante que celle, qui résulte de la plupart de nos guerres, ou tant de sang répandu ne procure souvent aucune acquisition ; ou après des dépenses immenses, les

deux parties ressent également épuisées, communément avec les mêmes limites.

Les travaux nécessaires à l'assainissement de la plaine ont encore cet avantage, de pouvoir être entrepris pendant l'hiver sans aucun danger pour la fanté. Si pendant les premières années, on les bornoit à cette saison, il n'en faudroit qu'un petit nombre pour changer la nature du terrain, qui deviendrait insensiblement habitable ; il y a tout lieu d'espérer que le produit de ce travail seroit certain, sur-tout si on ne vouloit pas trop se hâter d'en jouir. C'est cet empressement, presque autant que les malignes influences du climat, qui a détruit avec tant de rapidité les Colonies qu'on a tenté d'établir en Corse ; elle n'ont trouvé qu'un tombeau dans le terrain qu'elles venoient défricher. Plusieurs fautes ont préparé cette catastrophe : c'est le fort de presque tous les établissemens, que ceux qui les dirigent se trompent dans les premiers essais ; mais les fautes elles-mêmes donnent ensuite des lumières pour les éviter, & deviennent un principe de succès quand elles n'amènent pas le découragement. Je ne doute point qu'une Colonie fondée à Aléria, avec tous les ménagemens .que la prudence indique, & toutes les précautions que l'expérience a appris, n'eût un plein succès ; & il n'en est point de plus intéressante par le sol, par le site, par la réunion de toutes les richesses que la nature peut offrir.

Les Colons ou du moins les Cultivateurs se présentent naturellement : ce font ces Luquois & ces Italiens, dont il passe tous les ans, en Corse, environ quatre à cinq mille, & qui font presque toute la culture de cette partie qui regarde l'Italie. On a calculé que chacun emporte pour salaire de son travail environ 48 liv., ce qui compose une somme considérable, & peut – être le principal produit de l'agriculture. Ce font des hommes sobres, robustes, laborieux, & qui, nés à-peu-près fous le même climat, font plus en état d'y supporter un travail pénible. Il seroit facile d'en attirer un plus grand nombre, & même d'en fixer plusieurs par des encouragemens.

Cette plaine bien cultivée, pourroit seule nourrir une population double ou triple de celle qui existe aujourd'hui en Corse : l'air n'y feroit sans doute jamais aussi sain que sur les montagnes ; mais c'est le cas d'une multitude de terrains bas en France & : en Italie, qui n'en font pas moins habités. La

population & la culture y corrigent l'influence du climat, les corps même s'y façonnent par l'habitude d'y vivre ; souvent on y parvient à une vieillesse aussi avancée que dans les pays les plus sains. Tous les effets de l'insalubrité s'y bornent à un retour périodique de fièvres, qui ne font pas fort destructives ; c'est ce qu'on peut remarquer à Saint-Florent même, un des lieux les plus mal-sains de la Corse. Les habitans y vivent comme ailleurs ; j'en ai vu quelques-uns fort avancés en âge, & il n'y a guère que les Etrangers & la garnison à qui cette habitation soit extrêmement funeste.

Je voudrois placer ici l'exemple de quelques essais heureux, qui servît d'encouragement. Les Habitans n'en ont point fait : comme je l'ai dit ailleurs, tant qu'ils seront livrés à leurs seuls moyens, il est inutile d'en attendre. On doit aux talens, au courage, & à la persévérance d'un Ingénieur François, l'établissement d'une pépinière, à laquelle nos plus riches Provinces en ont très-peu à comparer, quoiqu'elle soit placée dans un des endroits les plus stériles de la plaine. On doit à Monseigneur l'Evêque d'Aléria, un défrichement assez considérable pour servir de maison de campagne à son séminaire. Il étoit digne de celui qui après des siècles de guerre & d'ignorance, a su inspirer l'ordre, la régularité, l'amour de l'étude à ses ecclésiastiques, de donner en même-tems à ses diocésains l'exemple d'une industrie nationale. La religion bien entendue conduit au patriotisme ; & c'est par le bonheur de la société présente qu'elle aime à préparer celui qui lui est réservé dans une autre économie.

Plusieurs Corses ont des possessions fort étendues, dont ils ne font d'autre usage que d'en céder quelques portions aux particuliers qui les demandent pour les cultiver ; ce bail ne dure ordinairement qu'une année. Le propriétaire recueille le droit qu'on appelle *terratico*, qui comprend le tiers ou le quart de la récolte, sans être obligé de fournir aucun frais ; il y a encore l'*erbatico*, par lequel ils lèvent une petite contribution par chaque tête de bétail, pour leur permettre de paître dans leurs domaines. C'est-là tout le parti qu'ils savent tirer d'un sol si riche. Il existe une terre immense, qui contient près de dix lieues quarrées, dans le terrain le plus fertile, dont le revenu s'élève à peine à 4 ou 5000 liv. : cette terre connue sous le nom du Millatiaro, appartenoit à la maison des Fieschi de Gênes. M. le Duc de

Choiseul en avoit voulu faire l'acquisition, je ne sais pourquoi elle n'eut pas lieu : c'est un malheur réel pour la Corse, parce qu'il n'y a qu'un grand exemple, & de grands moyens, qui puissent lui apprendre à tirer parti de ses ressources.

CHAPITRE III.

*Sur les moyens d'établir des Colonies en Corse, & sur les obstacles
quelles ont à vaincre.*

DEUX Colonies font venues s'établir en Corse, l'une auprès de Bastia, l'autre dans le voisinage d'Ajaccio : toutes les deux ont éprouvé un fort également funeste. Dans un petit nombre d'années elles ont entièrement disparu, & n'ont laissé aucune trace.

Les causes de cette destruction ont été la malignité de l'air, & l'insalubrité du sol peut-être aussi le trop d'empressement qu'on avoit de jouir du fruit de ses travaux. Cet exemple effrayant a détourné d'en établir de nouvelles. Cependant l'amélioration de la Corse ne peut s'accélérer que par ce moyen, & il y a tout lieu de croire qu'avec plus de précaution, on pourroit se promettre des essais plus heureux ; je hasarderai de rapporter ici quelques réflexions, que j'ai souvent entendu faire, soit aux naturels du pays, soit à des François, qu'un long séjour en Corse avoit mis plus à portée de la connoître.

Une Colonie, disoient-ils, ne peut espérer de succès qu'autant qu'elle fera fous la direction d'un homme sage, éloigné par caractère de l'enthousiasme & de l'esprit de système ; d'ailleurs plus humain qu'avide, & dont la fortune dépendît encore plus de la conservation des hommes que de l'amélioration du terrain : il faudroit ne pas vouloir trop hâter les progrès de l'établissement, mais, comme dans tous les essais, attendre sagement pour le perfectionner, les leçons de l'expérience.

Il leur paroissoit important que la Colonie ne se fixât pas d'abord sur le terrain qu'elle viendrait défricher. Une funeste expérience a montré

combien de vapeurs empoisonnées sortent de ces terres neuves, livrées pour la première fois à la culture. Ils vouloient que les premiers travaux ne s'y fissent que dans les saisons saines, sans rien exiger de la terre la première, & peut-être la seconde année, en attendant que la pluie, le soleil, & les autres agens de la nature, eussent détruit ce germe de mort qui s'y trouve semé.

La Colonie habiteroit pendant ce tems sur les hauteurs voisines, & s'accoutumeroit insensiblement au climat. Peut-être saudroit-il que les Colons, ou du moins la majeure partie, fussent mariés : les individus qui en naîtreient, prendroient sur le sol même le tempérament qui leur conviendrait, & les Colons trouveroient dans leurs maladies des secours plus tendres & plus efficaces dans le sein d'une famille. Si c'étoit des Luquois ou d'autres Italiens, la plupart ont déjà leur établissement fait, & d'ailleurs l'identité de langue facilite leurs mariages avec les filles du pays.

Ces moyens ajoutent, il est vrai, un surcroît considérable à la dépense. Mais que l'on confidère toutes les entreprises de quelque genre qu'elles soient, leur solidité & leur durée font toujours proportionnées aux foins & aux frais qu'elles ont coûté.

Voyons maintenant les obstacles qui les traversent : le principal est l'intempérie ; celle-ci a différentes causes qu'il faudroit s'appliquer à extirper.

L'air est corrompu par les eaux croupissantes, & dans quelques endroits, par la quantité d'algue marine que la mer jette sur ses bords. La dépouille de chaque année, entassée sur celles qui l'ont précédé, forme une masse de corruption qui répand aux environs une odeur fétide, toutes les fois qu'elle est agitée par le vent ou la tempête. Sur les côtes de l'Océan, cette algue est une richesse pour l'agriculture, à qui elle sert d'engrais : il est vrai qu'en Corse elle est d'une nature différente, que n'étant composée que de rubans minces qui n'ont point de poids, elle seroit le jouet des vents par – tout où elle seroit répandue dans la campagne : mais comme le sel marin n'y est sans doute pas moins abondant que dans celle de l'Océan, & qu'il est partout un principe de fécondité, on pourroit en tirer le même service en

l'enfouissant dans la terre. Si on pouvoit seulement détruire ces masses que le tems a accumulées, le travail de transporter le produit de chaque année se réduiroit à peu de chose ; ainsi il seroit facile d'anéantir, & même de mettre à profit cette cause d'insalubrité.

Il seroit sans doute plus difficile de surmonter l'effet des eaux croupissantes, ou de les empêcher de croupir. La plupart des rivières ou ruisseaux, arrivés dans la plaine, n'y ont qu'une pente très foible ; mais certainement cette pente existe. Ce seroit à l'art de la favoriser, d'ouvrir des canaux d'arrosement qui en affoibliroient la masse ; chaque situation demanderoit sans doute des procédés différens, & la terre une fois ouverte à la culture, absorberoit sans aucun effet funeste pour la santé, les eaux qu'une inondation feroit sortir de leur lit.

Autre obstacle : pour fonder une Colonie, ou pour l'améliorer, on aura besoin des terrains de plusieurs particuliers, condamnés en restant dans leurs mains à une éternelle stérilité, mais qu'ils n'auront ni le pouvoir, ni la volonté de vendre. Les deux vices les plus funestes de l'ancienne législation, & qui subsistent toujours dans la nouvelle, font d'un côté le partage de chaque portion de bien entre tous les cohéritiers ; par là toutes les possessions font morcelées. La multitude des propriétaires dans un même champ, nuit à sa culture, parce qu'on ne peut l'environner d'enclos, & qu'un cultivateur négligent rend seul inutile le travail de tous les autres.

L'autre vice est encore plus funeste, ce font ces substitutions qui enchaînent presque sans exception toutes les possessions de cette Isle. Tel propriétaire dont le domaine reste en friche, faute de moyens pour le cultiver, pourroit, en en vendant la moitié, faire valoir le reste, & doubler ou tripler sa fortune ; mais la substitution s'y oppose. Il ne peut trouver d'argent à emprunter, parce qu'il n'est que l'usufruitier de son bien, , & que toutes ses créances font personnelles ; d'un autre côté, il périt de misère sur ce tas de bien dont il ne peut jamais jouir : telles font les loix qui régissent la Corse de tems immémorial, & comme il est d'usage, elles ont fondé les mœurs & l'opinion publique. Un Corse se croit deshonoré de vendre ou d'échanger le plus chétif morceau de sa propriété. Aussi vont – elles se

subdivisant à l'infini, & dépérissant de plus en plus. Jamais la Corse ne peut prétendre à une amélioration solide, si le législateur non-seulement ne favorise, mais n'ordonne les ventes & les échanges dans tous les cas où ils feront visiblement utiles, & : s'il ne restreint ces malheureuses substitutions, qui grèvent également presque tous les biens ; car le pâtre est ici aussi jaloux d'éterniser pour sa postérité la possession de quelques makis ou de quelques rochers, que peut l'être le Citoyen le plus noble & le plus opulent des Villes, de transmettre à la sienne des palais, & de vastes domaines.

Les substitutions, dit l'Abbé Raynal, font nuisibles à la propagation de l'espèce : elles diminuent à – la – fois & la noblesse & les autres conditions ; presque toutes ces terres substituées tombent en friche par la négligence d'un propriétaire qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut disposer, qu'on ne lui a cédé qu'à regret, & qu'on a donné d'avance à ses successeurs, qui ne font pas ses héritiers, puisqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de substitution est donc une loi qu'on diroit faite à dessein de diminuer la population de l'Etat. (Hist. Polit. t. 10 pag. 330.)

Les substitutions nuisent encore au commerce, qui languit nécessairement dès qu'il n'a point d'acquisition à se promettre ; ce qui fait naître, & ce qui nourrit l'industrie, c'est le spectacle de l'aisance que le travail procure ; ce font ces révolutions de fortune, si fréquentes dans nos Villes de Commerce, qui transportent sans cesse d'une main dans l'autre les possessions qui les entourent, & donnent en quelque sorte à l'industrie, le droit de regarder comme son domaine tout ce qui fait l'objet de ses desirs. De même que dans le corps humain, cette circulation met tout en mouvement, & anime toutes les parties. Ici au contraire, tout représente l'immobilité de la mort ; les fonds enchaînés à perpétuité aux familles, n'ont point de moyens de se rajeunir, conservent toujours la même forme, & n'évalent aux yeux que la vétusté, & le dépérissement.

Au reste, l'esprit de la Nation semble changer à cet égard ; car les derniers Etats se font beaucoup occupés des moyens de forcer les échanges. Cette opération n'a point encore été décidée, parce que sa nouveauté la –

rendoit susceptible de mille difficultés ; mais il y a lieu de croire que les voies étant applanies par ce premier travail, l'assemblée prochaine aura la gloire de produire cette heureuse révolution.

D'un autre côté, je me suis souvent entretenu avec plusieurs Membres du Conseil de Législation, nommé pour réformer celle de l'Isle : ils regardoient l'abus des substitutions comme une des plaies les plus funestes à leur Patrie : ils ne doivent donc pas tarder d'y apporter des remèdes ; ils n'ont à cet égard que des encouragemens à attendre du Conseil Supérieur, & du Chef de la Justice, qui, chargé de les diriger, les éclairera de ses lumières, & ne peut manquer de leur inspirer son zèle pour le bien public & son heureuse activité. La Nation voyant tarir par ce nouvel ordre les deux sources les plus fécondes des procès qui l'appauvrissent & la déchirent, ne peut qu'applaudir à leurs efforts.

Ce n'est pas porter atteinte au droit respectable de la propriété, que de se permettre d'en changer quelque forme, lorsqu'une longue expérience en a démontré le vice. Je trouve dans les nouvelles lettres sur l'Histoire d'Angleterre, que la Caroline ayant été d'abord abandonnée en propriété à un petit nombre de Seigneurs, cette Colonie languit dans le dépérissement, & ne se fût jamais relevée, si le Parlement d'Angleterre n'eût pas obligé ces Seigneurs de vendre leurs droits : alors les terres étant plus sagement réparties, la Colonie changea de face, & atteignit promptement un haut point de prospérité. Cet exemple d'un peuple où la loi de la propriété fut toujours la plus sacrée, est bien propre à rassurer les Corses. Il montre que le bien public est toujours la loi suprême à laquelle toutes les autres doivent céder.

CHAPITRE IV.

Sur la nécessité de faciliter des communications, & d'établir des marchés dans l'intérieur de l'Isle.

RIEN ne nuit davantage à l'amélioration & à la civilisation de la Corse, que le défaut de communication entre les villages de l'intérieur, & : la difficulté d'en établir : Chacun de ces villages séparé des autres par un chemin impraticable, ne songe qu'à se suffire à lui-même, & règle strictement sa culture sur ses besoins. Il n'y a de marchés publics dans l'Isle, que ceux des villes ; l'éloignement de plusieurs pieves fait qu'elles n'y viennent chercher que les choses d'une extrême nécessité : si elles ont un superflu de denrées, on ne peut les transporter qu'à dos de mulet dans ces mêmes villes ; l'on fent bien que la fatigue & la dépense de ces voyages, ôtent l'envie de les multiplier.

Il n'y a donc que bien peu d'exportation pour ces villages, & même pour plusieurs elle est absolument nulle ; l'importation se réduit pareillement à peu de chose ; mais il y en a cependant une. Il est indispensable d'aller chercher dans les Villes les instrumens nécessaires aux travaux champêtres, de les y façonner, parce qu'aucun village ne possède aucun des arts de première nécessité, qu'on n'y trouve ni maréchaux, ni forgerons, ni charpentiers, ni aucun de ces ateliers qui s'offrent dans toutes nos campagnes. La nécessité des affaires appelle aussi quelquefois ces Habitans dans les villes où la vie est communément très-chère ; c'est une source de dépense qui s'augmente encore, par le goût qu'ils prennent dans le commerce avec les François & : les Citadins pour un certain luxe, autant qu'il peut se proportionner avec leurs facultés. Ils quittent quelquefois leur drap grossier, pour se revêtir des étoffes de France & d'Italie ; enfin les taxes du Pape sur les dispenses, & les Cures qui font à sa nomination pendant six mois de l'année, enlèvent sans retour des sommes qui ne doivent plus reparoître. Ce font autant de moyens qui épuisent le peu d'argent qui se trouve dans ces villages, tandis qu'il n'y a presque aucun canal pour en apporter.

Ainsi, je le dis à regret, d'après mon observation, & celle de tous les Corses que j'ai consulté, la misère va toujours en augmentant dans ces villages : c'est sans doute, dans un pareil état, un service essentiel pour la Nation, d'avoir établi que la subvention se payeroit en nature, puisque par

la rareté du numéraire, il seroit impossible à la plupart des Habitans de fournir en argent leurs contributions.

Cet état est affligeant, mais n'est pas sans remède ; il n'y a pas de Communauté, & presque de Particulier, qui ne possède assez de terrain pour doubler ou tripler sa culture ; il ne s'agit que de trouver les moyens de leur en inspirer le desir. Si l'on établissoit un lieu de marché, qui se tiendrait régulièrement dans chaque piève, l'effet y seroit le même que dans toutes les autres contrées ; le débit le plus facile des denrées y feroit naître l'industrie, pour en augmenter le nombre. On prendroit insensiblement plus de goût pour les commodités de la vie, en voyant plus de facilité pour se les procurer ; & les Habitans, en se rapprochant, perdroient peu-à-peu leur rudesse ; plus ils se civiliseroient, plus le Gouvernement auroit de prise pour les contenir.

Pour arriver à ce but, il seroit d'abord nécessaire d'accommoder les chemins : nul travail ne sauroit les rendre praticables aux voitures, mais on peut en adoucir la pente, & la rendre assez facile pour les chevaux. Les Communautés y font même astreintes par les Ordonnances : on peut donc s'en reposer sur la vigilance des Administrateurs. M. l'Intendant, en ordonnant la réparation du chemin du Cap – Corse, a rendu un service signalé à l'Isle, & à la France même, parce que la navigation forçant les vaisseaux de relâcher en cette partie, & les y retenant souvent assez longtemps, la facilité de cette communication étoit nécessaire, & étoit aussi l'objet de tous les vœux : les autres routes ne feront pas plus difficiles, & les foins que ce Chef donne à toutes les parties de l'Administration, assurent d'avance au commerce tous les secours dont il aura besoin.

Il y a dans le pays même un germe de ce commerce donc on pourroit profiter, & dont l'influence s'étendrait bientôt de proche en proche, pour peu qu'elle fût secondée. Les productions ne font pas les mêmes partout, & c'est une nécessité de se procurer, par des échanges, celles que la nature a refusées ; ainsi la Balagne fournit l'huile à plusieurs pièves de la montagne. Ainsi la Castagnitia, dont presque toute la récolte est en châteignes, les échange chaque année pour le bled & le vin dont elle a besoin. Ces denrées se transportent sur des mulets de village en village ; ou

bien l'on est forcé d'avoir recours aux marchés des villes. Ne pourroit-on pas épargner aux uns & aux autres la moitié du chemin, en plaçant un marché public à Pietralba ou à Caccia, par exemple, pour les débouchés de la Balagne ; à Vescovato ou à la Vensolafca, pour ceux de la Castagnitia. Dans ces marchés on joindroit aux denrées de première nécessité, celles que l'habitant des campagnes est forcé d'aller chercher dans les villes : des pâtes de Gênes, des fromages, du poisson salé, , & quelques étoffes communes de France & d'Italie, dont le goût commence à pénétrer dans les villages.

Mais, dira-t-on, par quels moyens un pareil projet peut-il devenir praticable ? A cela je réponds : qu'on tente feulement un ou deux essais ; qu'on examine avec foin les lieux où cette communication est plus nécessaire ; qu'on facilite l'abord des villages qu'on aura choisis pour établir les marchés : que les Marchands soient protégés du Gouvernement, & : reçoivent même, s'il le faut, , quelques primes qui ne peuvent jamais s'étendre bien loin ; que l'Administration montre hautement la protection qu'elle leur donne, & fasse agir en leur faveur ces ressorts d'encouragement, qui font toujours dans sa main : alors je ne doute point que plusieurs n'entreprennent le commerce avec joie ; que le gain qu'ils y feront ne soie une amorce pour d'autres, & que l'exemple ne se communique insensiblement de proche en proche.

Après tout, si on ne réussissoit pas quelle feroit la perte ? on auroit tenté inutilement une expérience très – peu coûteuse, & qu'il falloit faire ; car l'intérêt même de la France ne permet de laisser la Corse dans cet état de langueur & d'inertie, qu'après avoir essayé tous les moyens de L'améliorer. Tout y porte l'empreinte des longs ravages qu'elle a essuyés, & elle est hors d'état de se relever par ses feules forces : elle est semblable à ces terres dégradées, qui languissent sans culture, & ne rapportent presque rien à un petit propriétaire. Pour devenir un domaine excellent, elles n'ont besoin que de passer dans les mains d'un maître riche, qui y versant de grandes sommes, se rembourse bientôt, & au-delà de ses avances.

CHAPITRE V.

Sur les productions de la Corse.

LES productions de la Corse font assez connues : ce font toutes celles de la France & de l'Italie. Je ne les rapellerai ici que pour placer mes observations sur l'état de leur culture, & sur les améliorations dont elles feroient susceptibles.

La Corse, dans son état actuel, peut encore produire assez de bled pour sa consommation, pourvu qu'elle ne foit point affligée de quelque disette : mais ces disettes font fréquentes, elles se font succédées, sans interruption depuis sept à huit années, & l'Administration a été forcée d'appeller des bleds de l'Etranger. Ce n'est point le terrain qui manque à la culture, c'est la culture qui manque au sol ; tous les bestiaux couchant à l'air, il ne peut y avoir d'engrais ; les instrumens du labourage font tels qu'ils ne peuvent qu'effleurer la terre ; ensorte que, pénétrée par les rayons du soleil, elle perd bientôt sa substance végétale, & se convertit dans une poussière ou un fable aride, qui ne peut suffire à la nutrition des plantes.

Veut-on faire un défrichement ? il n'y a pas d'autre opération que de mettre le feu à un canton de makis, en circonscrivant le terrain qu'on y destine ; on coupe ensuite le bois que le feu n'a pu consumer ; on le brûle de nouveau sur le lieu, & sans autre aprêt, on laboure & on sème. La terre fertilisée par la cendre, donne presque toujours une première récolte abondante, qui feule rembourse les frais du défrichement. La féconde année, comme elle n'est point réparée par des engrais elle produit beaucoup moins ; la troisième, il faut chercher la moisson parmi les jets nombreux que les racines ont poussé, & qui s'élèvent aussi haut qu'elle. D'ailleurs la terre plus épuisée, rend très-peu alors ; & on l'abandonne la quatrième ou cinquième année, pour aller mettre le feu dans un autre canton. Telle est la culture Corse : labourer & semer font ses feules opérations, aucuns soins intermédiaires jusqu'à la récolte, aucunes précautions contre les dégats des bestiaux ou les injures des faisons ; & il faut l'avouer, on ne peut guère espérer davantage, tant que le cultivateur sera si éloigné de ses possessions.

La vigne est très- abondante en Corse ; elle est même assez bien cultivée, sur-tout dans le Cap-Corse, où, pour la mettre à l'abri, des vents impétueux

qui y règnent, on la soutient avec de forts échalas, entrelassant les seps afin qu'ils se prêtent plus de force, les présentant dans une direction qui donne le moins de prise aux vents, & composant de toute une vigne, comme une masse solide qu'ils ne puissent ébranler. Cette culture demande, beaucoup de travail & d'industrie : elle prouve ce qu'on pourroit attendre du Corse, s'il étoit sûr de trouver un profit proportionné à ses peines, & un débouché avantageux pour toutes ses productions ; car c'est le seul canton qui fasse une exportation de vin : elle est même assez considérable. Ces vins, très-liquoreux, sur-tout quand ils font cuits, se vendent à Livourne à des Marchands étrangers, qui fournissent par leur moyen, l'Allemagne & le Nord, de la plus grande partie des vins qu'on y débite sous le nom d'Espagne.

Les autres parties de l'Isle consomment celui qui vient sur leur territoire, ou ne le transportent que dans leur voisinage. La Corse placée dans un pays chaud, environnée de euples qui ont, comme elle, cette liqueur en abondance, ne peut guère espérer d'exportation, qu'en perfectionnant la qualité de ses vins, & en les mettant en état de soutenir un voyage de long cours.

Il semble qu'on auroit droit d'y prétendre ; car le pays, par-tout entrecoupé de hautes montagnes, réunit toutes les expositions, & toutes les températures : d'ailleurs, le raisin y étant incomparablement plus délicieux que dans nos climats, pourquoi son jus ne participeroit-il pas à la même qualité ? On prétend que c'est ce goût exquis qui le rend trop liquoreux, qui produit cette faveur douce & sucrée, commune à tous les vins d'Italie, & que les peuples de ces contrées semblent préférer à toutes les autres. Cela pourroit être pour les vins de la plaine, ou ceux qui l'avoisinent ; mais en se plaçant à de plus grandes hauteurs, on pourroit obtenir des qualités différentes. Il y auroit mille expériences à faire sur la nature des plants, sur la culture, sur la manipulation du vin : aucune jusqu'ici n'a été tentée ; n'est-il pas plus simple de faire des essais que de se décourager ?

L'abondance presque constante de cette denrée, & la facilité qu'on auroit de la multiplier, ont fait penser que si on pouvoit convertir son produit en

eau-de-vie, l'Isle en retireroit plus d'avantage. Mais on n'a pas remarqué que les forêts se trouvent presque par-tout loin des endroits habités, & que par la nature des chemins, tous les transports font impraticables. C'est donc presque une nécessité de renoncer à ce projet, qu'on ne pourroit jamais tenter en grand : quelques particuliers, plus heureusement situés, peuvent en profiter s'ils ont l'art de se procurer des débouchés favorables.

Il n'en est pas de même des raisins secs, qui sans autre aprêt que celui que les Corses sa vent leur donner, l'emportent de beaucoup sur ceux de Provence, & pour le goût & pour la forme. Mais chaque ménage n'en sèche guère que pour sa provision, ignorant le profit qu'il pourroit faire en multipliant cette opération. Que faudroit-il donc pour établir ce commerce & celui des figues sèches ? quelques dépôts à Bastia, & à Ajaccio ; quelques correspondances à Paris, & dans l'intérieur du Royaume : car dès que ces fruits feront connus, il est impossible qu'ils n'obtiennent pas la préférence ; & le rajet par mer n'ajoute presque rien aux frais de l'exportation.

La Corse semble être la patrie de l'Olivier, tant il y croît & s'y multiplie avec facilité ; tous les rochers du Cap-Corse en font couverts, toutes les plaines de la Balagne en font remplies ; point de village, s'il n'est trop élevé dans la montagne, qui ne soit entouré de ses plantations : il est d'ailleurs beaucoup plus grand & plus robuste qu'en France. Que font les Corsès pour se montrer dignes de ce bienfait de la nature ? rien, absolument rien. On prétend que ce fut un Gouverneur Génois, , qui, à force de confiance, & même de châtimens, les força de greffer ceux de la Balagne. Cette opération est aujourd'hui assez généralement répandue : mais c'est la seule peine que prennent les Corses, avec celle d'aller recueillir les fruits. Point d'engrais, point de labour au pied de l'arbre, qui permettent aux eaux de pluies de s'infiltrer à travers les terres, & d'humecter les racines : elle font couvertes d'une croûte dure & impénétrable, telle que la sécheresse & la privation totale de culture ne peuvent manquer de la former ; d'ailleurs, le bois mort ressant sur l'arbre, tel qu'il est entassé par le tems, ne permet pas à l'air d'y circuler, & étouffe les branches faines. Aussi, selon le calcul des Corses, sur douze années, à peine osent-ils en espérer

une abondante, tandis qu'en Provence & en Toscane, on compte au moins tous les trois ans sur le retour de cette fécondité. La récolte même se fait avec une négligence, qui laisse perdre la moitié de son produit.

C'est cependant la richesse principale de la Corse : malgré cette inertie, on compte que la seule province de la Balagne exporte toutes les années, pour Marseille & pour Gênes, plus de 15 mille mesures, au prix moyen de 50 liv. Avec les mêmes travaux qu'on emploie dans les autres contrées, il feroit facile de porter quatre fois plus haut cette exportation, & de s'en procurer d'autres dans toutes les parties de l'Isle. D'ailleurs cette huile n'est guère d'usage que pour les savonneries & par conséquent d'un prix toujours inférieur ; un goût âcre & une faveur forte la repoussent de nos tables. C'est encore la suite de la négligence qu'on apporte pour la faire. Les olives recueillies en différens tems, & entassées après la récolte, ne sont mises sous le moulin que lorsque la plus grande partie tombe déjà en putréfaction. Il feroit aisé avec de meilleurs instrumens, & un peu plus de soins, de lui donner la même faveur qu'à celle de France & je n'ai vu dans ce genre aucun essai fait par des François, & même par des Corses, qui n'ait parfaitement réussi.

Peut-être n'y auroit – il point de moyen plus efficace pour perfectionner, ou plutôt pour faire naître la culture de l'olivier, que d'établir à Bastia, ou à Calvi, des manufactures de savon. Quelques encouragemens donnés à des Négocians, suffiroient pour cette entreprise. L'huile en est, comme on fait, la principale bafe : on la trouveroit en abondance sur les lieux mêmes. Peut-être qu'avec des recherches exactes, on y trouveroit pareillement la soude ; je ne pense pas du moins qu'il fût bien difficile de l'y naturaliser. En voyant le débouché si près d'eux, il n'est pas douteux que les Corses ne s'animassent pour se procurer l'abondance de la denrée, & cette abondance les conduiroit bientôt à en perfectionner la qualité.

On objectera peut-être le tort que les Manufactures de Marseille recevraient d'un pareil établissement : mais le public y gagneroit encore davantage. Le savon, cet objet de consommation de première nécessité pour les dernières classes du peuple, enchérit tous les jours. En multiplier les ateliers, seroit sans doute le plus sûr moyen d'en diminuer le prix. L'intérêt

du Royaume & du Commerce n'est pas que ses profits soient concentrés dans une seule place, mais au contraire qu'ils soient plus généralement répartis.

Les mûriers font encore peu multipliés en Corse. La feule pépinière de l'Aréna est florissante. Celles d'Ajaccio & de Calvi s'élèvent, mais les Corses montrent peu d'empressement pour en profiter. Tous les terrains n'y font pas également propres. La partie du Cap Corse & du Nebbio, est peut-être trop exposée au vent de Libécio, pour qu'on puisse s'y flatter d'un grand succès : c'est là cependant qu'on en voit davantage, & c'est peut-être cet exemple qui a découragé. Mais cet obstacle ne subsiste point ailleurs ; tous les vallons de l'Isle, & presque tous les villages de l'intérieur pourroient en avoir de nombreuses plantations. La grande plaine d'Aléria, si elle étoit assainie & cultivée, contiendrait feule plusieurs millions d'arbres. Il n'y a peut-être pas de pays au monde où le ver à soie dût prospérer davantage qu'en Corse, parce qu'il n'y pleut, & que sur-tout il n'y tonne jamais au tems de son travail.

Il ne s'agit que de seconder la nature : pour porter l'émulation de ce côté, il suffiroit d'ouvrir des débouchés à ce commerce, & de faciliter tout ce qui le prépare. Dans l'état actuel, ceux qui nourrissent des vers à foie n'ont d'autre ressource que d'en vendre les cocons à Bastia, & toujours à un prix excessivement modique. Il n'y a peut-être pas deux personnes dans l'Isle qui aient l'art d'en bien extraire la soie ; j'en ai sous les yeux un parti assez considérable, qui a été préparé au Cap-Corse, la qualité en est excellente ; mais la soie est si mal filée, qu'à Lyon son prix n'a pu s'élever au-dessus de 12 liv. Trois ou quatre fileuses du Piémont ou du Dauphiné, répandues dans l'Isle, préviendroient bientôt cet inconvénient, & formeroient par-tout des élèves. La foie bien préparée trouveroit un débit prompt & assuré ; l'appât du gain détermineroit bien vite les Corses à planter des mûriers, & à le substituer à d'autres cultures qui rapportent moins ; il n'y a peut-être pas de plus sur moyen de diminuer le nombre excessif des châteigniers dont on se plaint, car il réuffiroit parfaitement dans tout le pays qu'on appelle Castagnicia ; & cet arbre a l'avantage de pouvoir s'allier à toutes les autres cultures.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il est une autre substance végétale qui pourroit avoir encore le plus grand succès, & devenir même le principe de quelques Manufactures. Je veux parler du lin : j'ai cru observer qu'il y croît très-bien, & par tout, sur la montagne comme dans la plaine ; sans autre apprêt que la culture Corse, il m'a paru ne le point céder à tous ceux que j'ai vu dans d'autres contrées. Si cet observation est juste, ne pourroit-on pas en multiplier la culture ? Cette plante, extrêmement souple, résiste mieux aux vents que les plantes plus robustes, & pourroit avantageusement en tenir la place ; d'ailleurs la Corse ne manque nulle part de terrain à défricher.

Je suppose qu'encouragée par l'Administration, cette culture se multiplieroit. La manipulation nécessaire pour faire la toile, ne demande ni beaucoup d'apprêt ni beaucoup de dépense ; il n'y a presque point de ménage Corse qui n'y travaille chaque année pour sa propre consommation : il ne s'agiroit que de leur persuader d'augmenter ce travail, en lui ouvrant des débouchés faciles. Une Manufacture établie à Bastia ou ailleurs, feroit acheter dans les campagnes le lin ou la toile qui y auroit été fabriquée ; il feroit incomparablement plus avantageux que ce fût la toile, le cultivateur gagneroit alors doublement, & seroit toujours en activité : d'ailleurs le prix de la main-d'œuvre seroit moindre. Ce font ces Manufactures dispersées, qui conviennent plus particulièrement à la Corse : leurs profits font plus répandus, & : mieux répartis ; de grands établissemens demandent des moyens proportionnés qu'on ne peut trouver dans ce pays, & l'avidité y nuit presque toujours à l'industrie.

Les Manufactures y conviennent encore, parce que les travaux de la culture moins pénibles & moins assidus que dans nos contrées septentrionales, laissent au cultivateur tout le tems d'y joindre quelque autre occupation. Dans quelques pays comme la Castagnitia, l'Habitant n'a presque rien à faire que la récolte de ses châtaignes : il n'y a donc que ces travaux sur le lin & sur la soie, qui puissent mettre en action ces bras condamnés à un éternel repos.

Les Châtaigniers font peut-être trop abondans en Corse : mais tant qu'on n'introduira pas à leur place des denrées plus productives, il est important

de les conserver, l'exportation des châteignes en Provence & en Italie, est assez considérable. C'est avec l'huile de Balagne, & les vins du Cap-Corse, la feule denrée qui fasse passer quelque argent dans l'Isle.

Je n'ai vu l'oranger & le citronnier cultivés qu'aux environs de Bastia, & peut-être dans quelques villages du Cap-Corse ; je ne crois pas en avoir apperçu dans la Balagne, où ils viendroient très – bien, ainsi que dans plusieurs villages de l'intérieur : sur – tout la grande plaine d'Aléria pourroit en offrir des forêts entières si elle étoit assainie. Le citronnier surtout est d'un très-bon produit, puisqu'on évalue au moins à 5 liv. le revenu de chaque arbre dès qu'il a atteint huit années. Il seroit même porté plus haut si on savoit y faire usage des fleurs, mais on les laisse périr fous l'arbre, ainsi que celles de l'oranger ; c'est par cette négligence que ce commerce, si important à Hyères & à Grasse, est presque nul dans la Corse

Le bois de chauffage & de construction offrent encore un autre produit. M. Necker, dans son *Traité de l'Administration*, remarque qu'on en a tiré d'excellens bois pour le service de la Marine Royale ; cette richesse seroit susceptible d'une grande augmentation si l'on ouvroit des chemins ; c'est le défaut de communication qui tient dans la langueur toutes les parties de la Corse. Il est vrai qu'il y a peu de pays au monde où il soit aussi difficile de les ouvrir.

L'immense quantité de pins & de sapins qui s'y trouvent, pourroit encore fournir de la raisine, du bray, , du goudron ; on en a fait quelques essais, mais qui ont peu réussi, sans doute parce que les moyens d'un particulier établi en Corse ne font pas suffisans pour vaincre les premiers obstacles. Une Compagnie qui seroit appuyée par l'autorité, ne doit pas se laisser décourager par cet exem ple.

Le miel, & sur – tout la cire, pourront encore devenir par la fuite des objets utiles d'exportation ; dans l'état actuel, leur produit est peu de chose : mais la nature du sol appelle ce genre de commerce, il n'est question que de le favoriser.

L'Histoire Naturelle offriroit aussi des marbres, des granites, des jaspes de toute espèce, & d'une grande beauté. MM. Barral & Cadenol, Ingénieurs des Ponts & : Chaussées, en ont ramassé une foule d'échantillons précieux,

qu'on peut voir dans leurs cabinets. La connoissance parfaite qu'ils ont de l'Isle, autant que leur talens & leur honnêteté, doivent faire recourir à eux, si l'on veut avoir sur ces objets les lumières les plus justes & les plus sûres. La superbe Chapelle de Saint-Laurent à Florence, est en partie ornée des marbres de Corse. Plin atteste que les Romains en faisoient beaucoup d'usage. Quelques-unes de ces richesses se trouvent sur le bord de la mer, & peuvent facilement devenir un objet de commerce ; les autres, enfoncées dans l'intérieur, ne le feront que quand la communication fera rendue plus facile.

Jusqu'ici les mines ont donné peu de produit, je ne sais si elles en promettent davantage pour l'avenir ; & si le fer, qui paroît être le métal le plus abondant, pourra jamais fournir une grande exportation.

Mais il est une autre mine, ou source de richesse infiniment plus féconde, & qui fou vent sur les terrains les plus arides a suffi seule pour rassembler & nourrir une nombreuse population, & y porter l'abondance des plus opulentes contrées : je veux parler du voisinage de la mer. Combien d'Isles & de Peuples Maritimes subsistent & même s'enrichissent uniquement par la pêche ! C'est par elle & par les ressources du Commerce que nos Provinces Maritimes l'emportent presque toujours sur les autres, pour l'aisance & la population ; on en trouve la preuve dans le Tableau de M. Necker : mais on y lit avec étonnement, que tandis que la moins peuplée de nos Provinces méditerranées possède environ 640 hommes par lieues quarrées, la Corse en nourrit à peine 230. Une disproportion si excessive n'est point la faute du terrain ni du climat, elle vient uniquement de l'inertie des hommes,

Plus de trois siècles de dévastations & de guerres n'ont mis fous les yeux des Corses que des scènes sanglances, ne les ont occupé qu'à repousser la violence, ou bien à la venger. Ce peuple, que par sa position la nature sembloit avoir destiné pour être pêcheur & agricole, n'a su manier que les armes ; mais les armes font stériles, des rochers offrent un asyle, mais non pas une subsistance. La terre qu'ils refusoient de cultiver, a hérissé son sein de ronces & : leur a refusé ses dons : la mer qu'ils avoient délaissée, n'a

cessé d'entasser ses ravages ; ils ont ainsi languï dans la disette, toujours aux prises avec les plus pressans besoins.

En vain la lumière renaissante des arts, chassant la barbarie, a éclairé l'Europe ; à cette époque toutes les Nations ont semblé prendre une nouvelle vie. L'industrie s'est portée dans tous les sens, s'est approprié les richesses de tous les climats, a ouvert mille nouvelles sources de plaisirs ; tandis que les esprits façonnés par une nouvelle culture, puisoient dans les écrits de l'antiquité les graces, la politesse, cette douce urbanité qui resserre tous, les liens moraux de la société, & répand tant d'agrémens dans la vie ; mais cette heureuse révolution n'a point pénétré dans cette Isle. Son peupl toujours guerrier est resté sans culture, sans jouissance : ses talens naturels, qui auroient dû faire sa gloire, font restés en friche, ainsi que le terrain destiné à le nourrir ; il n'a été connu de ses voisins que par ses malheurs, & l'acharnement qu'il mettoit à se détruire.

Ces tems ne subsistent plus : une sécurité parfaite leur a succédé, à l'abri d'une puissance qui peut les défendre efficacement, foit contre les autres, soit contre eux-mêmes. En les délivrant d'un joug odieux qu'ils ne pouvoient plus porter, elle a acquis tous les droits à leur reconnoissance ; les dépenses immenses qu'elle verse chez eux chaque année, ne cessent d'y ajouter de nouveaux motifs. Il est tems que dans le calme dont ils jouissent, les Corses apprennent enfin à fixer ces richesses dans leur Isle, & : qu'elle ne soit plus un canal par lequel elles s'écoulent sans s'arrêter. Le règne de la paix doit en amener les arts : fous leur puissant protecteur, les Corses n'ont plus d'autres besoins. L'industrie & le travail doivent enfin remplacer les habitudes guerrières qui ont si long-tems déchiré cette Isle.

Si cette heureuse révolution étoit arrivée, combien de secours les Corses pourroient tirer de l'élément qui les environne ! combien de ports creusés par la nature, pourroient servir de dépôt aux richesses des Nations ! Mais n'anticipons point encore sur des tems trop éloignés. C'est l'agriculture qui doit nourrir le Commerce ; en attendant qu'elle s'élève, cette multitude d'êtres & d'espèces, qui peuplent les mers, n'offrent – elles pas une subsistance, & même une richesse assurée ? Quelle honte pour les Corses, que ce soient les Napolitains qui viennent fous leurs yeux leur ravir cette

proie ; de même que les Luquois les produits les plus clairs de l'agriculture ! Pendant six mois la ville de Bastia n'est fournie de poissons que par eux, & en est privée dès qu'ils font partis ; parce que les Corses ne savent ou n'osent les remplacer, & qu'ils ne pêchent ordinairement que dans l'étang de Biguglia, dont les poissons ne fervent qu'à la nourriture du bas peuple ; souvent même ces poissons pris sur les côtes, n'y abordent point, parce que dès que le vent les seconde, les Napolitains préfèrent de les porter à Livourne, dont la richesse leur promet une vente plus sûre & plus avantageuse.

Cette inertie ne vient que du défaut d'expérience ; les Corses font avec succès la pêche de l'anchois & de la sardine, parce que la mer, alors presque toujours calme, ne leur fait craindre aucun danger. S'ils s'y familiarisoient par l'habitude, ils prendroient bientôt l'assurance des autres Marins. Il y a dans le caractère Corse un principe de courage & d'énergie, qui jusqu'ici ne s'est montré qu'à la guerre, mais qui doit se produire également dans les entreprises de tous les genres, si on fait le diriger.

Le thon, si commun dans la Méditerranée & qui enrichit l'isle d'Elve & la Sardaigne, n'avoit fait jusqu'ici que côtoyer la Corse : quelques essais, sans doute insuffisants, n'avoient pu parvenir à l'y fixer. Mais l'année dernière, une Madrague établie au fond du Golfe de Saint-Florent, a eu tout le succès qu'on pouvoit desirer, & en promet davantage par la fuite ; ce fera un encouragement pour les autres Golfes de l'Isle, & c'est un service important que M. le Marquis d'Arcambal a ajouté à tous ceux qu'il lui avoit déjà rendus.

La Corse possède d'excellentes huîtres dans les étangs de Diana & d'Urbino, & les possède exclusivement, puisqu'il n'y en a point d'autres dans tous ces parages de la Méditerranée ; elles font très-recherchées en Italie, & pourroient devenir un objet de Commerce. Mais ces lacs placés dans des lieux inhabités, à près de vingt lieues de Bastia, ne font point à portée des transports. Ne pourroit-on pas en établir des parcs dans le voisinage de Bastia, & au Cap-Corse, d'où l'exportation feroit beaucoup plus facile ?

CHAPITRE VI.

Sur les Ecclésiastiques & les Moines.

LE Clergé en Corse est excessivement nombreux, & l'Eglise est excessivement pauvre : ce n'est pas même ce nombre qui l'appauvrit. Elle n'a presque aucun fond qui lui appartienne ; les Evêques & les Curés qu'on appelle Piévans, qui font comme les Doyens ruraux d'un certain canton, n'ont pour revenu que la dîme, dont la quotité varie dans les différentes Paroisses, & ne rend dans quelques-unes que le trentième : elle produit donc peu dans un pays si mal cultivé. Les simples Curés vivent du produit de quelques misérables fonds, & plus encore des aumônes de leur Paroisse. Les Vicaires ou Vice-Curés n'ont que cette dernière ressource, & quelquefois une pension d'environ 60 liv.

Quelle est donc la cause qui multiplie si fort le nombre des Prêtres ? C'est d'abord le respect qu'on porte à leur état, la considération dont ils jouissent au moins dans le sein de leur famille, dont ils font regardés comme les chefs. C'étoit peut-être autrefois l'envie de se soustraire aux périls de la guerre, quoique plusieurs ne se fissent pas scrupule de s'y exposer ; enfin il est un autre motif peut-être plus puissant.

Dans les villages, les familles font ordinairement nombreuses, & la fortune des particuliers très-bornée. Celle-ci se réduiroit bientôt à rien, par la loi qui admet tous les mâles à un partage égal, par l'usage qui ne permet à personne de vivre dans le célibat, & par le défaut d'industrie qui ne laisse presque aucune manière d'augmenter son bien : la Prêtrise tient donc lieu des ressources que les autres pays offrent pour le soutien des familles ; aussi en est-il peu qui n'en compte même plusieurs. C'est ainsi que dans une Paroisse de campagne on trouve avec étonnement jusqu'à 15 ou 20 Prêtres¹, qui n'ont absolument d'autre fonction que celle de dire leur messe : souvent à la tête des partis qui divisent les villages, & presque toujours dangereux & corrompus à proportion de ce qu'ils font désœuvrés.

Les Curés au contraire font ce qu'ils font en France, & ce que font par – tout des hommes consacrés à des travaux utiles ; ils donnent souvent

l'exemple des plus rares vertus, leur vie est plus honnête & plus décente, & s'ils peuvent se défendre de la rage des partis, si commune dans cette contrée, , il n'y a personne qui soit plus propre à les concilier.

D'après cet apperçu, il est clair qu'on ne peut trop s'appliquer à réduire le nombre des Ecclésiastiques, en le bornant, autant qu'il fera possible, aux vrais besoins des peuples. On ne peut trop restreindre le nombre des Célibataires dans un pays qui a besoin de se peupler. Ainsi, soit pour la tranquillité du pays, soit pour les progrès de l'agriculture, ce fera un double avantage pour un village toutes les fois qu'on y comptera un Prêtre de moins, & un Cultivateur de plus.

Il n'y a qu'une éducation régulière qui puisse parvenir efficacement à ce but. Monseigneur l'Evêque d'Aléria a rendu depuis long-tems ce service à son Diocèse ; l'ordre & la décence la plus exacte règnent dans son séminaire, la forme d'instruction y est à-peu-près la même qu'en France. Le culte extérieur s'y célèbre avec une simplicité noble, qui est le véritable esprit des Cérémonies Ecclésiastiques & n'ôte rien à leur majesté. De ce premier avantage il en résulte un autre qui n'est pas moins grand, c'est que les petits frais que cette éducation exige en écartent tous les enfans du peuple, qui, sans cet obsacle, font toujours foule pour y entrer ; il est vrai que la pauvreté de l'Eglise ne permet pas ces établissemens réguliers partout où ils seroient nécessaires. Heureux ceux qui, comme Monseigneur l'Evêque de Nebbio, savent suppléer par le zèle & la vertu, à la disette de leurs moyens !

Il est utile sans doute qu'il y ait déjà un monument subsistant qui puisse servir de modèle à tous les autres. Peut-être pourroit-on encore le perfectionner. Précisément parce que l'éducation n'avoit aucune forme en Corse, on est plus maître de choisir celle qui convient davantage, & d'en écarter tout ce qui est inutile & contentieux. Toutes les disputes Théologiques sur la grace n'y ont point pénétré. L'ignorance profonde du Clergé en a été la fauve-garde : il faut s'appliquer à leur en fermer l'entrée. Au reste, le zèle & la sagesse des Supérieurs Ecclésiastiques n'ont besoin ni de conseils ni d'encouragemens.

Je ne m'étendrai donc pas davantage sur ce point : mais il en est un autre qui devrait, ce me semble, avoir beaucoup d'influence sur cette éducation. C'est un devoir pour les Ecclésiastiques de toutes les contrées, ainsi que pour tous les individus qui composent une société, de connoître, d'aimer & de maintenir ses loix, d'être Citoyen en un mot ; c'est la qualité qui tient le premier rang après celle d'homme, car tous les autres titres ne viennent qu'après. Il importe donc d'en savoir les droits & les maximes.

C'est une obligation sur-tout indispensable pour le Clergé Corse, car sur environ 250 Curés qui le composent, oh compte 63 Piévans, qui par leurs titres ont droit d'assister comme Membres à la tenue des Etats Généraux. Il s'y en trouve toujours dix-huit, qui avec les cinq Evêques, représentent l'ordre Ecclésiastique, & forment le tiers des voix de l'Assemblée. Chargés de discuter & de juger avec les autres ordres les plus grands intérêts de la Corse, il faudroit que leur éducation les préparât à les connoître ; qu'elle fût sociale autant que Théologique, c'est-à-dire qu'à la Théologie on joignît l'étude du Droit Canon, qui dirigée d'après nos maximes, serviroit à détruire leurs anciens préjugés ; celle de la Jurisprudence Corse, qui sans doute fourniroit à leur zèle l'occasion de terminer plusieurs différens dans leurs Paroisses ; enfin l'esprit de nos Ordonnances, qui leur feroit connoître sur quels principes ils font gouvernés.

Si une éducation solide éclairoit leur raison & les attachoit au Gouvernement, de quels biens elle pourroit être la source ! combien d'heureuses réformes ne peuvent se faire qu'avec eux, & par eux ! L'autorité feule peut-elle atteindre jusqu'au fond des campagnes, pour changer les opinions, & substituer celles qu'elle croit plus utiles ? sa force feule tient les peuples dans la défiance. S'ils cèdent un moment, c'est un ressort qui se détend bien vîte dès qu'il n'est plus comprimé. Les loix elles-mêmes ne font qu'un frein, & non un encouragement ; elles prescrivent les actes extérieurs, & n'ont point de prise sur la volonté : c'est cependant cette volonté qu'il faut mouvoir toutes les fois qu'on veut changer les opinions & les habitudes d'un peuple, lui inspirer l'amour du travail & de l'ordre, l'attacher à un nouveau Gouvernement.

Quelle influence alors plus puissante & plus douce que celle d'un Pasteur, que la religion établit pour dépositaire de la confiance publique ; qui n'est lié à son troupeau que par la charité, & l'exercice de toutes les vertus qu'elle inspire ; qui n'ayant point de force pour nuire, ne trouve de crédit qu'autant qu'il fait *bien faire* ! Ministre du Très – Haut, il semble l'interprète de ses volontés, & donne une sanction divine à tous les devoirs qu'il recommande.

Plus son peuple est grossier, plus il a de prises pour le soumettre. En Corse, où l'ascendant du Clergé est extrême, il pourroit être le principe des révolutions les plus heureuses, si on commençoit par l'éclairer lui-même, & par le rendre Citoyen. Qui pourroit mieux vaincre l'inertie de ce peuple & son dégoût pour le travail ? former sur-tout dans les enfans une génération nouvelle, par un nouvel enseignement & de nouvelles maximes ; & les faire peu à peu descendre de ces rocs escarpés, siège de l'ennui & de la misère, pour venir habiter les plaines, où ils trouveroient dans le sein de l'abondance toutes les jouissances & tous les plaisirs ?

Dans l'état actuel, une chose nuit à l'enseignement : c'est la multitude des confréries. Il n'y a point, comme je l'ai dit, de village qui n'ait la sienne, qui n'ait une Eglise bâtie exprès, & décorée avec un luxe qui épuise tous les moyens de chaque Communauté.

Ces établissemens font sous la direction des Officiers, que les Associés choisissent eux-mêmes, les Curés n'y ont que peu d'influence ; c'est même une source fréquente de discorde entre eux & les paroissiens, & aussi entre les différens villages.

Leurs exercices se réduisent à des chants & des cérémonies qui ne font jamais accompagnées d'instructions : elles ne peuvent donc que nourrir la superstition & le fanatisme. Dans les Villes on se fait honneur d'en posséder de différentes fortes ; il y en a jusqu'à six à Bastia, toutes jalouses les unes des autres, & cherchant à se distinguer par une profusion de culte, qui ne manque jamais d'attirer le peuple, parce que c'est là son spectacle.

Cependant le service de la paroisse est déserté ; cette pompe des cérémonies ne guérit ni l'ignorance ni les anciens préjugés ; elle leur prête au contraire une nouvelle force, & s'oppose à tous les remèdes. J'ai vu les

Doctrinaires venant établir un Collège à Bastia, ne pouvoir rentrer en possession d'une Chapelle, la feule où ils pussent faire leur office, parce qu'une Confrairie s'en étoit d'avance emparée ; & cette congrégation qui auroit pu donner l'exemple d'un culte plus raisonnable, s'est vue forcée pendant deux ans de n'en avoir aucun qu'elle pût offrir en public.

La Corse étoit autrefois régie par toutes les maximes ultramontaines, & le Pape y jouissoit de la même autorité que dans le reste de l'Italie. Les Evêchés étoient à sa nomination : après la conquête, le Pape s'est désisté de ce droit par un indult, mais à condition de conserver tous les autres qu'il exerçoit auparavant. C'est en conséquence qu'il nomme aux bénéfices pendant six mois de l'année, & même pendant huit si l'Evêque n'a pas eu foin de lui demander l'alternative. Cet indult a été enregistré au Conseil supérieur, il est vrai, avec les modifications d'usage ; d'un autre côté, on a enregistré pareillement l'Edit de 1682, qui contient la Déclaration du Clergé de France sur les libertés de l'Eglise Gallicane, & celui de 1695 sur la Police Ecclésiastique usitée dans le Royaume.

Entre ces deux droits, qui souvent se combattent, la Jurisprudence canonique reste flottante, sans savoir sur quels principes s'appuyer. Le Tribunal étant mi – parti de François & de Corse, chacun adopte des règles de décisions différentes, suivant ses préjugés ou ses lumières.

Il y a peu de naturels du pays qui ne croient leur conscience intéressée au maintien des anciens droits. C'est en vain que les cinq Evêques de l'Isle se font réunis pour l'abolition de plusieurs Fêtes, le peuple s'obstine à n'en point profiter, croyant leur autorité illégale. En vain, sur la représentation des Officiers Municipaux, on a permis à Bastia, pendant le Carême, de manger gras quelques jours de la semaine ; la plupart des Corses, & sur – tout les Ecclésiastiques, n'ont osé profiter de la dispense que, selon eux, le Pape avoit seul droit d'accorder.

C'est encore de lui seul qu'émanent toutes les dispenses de mariage jusqu'au quatrième degré inclusivement ; & son autorité est sans cesse invoquée, parce que dans l'intérieur de l'Isle on ne se marie guère que dans son village, & que toutes les familles y font unies par quelques liens de parenté.

Avant la conquête, Rome par condescendance pour la pauvreté des Corses, expédioit ces dispenses par la voie de la pénitencerie & du Saint – Office, ce qui ôtoit presque tous les frais ; mais aujourd’hui on veut que tout s’expédie à la Datterie, dont le moindre taux pour la vente de ces graces, est de huit écus Romains, c’est-à-dire de 40 liv. : cette somme levée sur des misérables, les gêne souvent toute leur vie, & enlève le peu d argent qui circule dans des pays aussi pauvres. C’est encore une source de mauvaises mœurs, parce que la taxe diminuant lorsqu’on a rendu le mariage nécessaire, presque tous se mettent dans le cas d’obtenir la diminution.

Avant que les François fussent Maîtres de l’Isle, c’étoit la discipline du Concile de Trente qui régloit la forme & la validité des mariages, l’autorité paternelle y avoit moins d’influence, ou on trouvoit aisément des moyens de l’éluder. Cet état ne subsiste plus, toutes nos loix sur la Police des Mariages font actuellement en vigueur, & n’ont éprouvé aucun obstacle. Qu’a-t-il fallu pour opérer ce changement ? simplement le vouloir. Il n’en faudroit pas davantage pour établir une parfaite uniformité avec la France, sur tous les points de la discipline Ecclésiastique.

Des Moines.

ON compte en Corse 63 Couvens, habités par environ 1100 Moines, tous mendiants, & dont la subsistance est par conséquent toute à la charge du peuple. C’est un malheur sans doute, que dans un pays où l’on devoit s’appliquer à mettre tous les bras en action, il y en ait un si grand nombre voué à un éternel repos, & d’avoir sous les yeux le spectacle de plusieurs sociétés qui savent pourvoir à tous leurs besoins sans travail. Plus cet ordre est révééré, plus son exemple a une influence funeste ; plus il est nombreux, plus il pèse sur la grande société.

La subsistance annuelle de chacun de ces Religieux, en y comprenant la dépense pour le maintien & la décoration des Eglises & des Monastères, doit au moins être évaluée à 500 livres par an, dont le total monte à 550,000 livres, somme exorbitante dans un pays où la subvention payée au Roi, ’est-à-dire le vingtième de tous les revenus de l’Isle, ne produit

que 120,000 liv. par an. C'est donc dans ces retraites que vont se perdre, sans fruit, les minces économies qu'un Corse pourroit trouver sur ses biens, & qui lui compoferoient une espèce de superflu, tandis que ce superflu en restant dans les familles, y porteroit insensiblement le goût de l'aisance & des commodités de la vie, & feroit un principe de travail & de civilisation.

Mais que dis-je ! le superflu. C'est souvent sur le nécessaire que les Moines lèvent leurs contributions. Dans ce pays où tous les arts sont encore à naître, celui de la mendicité s'est perfectionné beaucoup plus qu'ailleurs. Nul Monastère ne s'est établi dans une piève, que fous la condition que les Habitans s'obligeroient de lui payer par feux, chaque semaine, un pain tel qu'ils ont coutume de les consommer, c'est-à-dire du poids d'environ dix à douze onces ; tous les Dimanches leurs frères vont les recueillir, bien plus à titre de dette qu'à titre d'aumône. Il n'y a point de Communauté d'Habitans qui ne soit ainsi tributaire de tous les Couvens, de tous les Hermitages qui se trouvent dans son voisinage, sans compter le Curé & le Vicaire, qui réclament plus justement les mêmes droits. J'ai vu des villages où chaque feu payoit au moins huit de ces pains chaque semaine ; qu'on juge par là combien cette taxe est exorbitante. Elle se lève pareillement sur toutes les consommations, & toutes les espèces de récolte. Personne ne s'en dif pense, pas même les plus misérables, parce qu'on se fait un point d'honneur, encore plus qu'un devoir, de la payer.

Après avoir vu le salaire, examinons les services. Ils se bornent à fournir quelques Confesseurs & quelques Prédicateurs, services que le Clergé séculier pourroit rendre mieux, sur-tout dans un pays où il est si nombreux. Leurs Eglises font encore, il est vrai, le principal dépôt des sépultures ; aussi quelque soins qu'ils prennent de les parer, & quoiqu'en général elles soient presque toutes belles & bien ornées, les étranogers font repoussés par l'odeur cadavéreuse qui s'en exhale, & qui dans un pays aussi chaud peut être un principe fécond de maladies ; j'ai cru m'appercevoir que c'étoit la principale source de l'affection que les Corses montrent pour les Moines ; leurs cœurs s'attachent à ces demeures, parce qu'ils les regardent comme leur dernier asyle. Si on établissoit des cimetières, comme les soins de leur

salubrité le demandent, & comme les Ordonnances l'exigent, on verroit le zèle de la Nation se refroidir tous les jours pour ces établissemens.

Il l'est déjà par le refus confiant qu'ils ont fait d'ouvrir des Ecoles de François dans les villages où ils font situés. Rien ne leur feroit plus facile, car tous ces Moines étant de l'Ordre de Saint-François, ont des Couvens en France où ils pourroient envoyer leurs étudians, qui dans peu d'années repasseroient dans l'Isle avec une parfaite intelligence de la langue. Chaque piève par ce moyen pourroit en avoir une école ; cette étude y amèneroit insensiblement nos usages. En s'entendant mieux, les deux peuples cesseroient d'être étrangers l'un à l'autre, & la facilité de communiquer ensemble, opéreroit infailliblement la destruction des préjugés, qu'il est le plus important de détruire.

Rien n'est plus aisé, & moins coûteux qu'une semblable institution ; mais les Moines s'y font toujours refusé, en se reranchant sur leur règle, qui, disent-ils, leur interdit tous ces soins.

Mais sans doute cette règle leur prescrit d'être utiles, & la société ne les défraye qu'à cette condition. N'est-ce donc pas elle qui a droit de leur en prescrire les moyens ? & ces moyens ne peuvent-ils pas varier dans le cours des siècles, suivant les circonstances ? La précaution de s'assurer le tribut des différents villages, n'étoit-elle pas elle-même une infraction au texte strict de la règle ? car ce n'est plus vivre d'aumône, que de fixer celle que chacun doit donner. C'est plutôt une rente, un droit seigneurial, un impôt, enfin une exaction sur la société ? toutes les fois qu'on ne la rachète pas par des services.

Il n'est donc pas douteux que les habitans n'aient le droit de les y contraindre, & que l'Administration ne doive les y amener, foit par des encouragemens, foit par des ordres, s'ils font nécessaires. Si on veut réellement changer les mœurs de la Nation, rien ne peut y contribuer davantage que les progrès de notre langue ; & pour la répandre, quelle institution pourroit remplacer celle que j'indique, avec moins de frais, & plus de facilité ?

Les Moines eux-mêmes, qui voyent s'affoiblir tous les jours cet empire dont ils jouissoient, & que sans doute ils n'espèrent plus reprendre, que ne doivent-ils pas faire pour conserver au moins cette considération que tous les corps, & même tous les particuliers honnêtes, font si jaloux d'obtenir ? Qui peut mieux la leur assurer que leurs services, sur – tout ceux qui font l'objet des desirs de la Nation, & dont elle a le plus de besoin ? Pour s'animer dans cette carrière, la plus honorable qu'ils puissent parcourir, qu'ils considèrent par combien de services ils ont été eux-mêmes prévenus ; qu'ils considèrent ces soixante-trois établissemens qui leur fervent de demeure, tous construits² avec une forte de luxe & de magnificence qu'on n'attendrait pas d'un pays aussi pauvre, & qui font aussi les seuls monumens de ce genre qu'ils puissent offrir : tous placés dans le site le plus commode, & le plus agréable, où l'on a rassemblé avec une espèce de profusion tout ce qui contribue à l'agrément & aux besoins de la vie, autant du moins que le sol & le climat pouvoient les fournir.

Qu'ils considèrent que depuis qu'ils existent la Nation n'a cessé de verser dans ces dépôts le prix de ses sueurs & de ses travaux, ses richesses, & quelquefois même une partie de sa propre subsistance. Et pourquoi ? afin que leurs habitans dispensés des travaux pénibles de la société, vécussent plus tranquilles, & dans une aisance au moins égale à celle des principaux Citoyens. La vue de tant de bienfaits ne peut manquer d'exciter leur reconnoissance : alors bien loin de refuser les efforts qu'on leur demande, ils n'auront d'autre regret que de n'avoir pas été les premiers à les offrir.

CHAPITRE VII.

Sur l'établissement d'une Académie, c'est-à-dire d'une association Littéraire, qui réunît les Lettres, les Sciences, les Arts & l'Agriculture.

PARMI les ressorts qui peuvent exciter l'émulation des Corses, j'ai souvent entendu desirer l'institution d'une Académie, qui fous ce nom réunît tous les divers genres qu'embrassent les différentes associations Littéraires, & qui fût consacrée à l'avancement des Arts & de l'Agriculture, encore plus qu'au progrès des Lettres.

S'il falloit se décider par des exemples, nous avons celui du général Paoli, qui certainement connoissoit bien sa Nation & qui fonda une Académie à Corté, ne croyant pas qu'il y eût de moyen plus efficace pour hâter la civilisation de l'Isle. Nous avons celui du Marquis de Curfay, qui sans autre titre que celui de Commandant des Troupes Françaises, dans un tems où l'Isle appartenoit aux Génois, devint le véritable Chef de la Nation, par l'ascendant de ses vertus & de ses lumières ; & qui n'usa jamais de sa confiance que pour travailler à son bonheur. Il avoit pareillement institué une Académie à Bastia. Ces deux établissemens ont trop peu duré pour laisser des traces : mais on fait qu'ils avoient excité dans les esprits une fermentation heureuse, qu'une pareille institution feroit sûrement renaître, & qui, dans le calme de la paix, produiroit des fruits plus abondans.

Si on ne consulte que la raison, voici ce me semble quel seroit son langage.

On convient généralement que le Corse, doué d'une imagination vive, d'un esprit juste & pénétrant, & de beaucoup d'énergie dans le caractère, seroit très-propre par ces qualités, à la culture des Sciences & des Lettres. On convient en même-tems du peu de lumières qui y font répandues ; il n'est donc pas douteux qu'il n'y eût de l'avantage à l'éclairer, de même qu'à cultiver un excellent terrain, qui depuis long – tems seroit en friche.

On convient encore que la Corse consomme sa vie dans l'oisiveté & l'inertie, faute de savoir se créer quelque genre d'occupations. L'Académie considérée simplement comme un principe de mouvement & d'action, y feroit donc d'une grande utilité. Toutes les Sciences, presque tous les genres de Littérature, y font encore à naître ; ainsi il n'y a point d'essai qui ne mérite d'être accueilli & encouragé.

Si les travaux de cette Académie se dirigent principalement vers des objets utiles, il n'y a point de partie de l'Isle qu'on ne puisse mettre en mouvement, en accueillant les expériences qui y feront faites, en les exposant aux yeux du public, & des Administrateurs dans des Séances publiques, avec un foible tribut d'éloges. Le Corse, plus amoureux peut-être qu'aucun autre peuple de distinctions & de titres, n'épargnera point ses efforts, s'il en attend quelque illustration. L'Académie serviroit à développer ce germe précieux ; elle seroit, si je puis m'exprimer ainsi, comme le registre de la vanité nationale, où chacun chercheroit à s'inscrire : & par l'activité qu'elle mettroit dans les esprits, elle seconderoit toutes les vues utiles que se propose le Gouvernement ; car si l'on veut mettre les corps en action, il faut commencer par échauffer les ames.

Elle serviroit encore à lier entre elles les deux Nations, que la diversité des mœurs, de la langue, & la différence des ressources tiennent toujours dans un certain éloignement. En les associant aux mêmes conditions, à une institution commune, il n'est pas douteux que les Membres ne se rapprochent ; & comme ils composeront ce que chaque Nation aura de plus éclairé, leur exemple ne peut rester sans influence.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des avantages que cette institution apporteroit aux Corses, parce que ce font eux qu'il faut principalement avoir en vue ; mais les François n'en trouveroient peut-être pas moins : la Société de Bastia concentrée dans une petite Ville, offre peu d'évènemens ; d'ailleurs souvent privée de sa communication avec le continent, elle n'a pour ainsi dire aucun aliment pour la conversation ; & le jeu seul peut remplir les vuides qu'y laissent les affaires. Plusieurs se plaignent de ce que ce jeu, souvent trop dispendieux, foit peu proportionné à leurs moyens : parmi ceux même qui n'en redoutent pas la dépense, beaucoup regrettent qu'on n'y substitue pas d'autres amusemens plus utiles & plus agréables. Dans une pareille position, les travaux Littéraires qui font pour tant d'hommes l'occupation la plus douce, & le principal charme de la vie, deviennent presque un véritable besoin, sur-tout lorsque les emplois laissent beaucoup de tems, que l'aisance des places promet des ressources, & que par la nature de ces places, l'esprit continuellement exercé a plus besoin d'activité.

Supposé ces hommes liés entre eux par quelque association Littéraire, leur société se resserrera davantage, & s'adoucira nécessairement ; car c'est l'effet qu'a toujours produit la culture des Lettres. Leur réunion dans une assemblée particulière, remplira une soirée chaque semaine, & fournira des sujets pour l'occupation & l'entretien des jours suivans. On lira alors avec plus d'empressement & plus d'intérêt ; les femmes mêmes toujours un peu subjuguées par le goût des hommes, comme nous cédon nous-mêmes encore plus facilement au goût qu'elles veulent nous inspirer ; car en fait de mœurs l'influence des deux sexes est réciproque ; les femmes, dis-je, se feront alors un plaisir de partager les mêmes occupations. On laissera les cartes oisives au moins pour quelques heures ; les amusemens plus variés deviendront plus piquans, & la société perdra cette monotonie fatigante qui tourmente tous ceux qui la composent.

Dans la politique, l'Académie peut être regardée comme un ressort très-utile à l'Administration, parce que les Administrateurs qui en feront les Chefs, auront en quelque sorte à leur disposition les talens & les lumières qui existent dans la Nation, & feront plus maîtres de les diriger selon des vues d'utilité publique.

C'est cette utilité qui doit déterminer la forme & la constitution de l'Académie : chaque genre d'Arts ou de Sciences doit donc y être accueilli, à raison des biens qu'il apporte à la Société. L'Isle est presque inculte, le peuple peu porté au travail : c'est donc un devoir d'encourager tous les Arts qui tendent à l'amélioration de la culture, & à faire naître l'industrie. On peut donc admettre au moins en qualité d'Associés de simples Cultivateurs, connus par des essais heureux, & qui travaillent d'après une Théorie plus éclairée ; cette faveur allant chercher dans toutes les parties de l'Isle ceux qui se distinguent davantage, animeroit les efforts & l'émulation de tous. Une correspondance soutenue avec l'Académie, leurs noms cités avec éloge dans les Séances publiques, quelques signes d'approbation & d'éloges de la part des Administrateurs, il n'en faudroit peut-être pas davantage pour changer la Nation, flatter la vanité, exciter les espérances ; c'est là le grand mobile des actions humaines : & ces liens si foibles en apparence, ont toujours été les plus puissans quand on a bien su les employer.

La Corse paroît devoir offrir beaucoup de richesses pour l'Histoire Naturelle & la Botanique. Il est donc naturel de choisir quelques hommes propres à les recueillir, & à les faire connoître, d'autant plus que ces objets pouvant dans la suite entrer dans le Commerce, cette étude contribueroit doublement à la prospérité de cette Isle.

Peut-être n'est-il pas moins intéressant de combattre quelques préjugés qui y dominent ; un des plus pernicieux est l'excessive influence qu'on y donne à l'autorité du Pape, d'où résulte une opposition presque entière à nos maximes dans plusieurs points de notre Jurisprudence Ecclésiastique, & ce qui contribue peut – être davantage à élever un mur de séparation entre les deux peuples. Ces préjugés ne s'étant accrédités que par l'ignorance des vrais principes, ce seroit un service important de répandre la lumière sur ces objets, & je crois que par cette raison un canonifle ne sauroit être déplacé dans cette association.

La simple Littérature ne paroît pas d'abord épondre au but d'utilité qu'on se propose ; d'ailleurs la disette des secours, & l'éloignement de la Capitale ne lui permettent guères de prétendre à de grands succès. Mais c'est par elle que le goût s'acquiert, & que l'esprit se polit : non – feulement elle sert à orner tous les autres Arts, mais elle en est l'organe, & comme l'instrument nécessaire pour les communiquer. Sous ce point de vue, il n'est pas douteux qu'elle ne doive être accueillie comme un des plus grands moyens de la civilisation de cette Isle.

Elle doit encore faciliter l'introduction du François, qu'il est il avantageux d'y répandre : c'est l'identité de langues qui lie sur-tout les peuples. Comment imaginer qu'on est membre du même corps, lorsqu'on ne peut s'entendre ? Comment l'affection, la bienfaisance, toutes les pallions douces qui fervent à lier les hommes entre eux, pourront-elles pénétrer dans le cœur, si le langage ne leur sert d'interprète ? Les Romains, ces anciens Maîtres du monde, & qui semblèrent ne le conquérir que pour le civiliser, laissoient aux peuples vaincus leurs mœurs, leurs usages, leurs loix ; mais ils vouloient que dans leur empire tous les actes publics ne se fissent qu'en leur langue ; ils n'oublioient aucun moyen de la répandre, & ils y réussirent si bien, que dans plusieurs contrées l'ancien

idiôme disparut en peu d'années. La Gaule, la Germanie, l'Illyrie, en devenant Provinces Romaines, ne parlèrent plus que la langue de leurs vainqueurs. Tous les Monumens qu'elles ont laissés l'attestent, & il n'en subsiste presque aucun qui serve à faire deviner celle qu'elles parloient auparavant.

Ce n'est point à moi à dresser le plan de cette Association, c'est à la prudence des Administrateurs & aux lumières de ceux qui la composeront à en prescrire la forme. Il me suffit d'en avoir montré l'utilité.

CHAPITRE VIII.

J'AI tâché de rassembler dans ce petit nombre de Chapitres, les objets les plus intéressans de la Corse, & les différentes améliorations dont elle m'a paru susceptible. Résumons maintenant le tableau des avantages que sa possession peut nous offrir.

Il en est de tels par sa position, que quand même elle continueroit d'être livrée à sa langueur & à son inertie, on ne pourroit trop les acheter. J'ai déjà montré comment, placée sur la route du Levant, elle peut ménager le succès de notre Commerce dans ces riches contrées, soit par la part qu'elle y pourroit prendre elle-même, soit en privant simplement d'autres Puissances d'une position si propre à servir leur activité. Dans le premier cas, que de ports ouverts par la nature, pour peu que l'industrie les seconde ! dans le second, il n'est question que d'empêcher nos rivaux d'en faire usage, & l'avantage est presque le même : car dans toute concurrence, on gagne en force toute celle qu'on ne permet pas à son ennemi d'employer.

C'est encore ainsi que sa proximité de la Provence sert également notre Commerce & notre Marine, par les facilités qu'elle pourroit offrir pour les troubler.

Ne doit-on pas compter aussi l'acquisition d'un peuple belliqueux, qui peut servir de recrue à nos armées, & bientôt à nos flottes, parceque sa valeur si souvent éprouvée sur terre, n'attend pour se déployer pareillement sur les mers que les Arts & le Commerce, qui seuls peuvent l'y préparer.

Peut – être est – il un point de vue plus important encore. L'Histoire qui nous apprend nos anciennes & fréquentes expéditions en Italie, nous montre comment nos succès les plus brillans y aboutirent toujours à des catastrophes. Cette contrée fut longtemps appelée le Cimetière des François, & il n'en est point de plus fameuses par nos désastres. Pourquoi ? par la difficulté de franchir les bornes posées entre les deux régions. C'étoit la nature elle – même qu'il falloit commencer par combattre. Nos forces à demi épuisées par le passage des Alpes, ou n'étoient plus en état de rien entreprendre, ou bien après les succès les plus éclatans, venoient échouer de nouveau contre ces mêmes barrières. Les obstacles multipliés firent voir à préparer les fautes ; & ces deux causes combinées ne produisirent jamais que des malheurs.

Des siècles, il est vrai, ont fait oublier ces tems désastreux, les intérêts des Etats font mieux connus, les droits des Souverains mieux éclaircis, le système de l'équilibre a prescrit leurs bornes, & fait veiller l'ambition même, pour conserver la durée & les limites de chaque Etat. Enfin la politique semble reposer sur des bases plus fixes. Mais qui fait si le Génie remuant de l'Europe, qui promène par-tout les fureurs de la guerre, ne peut pas rappeler ces tems funestes. L'Italie qui repose depuis si long-tems dans le sein des arts & de la paix, soit par les avantages de sa situation, soit à l'ombre d'une autorité sacrée, peut éprouver elle-même ces commotions, qui se font sentir autour d'elle. De nouvelles circonstances peuvent ouvrir de nouvelles combinaisons à la politique. Et qui fait si le cours des événemens ne menace pas cette délicieuse contrée de rappeler ses antiques révolutions.

Alors la France, qui par ses forces, ses arts, son commerce, semble toucher à tous les points du globe, ne peut manquer d'être entraînée par ces mouvemens, dès qu'ils commenceront à naître. Quel avantage alors pour elle, d'avoir dans la Corse comme un entrepôt naturel, où elle puisse déposer ses forces, pour les porter sans fatigue & sans dépense dans le centre même de l'Italie, & qui lui offre en même – tems un point d'attaque & un asyle.

Ces fruits font assurés, indépendans de toute culture. Mais avec elle combien d'autres on pourroit voir éclore ! La surface de la Corse égale celle

de quelques-unes de nos Provinces, & son sol rassemblant toutes les variétés, toutes les températures, est susceptible de toutes les productions. A peine la cinquième partie est-elle cultivée, & cette culture imparfaite n'est que celle d'un peuple qui cherche seulement à satisfaire ses premiers besoins. Qu'on y réveille l'industrie, la population va bientôt s'accroître à raison de la facilité des subsistances, & de nouveaux Habitans ne cesseront d'y appeler de nouvelles moissons.

J'ai déjà parlé des différentes améliorations qu'on y pourroit introduire. Toutes doivent être l'ouvrage du tems : mais il en est cependant que les soins de l'homme, & l'influence du Gouvernement, peuvent plus ou moins accélérer. La culture de l'olivier, par exemple, doit être la richesse principale de la Corse. Quelques Politiques ont calculé qu'elle feule pourroit fournir une aussi grande quantité d'huile que le Languedoc & la Provence. Cette denrée pourroit donc alors se doubler dans le Royaume, & ses usages multipliés servir les différentes branches de notre Commerce, sans recourir à la rivière de Gênes, qui nous fournit à grands frais l'excédent dont nous avons besoin, & dont le terrain plus aride & plus resserré, nous offre l'exemple d'une industrie qu'il est facile d'imiter. En effet, déjà presque toutes les plantations existent, il n'est question que d'en perfectionner la culture, ou plutôt d'y introduire celle qui est en usage en Provence ou en Toscane ; ce qui ne demande point une étude compliquée, ni des moyens trop dispendieux. Eclairer le cultivateur par des exemples, favoriser l'exportation de ses fruits, lui montrer un prix proportionné à son travail, ce font les ressorts qui font naître par-tout l'activité & l'industrie, & jamais on ne les employa inutilement.

Les mûriers, dont aujourd'hui on peut à peine compter l'existence en Corse, ne contribueroient peut-être pas moins à l'enrichir ; le sol, la température, tout les appelle. On compte que chaque année la France verse plusieurs millions dans le Piémont, pour se procurer la soie d'Organsin, si nécessaire à nos étoffes, & que notre climat nous refuse. Si l'on en croit quelques Politiques, que l'analogie du climat semble justifier, la Corse pourroit aisément remplacer le Piémont ; & il seroit préférable sans doute que cet argent que nous sommes obligés de faire sortir, servît à féconder

une de nos Provinces. La circulation le rappelleroit bien vîte, en lui procurant à elle-même d'autres richesses & d'autres jouissances. La santé parfaite du corps politique, ainsi que celle du corps humain, résulte du libre cours des esprits, & de la correspondance continuelle entre chaque partie.

Ajouterai-je encore une autre observation : c'est sur – tout dans les climats chauds que cette culture semble nécessaire, parce qu'elle est moins contrariée par les faisons, & que le terrain plus productif ne demande pas du cultivateur des travaux si assidus ; ensorte qu'il peut joindre aisément quelque occupation dans son domestique, aux travaux de la terre qui le demandent sans partage fous un ciel plus rigoureux.

Tous ces soins naîtront nécessairement si l'on vient à bout de rapprocher l'Habitant des plaines & des fonds où la nature est plus féconde ; là il trouveroit un terrain fertile, propre à tous les usages de l'Agriculture : moissons, vignes, oliviers, mûriers, pâturages, il pourroit tout réunir ; chaque aspect lui offriroit différentes sources de richesses, qui ne tromperoit point son attente, ou qui du moins lui feroient trouver dans leur variété, le dédommagement assuré des pertes causées quelquefois par l'intempérie des faisons & des élémens.

Si l'on pouvoit inspirer aux Corses le goût de ces habitations éparses qui font le charme de la vie champêtre, en plaçant le propriétaire comme un Roi au milieu de son Domaine, ne trouvant dans tout ce qui l'entoure que des instrumens qui s'empressent de servir son aisance & ses plaisirs, l'œil du maître feroit alors tout prospérer. J'ai dit qu'on trouveroit aisément dans ces fonds des pâturages pour les troupeaux : il n'y a en effet qu'eux seuls qui puissent les offrir, comme ils ne peuvent y être maintenus que par la présence ou le voisinage rapproché du maître.

Ce n'est point la faute de la nature, mais celle des hommes, si toutes les espèces se trouvent en Corse si détériorées, la disette des soins, des abris, des pâtures, les a conduit insensiblement à cette dégradation ; & s'il n'est plus possible de les rappeler à leur première vigueur, on peut au moins créer & : maintenir de nouvelles races, en introduisant des espèces étrangères. J'ai vu chez M. Juliani, à Muro, , en Balagne, d'énormes brebis de la Romagne, qui à la troisième génération n'avoient point dégénéré : je fais

que des moutons de Barbarie ont eu le même succès au Cap Corse. L'exemple du même M. Juliani offre encore la preuve qu'avec des foins on pourroit perfectionner l'espèce des chevaux. Une jument née & nourrie dans sa maison, ne le cédoit ni pour la bonté, ni même pour la taille, à la plupart des chevaux Sardes. En effet, ces deux Isles font trop rapprochées, & ont trop d'analogie, pour qu'on n'obtienne pas les mêmes succès avec les mêmes foins.

On se flatteroit en vain de voir l'Agriculture se ranimer, si l'homme ne commence par former d'abord ces compagnons de ses travaux ; le terrain le plus fertile cesse bientôt de l'être, si les engrais ne viennent réparer ses pertes ; or il n'y a point d'engrais sans bestiaux : la même attention qui les recueille, perfectionne & fortifie les espèces, en leur procurant des abris contre les injures de l'air, & une nourriture plus abondante. Alors avec plus de force, ils ne se borneroient plus à déchirer la surface de la terre ; mais entamant profondément le soi, ils iroient chercher plus avant les principes de la fécondité : alors cesseroit cette culture vagabonde, qui ne subsistant qu'à l'aide du feu, ravage bien plutôt un pays qu'elle ne l'enrichit & ne le décore, & présente partout des scènes de destruction.

C'est sur toute cette vaste plaine qui s'étend depuis Bastia jusqu'à Porto-Vecchio, dans l'espace de près de 25 lieues, que pourroit s'opérer cette heureuse révolution ; par les qualités du fol, elle peut se comparer aux meilleurs terrains de France & d'Italie ; par les charmes de l'exposition & du site, il n'en est point qu'on puisse lui préférer : les bords de la mer & des ruisseaux y offriroient d'immenses pâturages, ou il ne seroit point à craindre que les espèces étrangères dégénérassent, & leur travail couvriroit le reste du terrain de toutes les espèces de moissons.

Mais comment vaincre l'insalubrité qui a converti en désert cette belle contrée ? par la population, par la culture, avec l'attention nécessaire, au moins dans les premiers essais, de ménager la vie des hommes, & de ne pas sacrifier une génération entière au bonheur de celles qui doivent la remplacer. J'ai déjà indiqué plusieurs précautions, on en imaginera aisément de plus efficaces ; l'humanité les inspire, l'expérience les fera trouver, pourvu qu'on écarte une avidité funeste, qui mettant l'or avant tout, compte

les hommes pour rien, & entasse ces derniers sans scrupule, & presque sans remords, pour se procurer ce premier objet de ses desirs. Dans son vil système, l'homme n'est que l'instrument, & l'instrument est toujours sacrifié à l'ouvrage. Ce n'est point d'après ces principes que doit s'opérer l'amélioration que je propose ; elle ne peut d'ailleurs réussir qu'autant qu'elle aura pour bafe le zèle de l'humanité & de la patrie, qui doivent furtout s'occuper de la race actuelle, parce qu'elle est feule fous leur action bienfaisante.

Cet assainissement est possible, puisqu'il a déjà existé deux villes anciennes ; & toute la population qu'elles supposent répandue aux environs, en font la preuve. Les moyens de la rappeler ne font point incertains : il n'est question que de s'opposer à la stagnation des eaux, de favoriser la circulation de l'air, deux effets qui s'opéreroient nécessairement par une culture régulière. Veut-on pour encouragement l'exemple le plus rapproché de nous ? On lit dans l'excellent Voyage de Volney, que le Cheik Daher s'étant emparé de la ville d'Acre, & voulant en faire le siège principal de sa puissance, songea à la repeupler, ainsi que son territoire. Ce territoire étoit presque noyé entièrement fous les eaux ; des exhalaisons empestées en écartoient depuis long-tems les Habitans. Que fit Daher ? Il s'appliqua à les rappeler. Les eaux disparurent bien vîte ; & dans un petit nombre d'années, sans qu'on vît aucun effet funeste, le pays se repeupla, & devint le plus riche & le plus fertile de la Syrie. Le cas est absolument le même ; le territoire d'Acre, ainsi que la plaine de Corse, se trouve peu distant des hautes montagnes, & projeté le long de la Méditerranée. Seulement l'action du soleil, beaucoup plus ardent en Syrie, devoit encore augmenter les effets, & retarder les remèdes de l'insalubrité ; & d'ailleurs les Syriens & les Arabes ne connoissoient aucun de ces arts utiles, qui peuvent servir chez nous à faciliter ces travaux.

Quel triomphe encore pour ces arts, de féconder & d'embellir une terre qui leur fut si long – tems étrangère ! Tandis que le flambeau des Siences & des Lettres a parcouru successivement tous les Etats de l'Europe, cette Isle, égarée pour ainsi dire dans un coin de la mer, est toujours restée dans son obscurité. Elle n'a point pris part aux découvertes qui ont illustré

les différens Etats ; elle a consumé toutes ses forces à lutter contre sa pauvreté & ses maux. Que faut-il pour l'éclairer ? simplement la rendre heureuse. C'est de l'Agriculture & de l'aisance que doivent naître ses lumières : les arts utiles appelleront les arts agréables ; & quand la nature cessera d'être en friche ; l'esprit se dépouillera de la rouille des siècles d'ignorance, la même circulation y portera à-la-fois nos richesses, nos usages, nos sciences, nos découvertes : & s'il en faut juger par les dispositions naturelles du peuple, il n'est point de terrain plus disposé à les recevoir.

Cette régénération vaut mieux qu'une conquête. C'est elle qui fait véritablement la gloire des Etats ; car les lumières & le bonheur des Citoyens font les vrais élémens qui la composent.

Eh ! quelle époque fut jamais plus propre à l'opérer, qu'un règne déjà si sécond en actes de bienfaisance ; où la liberté des mers assurée au-dehors, celle des grains protégée au-dedans, ont délivré le Commerce de ses principales entraves ; où ce Commerce n'a celle de s'accroître en multipliant ses rapports avec les Nations les plus propres à le faire prospérer, ce qui a creusé pour le Royaume de nouveaux canaux d'abondance ; où la partie la plus nombreuse & la plus utile de la Nation se voit affranchie de la nécessité de donner son travail sans espoir de salaire, ce qui sembloit lui imprimer la flétrissure de l'esclavage ; où des secours plus abondants & mieux distribués, lui ouvrent de nouveaux asyles dans ses maux ; où enfin la pitié généreuse du Souverain a été chercher jusqu'à ces malheureux que la Société a rejettes de son fein, & qui ne doivent attendre que sa sévérité pour l'expiation de leurs attentats ? Ne pouvant s'occuper de leur bonheur, elle a au moins voulu abréger leurs tourmens, & a concilié l'humanité avec la justice.

Quel tems, dis-je, plus favorable pour cette régénération, que celui où le patriotisme découlant du chef comme de sa source, s'est répandu dans tout le Royaume ; où le spectacle de l'élite de la Nation assemblée pour discuter ses plus grands intérêts, a dirigé vers le bien public toutes les pensées, toutes les vues ; & où ce même esprit allant se reproduire dans nos Provinces, va en vivifier toutes les Parties ?

Enfin cette espérance pouvoit-elle avoir des fondemens plus légitimes, que fous une Administration à laquelle tous les Membres ont été également appelés par le vœu de la Nation, & : par la sagesse du Prince ; où chacun a porté une ample moisson de gloire acquise par ses lumières, ses vertus, ses longs services, & offre à la Nation un gage assuré du bonheur qu'elle doit attendre, dans celui que chacun a déjà répandu sur toutes les parties soumises à son Administration ?

CHAPITRE IX.

POUR mettre le Lecteur plus à portée de juger de l'état actuel de la Corse, je vais copier le résultat de la description d'une Communauté faite par **MM.** les Directeurs du Terrier, chargés par le Gouvernement de faire celle de l'Isle entière : ils ont presque achevé cet important ouvrage ; ensorte qu'aucune de nos Provinces ne possède un cadastre aussi parfait, puisqu'à la description la plus détaillée du sol & de ses qualités, on y a joint toutes les améliorations dont il feroit susceptible.

J'ai choisi la Communauté de Luciana, qui se trouve dans le voisinage de la plaine, & y possède la plus grande partie de son terrain. Elle a d'ailleurs l'avantage de n'être qu'à quatre lieues de Bastia, & d'y communiquer par le grand chemin qui conduit à Corte : ce qui doit faire juger que la culture s'y trouve plus en activité que dans les Communautés plus distantes qui n'ont pas des débouchés si faciles.

La Communauté n'est composée que de 256 individus, & possède un territoire de 6979 arpens, ce qui fait environ 24 arpens par tête ; tandis que dans la France, & les autres Etats de l'Europe, la proportion ordinaire se trouve ordinairement d'un à trois. Il en résulte donc que la population, en ne considérant que ses rapports avec la terre, pourroit s'accroître huit fois davantage ; car sa proximité de la mer pourroit encore augmenter beaucoup ce nombre.

Ces 6979 arpens contiennent différentes qualités ; il y en a de bons, de médiocres, de mauvais. Les observations les plus suivies & les plus exactes ont prouvé que le territoire contenoit de terrain :

Excellent pour la culture,	3613 arp.	39 verg.
De médiocre,	2531	54
De mauvais,	18	78
Et en rochers dont on ne peut tirer aucun parti, seulement	175	I

Les propriétés s'y trouvent ainsi divisées :

Le Roi ou le Domaine possède	359 arp.
Les communes,	577
Les particuliers,	6042

Il n'y a point de village en Corse qui, sous le nom de communes, n'y possède un terrain considérable ; quelquefois il égale ou même surpasse le nombre des possessions particulières. Le tiers appartient de droit au Roi. L'existence de ces communes paroît assez superflue dans un pays où il n'y a point de particulier qui ne possède beaucoup plus de terrain qu'il n'en faut pour sa consommation, & qui n'en cultive ordinairement qu'une petite partie. Ce terrain, dont on ne tire presque point d'usage, pourroit donc admettre de nouveaux habitans, & devenir par-tout un principe d'amélioration.

Le travail de MM. les Directeurs des Terriers embrassant tous les détails, ils se font assurés par leurs observations & leurs expériences, que sur ces 6979 arpens, il n'y

en avoit de cultivé que.	3860
qu'il en restoit d'inculte & de cultivable	2315

& qu'il n'y en avoit qu'environ 803 qui parussent se refuser à toute culture.

Il est encore observé que cette culture étant fort imparfaite, ne produit dans les meilleures années que la consommation nécessaire de la Communauté, & que les meilleures terres ne rapportent qu'environ 8 ou 101 pour un, les médiocres 4 ou 6 ; tandis qu'avec une meilleure culture, le produit des premières feroit au moins de 20 pour un, & de 10 ou 12 pour les autres, & feroit porté beaucoup plus haut si on avoit le secours des engrais.

Dans l'état actuel, cette culture contient :

En grains,	2916 arp.
En prés,	60
En oliviers,	57
En vignes,	54
En châteigniers,	209
En bois,	561

Le terrain inculte & cultivable pourroit encore fournir, felon eux, pour la

culture des grains,	1479 arp.
Pour celle de la vigne,	380
En châteigniers & autres plantations,	449

On ne compte dans tout le territoire de la Communauté que 1408 oliviers, tandis qu'il seroit facile de doubler & de tripler ce nombre ; & seulement 6 mûriers, lorsque, suivant leur calcul, la plaine feule pourroit recevoir 280 mille pieds, en divisant le terrain par pièces- quarrées de 6 à 7 arpens.

D'après leurs expériences sur les différentes élévations du fol, il résulte que les parties les plus hautes ont environ 540 toises au-dessus du niveau de la mer, les moyennes 20 toises, & les inférieures seulement une demi –

toise ; & que le terrain se trouve partagé de manière qu'on compte de la première à la deuxième élévation 1905 arpens, & 5074 de la deuxième à la troisième : cette seconde partie qui est la plus considérable, est aussi celle qui est la plus susceptible d'amélioration. Mais dans la partie élevée, le défaut d'eaux, & la fécheresse qui en est la suite, empêchent de profiter de la bonté du terrain, & dans les parties basses, l'abondance de ces mêmes eaux n'est guère moins nuisible. » Donner " d'un côté, ôter de l'autre, c'est le moyen, disent-ils, de mettre ces deux élémens " d'accord « : ils pensent qu'il feroit facile en dérivant les eaux du Golo, au sortir de la montagne, de procurer des canaux d'arrosements à toute la plaine des environs, & que l'eau de cette rivière y suffiroit aisément, puisqu'ils se sont assurés par plusieurs expériences, que dans les mois d'Août & de Septembre, tems de la plus grande sécheresse, il pouvoit encore fournir 15 toises cubes d'eau par minute.

D'un autre côté, le dessèchement des terrains bas peut s'opérer, soit en ménageant l'écoulement des eaux par la pente qui existe, soit en les partageant en différens canaux, plantés de mûriers ou d'autres arbres élevés, qui contribueroient à l'assainissement de l'air.

Ils pensent que le territoire ainsi régénéré, produiroit en abondance tous les fruits de la France & de l'Italie, des grains, des vins, des huiles, des soies, du lin, des bestiaux de toute espèce, ayant de plus une rivière principale pour établir toutes les usines dont on auroit besoin.

Que l'industrie une fois excitée, donneroit naissance au Commerce, favorisé par le voisinage de la mer & celui de la Capitale ; que bientôt elle créeroit différens villages plus à portée des possessions particulières, & appelleroit dans la plaine son ancienne population.

Ce jugement de personnes éclairées, qui est le résultat de plus de 15 années d'expériences & de travaux assidus, où l'on n'a rien épargné pour constater la vérité des faits, doit sans doute obtenir quelque créance ; je n'y ajouterai rien, sinon que les mêmes raisonnemens & les mêmes faits peuvent s'appliquer à toutes les Communautés limitrophes de la plaine, qui a près de 25 lieues d'étendue. Ce seul exemple suffit pour montrer de quelle amélioration l'Isle entière est susceptible

VOYAGE *AU NIOLO.*

Vous voulez-donc qu'à chanter je m'engage ;
Comment, depuis Vescovato
Jusques au fond du Niolo
S'est fait notre pèlerinage.
Très-volontiers : n'insistez davantage ;
Car pour ne rien dissimuler,
Le plaisir d'en pouvoir parler,
Nous inspira sur-tout le desir du voyage.

Ce ne fut pourtant pas notre seul attrait : la curiosité y eut pour le moins autant de part. Dans un pays hérissé de hautes montagnes, tel que la Corse, la perspective varie continuellement ses scènes, & présente par-tout ces aspects pittoresques, qui font le charme des ames sensibles : nous les avons souvent admirés. On nous dit que le Niolo en offroit d'un caractère encore plus grand, à raison des immenses montagnes qui l'avoisinent ; qu'il renfermoit de plus un peuple presque neuf, par sa séparation d'avec tous les autres habitants de l'Isle Il n'en fallut pas davantage pour nous exciter à le voir. Ce fut en vain qu'on nous exagéra les difficultés, & même les dangers de l'accès, & que deux Poètes charmans, très en état de tenir parole, nous menacèrent de faire notre épitaphe d'avance, si nous entreprenions ce voyage : sans nous laisser effrayer de cet augure, nous n'en partîmes qu'avec plus de résolution.

Mais il faut vous dire d'abord comment notre troupe étoit composée.

Vous connoissez, mes amis,
L'Abbesse de l'A**,
Celle qu'un destin prospère
A conduit dans ce pays,
Qu'en Corse on aime, , on révère,
Comme à Lyon, à Paris.
Un diamant a par-tout même prix.
De son aimable génie

Les fruits les plus précieux
Se font goûter en tous lieux.
Ton excellent, fine plaisanterie ;
Comme on l'a dit, dans ses yeux
Elle a l'Encyclopédie³.
Car en effet, elle unit

Aux arémens de l'esprit,
Cœur bienfaisant, raison solide.
Ce fut notre chef, notre guide.
On voyoit sur ses pas un Maréchal-de-Camp⁴,
Egalement sage, éclairé, vaillant,
Qui de son pays fait la gloire :
Plus loin un jeune Comte, aimable, valeureux⁵ ;
Déjà digne de ses aïeux,
Et qui sûrement avec eux
Un jour aura place dans notre Histoire.
Comptons encore pour supplément
Certain foi-disant Grand-Vicaire
Lequel dans son désœuvrement,
Croyant qu'il s'agissoit de mission à faire,
S'y consacra dévotement.

Nous n'avions pour fuite que trois domestiques, & : deux soldats du Régiment Provincial, non pour nous escorter : ce foin eût été bien inutile ; car il n'est peut-être point de pays où l'on voyage maintenant avec plus de sûreté que dans la Corse. On ne les avoit pris que pour nous indiquer les chemins qu'ils avoient fait plusieurs fois, & nous épargner les difficultés & les fatigues qui ne feroient pas absolument nécessaires.

Je ne dois pas oublier un certain palfrenier Italien, nommé Villano, personnage plaisant à la manière de Sancho-Pança : il en avoit toute la naïveté, il en avoit aussi la figure. Il sembloit que la nature, en le formant, eût d'abord voulu faire une araignée ; elle ne s'étoit occupée que du centre, & avoit négligé toutes les extrémités.

Taille courte, muffle applati,
Avec un teint couleur d'ébène ;
Tous ses membres en racourci,
Hormis sa panse de Silène,
Le Villano toujours gaiement
Chevauchoit par monts & par plaine ;

Dans son chemin distribuant
Des quolibets à tout venant,
Et des proverbes par douzaine.
Enfin,
Pour faire nos comptes entiers,
Et ne soustraire aucune pièce,
joutez neuf mulets avec deux muletiers.
Gens à-peu-près de même espèce.

C'est dans cet équipage que nous traversâmes Vescovato, recevant les vœux de tout le peuple assemblé. Le Comte & la Comtesse de Marbœuf avoient bien voulu nous accompagner jusqu'à la place.

C'est cette charmante Comtesse,
Pour qui chaque cœur s'intéresse :
C'est elle que pour ses attraits,
Pour ses vertus, pour ses bienfaits,
On adore en tous lieux, même sans l'avoir vue ;
La Corse en attend son bonheur
Et dans cet espoir si flatteur,
Elle ne peut être déçue.
Nous allons confirmer des sentimens si doux,
Et nous allons, pleins de liesse,
Au nom d'elle & de son époux,
Répandre par-tout l'allégresse.

Elle-même s'étoit chargée du foin de nos provisions ; c'est-à-dire que les graces & la générosité y avoient présidé, & qu'on y trouvoit réunies la délicatesse & l'abondance.

Pour mieux montrer sa générosité
Nous partons tous, gourde au côté ;
Gourde d'un doux nectar remplie,
Nous promettant joyeuse vie.
Mais las ! que font les projets d'ici bas !
A peine a-t-on fait cinq cents pas,
Qu'homme & mulet se trouve à bas.
Cela foit dit sans vous déplaire,
Cet homme étoit notre Vicaire.
De terreur à l'instant tous ses traits sont saisis,
Le sang paroît couler sur ses habits.
On court, on s'empresse, on s'écrie :
Cœurs sensibles, rassurez-vous,
On ne peut mourir de tels coups.

Seulement à la gourde il en coûta la vie.
Aussi la voyant en éclat
Chacun rit de la culebutte,
Quant on fent que le Podestat⁶
Avoit seul fait tous les frais de la chûte.

Ce malheur fut donc bientôt réparé ; chacun riant de sa crainte, n'en devient que plus joyeux. On part, & bientôt nous atteignîmes le grand chemin confirait par les François, & qui conduit jusqu'à Corté. C'est une espèce de merveille dans la Corse, où on ne trouve par – tout ailleurs que des sentiers escarpés, & presque impraticables. Ce chemin fuit le cours du Golo, qui comme toutes les autres rivières du pays, n'est qu'un torrent profondément encaissé. A droite & à gauche font des montagnes élancées presque perpendiculairement dans les airs, à la hauteur de cinq à six cents toises ; elles ne présentent qu'un roc presque nud ; cependant quelques villages sont femés çà & là sur les hauteurs, & toujours placés sur le roc le plus isolé & le plus escarpé qu'il est possible. Les guerres éternelles des Habitans les ont forcés de choisir ces positions militaires pour leur commune défense. On ne voit point ici ces groupes de maison, ces habitations éparses, qui font par – tout ailleurs la richesse des campagnes, & le charme de la perspective.

Le Golo n'a presque point de rivage, le peu qui se trouve, & qui pourroit être susceptible de culture, est, dit-on, extrêmement malsain : je le croirois aisément. La chaleur, occasionnée par la réverbération des montagnes, y est excessive pendant le jour ; dès que le soleil s'est retiré, les vapeurs qu'il a élevées ne trouvant point de cours à raison de la hauteur de ces montagnes, ne tardent pas à se condenser & retombent dans le vallon par leur propre poids. Elles y font éprouver un frais assez piquant, même dans les mois de Juillet & d'Août ; & le voyageur qui se trouve surpris la nuit dans ces gorges, court risque d'y prendre une maladie, souvent mortelle s'il n'a le foin d'allumer autour de lui un grand feu, qui en agitant l'air en corrige la malignité.

Nous n'eûmes pas le tems d'en faire l'expérience, car il étoit à peine midi lorsque nous arrivâmes à Ponte-Novu. C'est là que, pour la première fois,

nous étalâmes les dons de la Comtesse ; mets exquis, vins délicieux, tout ce qui peut flatter la sensualité & le goût ; en un mot, rien n'étoit oublié.

En admirant cette abondance,
Tous quatre remplis à-la-fois
De faim, de sois, & de reconnoissance,
Nous célébrons à haute voix
Sa généreuse bienfaisance.
Chacun exprime le desir
De montrer à quel point on l'aime, on la révère,
Et l'on fent un double plaisir
De la louer en faisant bonne chère.

Mais il est de la nature de l'homme, que les situations les plus agréables ne soient que passagères ; il fallut donc changer la nôtre, & nous voilà sur nos montures.

Adieu vous dis Ponte-Novo,
D'Alecia, de Francardo,
Seuls monumens qu'on voit dans ce désert sauvage,
Nous sommes prêts à vous quitter ;
Ici vont commencer les travaux du voyage.
Que nous allons vous regretter !

Ces trois ponts ont été construits par les François, & pourroient faire honneur à nos plus belles routes. Après avoir passé le dernier, nous nous enfonçâmes dans la campagne, & commençâmes à faire l'essai des chemins de Corse. On continue de côtoyer le Golo, & l'on marche, pour ainsi dire, suspendu sur son cours. Mais ce précipice n'a encore rien de bien effrayant, parce qu'il n'est que de quelques toises. Le plus grand embarras est de se défendre des arbres irrégulièrement semés sur la route, dont les branches se croisant dans tous les sens, obligent le voyageur de varier sans cesse ses attitudes ; tandis que le mulet n'est pas moins embarrassé de leurs racines, que des rochers en pente, ou des pierres mobiles qui glissent par-tout sous ses pas.

On est rassuré, il est vrai, par l'adresse extrême des chevaux & des mulets qui fervent de monture ; c'est un plaisir, en même-tems une étude curieuse, de les voir au milieu de toutes ces difficultés, esquiver avec

adresse celles qu'on redoutoit davantage. Dans les pas les plus dangereux, il s'arrêtent d'eux-mêmes, examinent d'avance le terrain, puis ne posent d'abord le pied qu'avec défiance, toujours prêts à le retirer s'il ne répond pas à leur attente, & s'affermissant en même-tems sur les jambes de derrière pour n'être pas entraînés.

Avec ces précautions, leur marche est lente, mais sûre, pourvu qu'on les laisse choisir seuls leur route ; car le cavalier n'a rien de mieux à faire que de rester immobile sur la selle, & de fermer les yeux où la hauteur des précipices pourroit l'effrayer. Son cheval seul est chargé de sa sûreté ; & il peut se reposer avec confiance sur ces soins, car quelques désastreux que soient les chemins, les accidens font infiniment rares.

Nous arrivâmes sur la fin du jour à Castirla.

Qu'il est affreux ce Castirla !
Le triste gîte que voilà !
Mille rocs suspendus, menacent de leur chûte
Le voyageur & l'habitant,
Qui moins couvert qu'enterré fous leur hutte,
Ne peut attendre là que son dernier instant.

En effet, toute la montagne qui domine le village est parsemée de granites énormes, qui se font détachés du sommet : & cet accident se répétant toutes les années à la fonte des neiges, menace d'engloutir le village. Pourquoi donc avoir choisi cette situation, lorsque le voisinage en offroit d'infiniment plus commodes ? précisément à cause de ces difficultés, & parce que l'accès très-pénible le rend moins susceptible d'attaques. Si l'état continuel de guerres a fait préférer ces affreuses & stériles positions, il y a lieu de croire que la sécurité présente ramènera peu-à-peu ses habitans vers la plaine.

Quelque menaçant que fût cet aspect, nous n'éprouvâmes cependant rien de funeste. Nous reçûmes au contraire de l'Abbé Thadei, chez qui nous étions logés, tout ce que peut offrir l'hospitalité & le bon cœur. L'hospitalité est presque par-tout la vertu des peuples pauvres : elle l'est éminemment des Corses. Tout étranger qui se trouve engagé dans leurs montagnes, peut hardiment se présenter au premier village, pour y demander un asyle.

Quelque inconnu qu'il foit, il est sûr de trouver un accueil honnête & empressé, souvent une générosité fort au-dessus des moyens de son hôte, sans qu'il lui foit possible d'en placer aucune, car toute offre de sa part y seroit regardée comme un affront.

Si c'est une personne attendue, à qui on desire faire honneur, c'est une espèce de fête pour le village entier ; les amis, les voisins, les parens, se rassemblent chez l'hôte ; chacun fournit libéralement ce qui est en son pouvoir ; tous s'empressent également d'accueillir l'étranger. Ces démonstrations qui partent véritablement du cœur la gaîté des visages, la franchise des manières, le tumulte bruyant de la fête, ne permettent pas d'y assister sans émotion ; & l'on a tous les yeux le spectacle d'un plaisir si naïf & si vrai, qu'on ne peut s'empêcher de le partager.

La table est toujours abondamment servie : le poste du maître est derrière celui qu'il veut honorer, & il le sert avec les soins les plus attentifs : les autres convives se placent sans étiquette, autant que la table peut les recevoir ; car leur nombre est ordinairement beaucoup plus grand. Ils font servis par ceux qui n'ont pu y trouver place ; mais dès que le repas est fini, la scène change. On apporte de nouveaux mets, l'hôte & ceux qui n'ont point mangé prennent la place des autres, & en font servis à leur tour. Ce font des espèces de Saturnales, mais où l'inégalité des rangs ne peut altérer la joie, & où ces services mutuels n'expriment que le plaisir de s'obliger. La gaîté est bruyante, comme il arrive toujours parmi une multitude d'hommes rassemblés, mais elle est sans éclat & sans désordre : car il est presque sans exemple dans la Corse que les plaisirs de la table y conduisent à quelque excès,

Une seule chose manque à ces fêtes, c'est la présence des femmes : la maîtresse de la maison, & les amies qu'elle a pu rassembler, président aux apprêts du festin, & c'est là presque tout leur rôle. Elles se montrent à peine un instant lorsqu'il est fini, pour recueillir les suffrages, qu'on donne avec plaisir à l'honnêteté de leurs manières, quelquefois à leurs graces franches & naïves, bien plus qu'aux assaisonnemens du repas. A peine ces complimens font achevés, qu'elles disparaissent pour se retirer dans leur gynacée. C'étoient les mœurs de l'ancienne Grèce ; elles doivent déplaire à

la galanterie française ; & il faut l'avouer, les Corses n'ont pas acquis les mêmes droits que les Grecs pour se les faire pardonner.

Il nous fallut quitter Castirla dès la pointe du jour ; car nous étions à l'entrée de ce chemin terrible à qui sa roideur & ses précipices multipliés ont fait donner le nom d'échelle⁷

Dans cette région froide,
Une Sainte a, dit-on, cette voie entrepris ;
Et vous l'a fait bien étroite, bien roide,
Comme on dit quest celle du paradis.

Quoiqu'assurément on ne lui doive pas une grande reconnoissance, nous ne laissâmes pas de l'invoquer dévotement ; & l'horreur nous saisit à chaque pas que nous faisions. Nous marchions sur l'escarpement d'un roc presque nud, tantôt au niveau du Golo, tantôt comme élancés dans les airs, & élevés à plus de 100 ou 200 toises au-dessus de sa surface. Les rochers dont le chemin est hérissé, ou qui se trouvent semés tout à l'entour, ont tous été détachés du sommet, & vous avertissent que vous pouvez être écrasé à chaque pas par quelque accident semblable. Damocle, quand il avoit un glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête, ne couroit pas un plus grand danger.

Parmi ces rochers il en est un qui présente un accident singulier : c'est un granite ayant au moins 20 pieds de longueur, quatre de hauteur, autant d'épaisseur ; d'ailleurs presque taillé & équarri, comme s'il voit été taillé de main d'homme. Après avoir roulé long-tems, il est venu s'arrêter & se poser sur le bord même du chemin, dans la situation la plus favorable pour lui servir de parapet, & avec une solidité qu'un Ingénieur eût eu bien de la peine à lui donner. Il couvre ainsi un des pas les plus dangereux ; mais dans l'espace de plus de 10 milles, il n'en est presque pas un qui ne le foit par la roideur de la pente, ou par celle de l'escarpement. Souvent ce font des escaliers réels, taillés dans le roc. Qu'on se figure des maisons de 100 à 200 étages, qu'il faut successivement gravir & descendre & qu'on juge combien l'on a besoin de chevaux sûrs & exercés. La voie est quelquefois si serrée, que le mulet a bien de la peine à y trouver sa place, & que c'est une nécessité de le décharger. Dans quelques pas son

corps & le vôtre restent à demi suspendus sur des précipices dont l'œil n'ose fonder la profondeur. Les deux montagnes s'engraînant pour ainsi dire l'une dans l'autre par leurs sinuosités, paroissent offrir par-tout des barrières impénétrables. Il semble qu'on foit arrivé aux bornes de la nature : c'est ici véritablement qu'elle s'offre dans toutes ses horreurs, mais aussi dans toute sa majesté, soit qu'on confidère les masses, ou bien les débris qu'elle présente. Saisi d'enthousiasme à cette vue, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

Qu'il est beau de pouvoir contempler ces spectacles !
Nature, c'est ici que s'offre tes miracles,

Sans que l'art des humains ait pu les altérer.
Sur ces monts orgueilleux, séjour de la tempête,
La foudre est toujours prête ;
Et ce n'est qu'en tremblant qu'on y peut pénétrer.

Cependant, comme nous, ô superbes ouvrages !
De la destruction vous sentez les ravages :
Tout vieillit & tout meurt, tel est l'arrêt du fort.
Vos rocs n'offrent par-tout que débris & ruine,
Mais le tems qui vous mine,
Par d'insensibles coups vous conduit à la mort.

Hélas, que nous souffrons des fortunes diverses !
Toujours nouveaux chagrins & nouvelles traverses
Viennent porter atteinte à nos jours languissans ;
Comme la fleur des champs, dans une matinée
Notre course est bornée,
Quand les siècles pour vous ne font que des instans.

J'abrège ces réflexions mélancoliques, qui ne manquent presque jamais de naître à la vue de ces spectacles. On ne cherche point à s'en défendre, il y a même un charme secret à s'y livrer ; mais elles ne durent pas longtemps, & on en est tiré quelquefois par des sites délicieux & inattendus, qui produisent des sensations opposées : tel fut celui où nous fîmes notre halte vers le milieu du chemin de l'échelle.

Trois jeunes pins nous prêtoient leur ombrage ;
Sortant d'une grotte sauvage,
Un clair & modeste ruisseau,
Roulant sur un lit de verdure,

Nous appelloit avec un doux murmure
Pour nous désaltérer au cristal de son eau.
Enchantés à cette vue,
Tôt nous voilà démontés,
Nos maux pour rien font comptés :
Hommes, mulets, font en mue.
Là, sur une roche nue,
Etalé sans grand fracas,
Notre champêtre repas
Offre à toute la cohue
De délicieux ébats.
Une dinde succulente
En fait les principaux frais :
Auprès d'elle d'autres mets
Simples, servis sans apprêts,
Satisfont aisément la faim impatiente.
Festins des Grands, vous n'êtes rien auprès » !
Avec appétit de moine,
On voyoit le Comte Antoine
Se jeter sur les morceaux.
Monsieur de But....
Et l'Abbé, comme Chanoine,
En prenoient jusqu'à gogo.
Assistant à l'aventure,
Le bon Seigneur Grimaldi
Officioit bien aussi.
J'en fuis témoin, je vous jure,
Et debout parmi les plats
Il prit un fort bon repas,
Qu'il va bientôt chez lui nous rendre avec usure.

C'étoit un Commissaire de la Junte⁸, & le principal Habitant du Niolo, chez qui nous devions loger. Il avoit pris la peine de nous amener jusqu'à Castirla, des chevaux du pays, qui plus exercés à franchir les difficultés du chemin, rendoient notre marche plus sûre. Le déjeûner achevé, il fallut repartir, & pendant quatre à cinq mille, subir encore les mêmes dangers & les mêmes fatigues.

Enfin tout est franchi : comme on voit sur la plage
Le nautonnier, vainqueur de la fureur des flots,
A la terre en tremblant adresser son hommage,
Je te salue ô Niolo.

Les habitans eux-mêmes disent qu'alors on sort de l'enfer pour entrer dans le paradis : cette expression est sans doute exagérée, mais il est certain que dans la saison où nous l'avons vu, le Niolo est un pays très-agréable ; & le paroît encore davantage après les horribles avenues qui y conduisent. Il a environ neuf mille de longueur sur dix de largeur, & est divisé en cinq paroisses, qui contiennent plus de 3000 habitans. Au premier coup d'œil, le pays semble une plaine, quoique ce foit un vallon sur un plan très-incliné. Mais cette illusion est produite par la hauteur excessive des montagnes qui l'environnent. La partie occidentale est occupée par le mont Cyntho, dont les sommets presque toujours couverts de neige, s'élèvent à plus de 1400 toises ; vis à-vis est une autre chaîne, où se trouvent les lacs Ino & Creno, d'où le Golo & le Tavignano prennent leur source. Les côtés du Nord & du Midi ne sont guère moins escarpés, & il n'est aucune de ces montagnes qui n'ait au moins 7 à 800 toises d'élévation.

C'est ainsi que le Niolo,
Bordé par-tout de précipices,
Semble, hors de l'atteinte des vices,
Un véritable Eldorado ;
Non cet Eldorado fameux par ses chimères,
Où l'argent, les rubis, l'or & les diamants,
Négligés par ses Habitans,
D'un vain éclat couvraient la terre.
Pour l'homme il est des biens plus grands !
L'innocence des mœurs, une sage industrie,
La paix, la douce égalité,
Sur-tout l'heureuse liberté,
Voilà quels font vraiment les trésors de la vie.

Je ne veux pas dire que ces biens se trouvent au Niolo, mais feulement que par la difficulté des communications, il n'est point d'asyle où ils pussent se maintenir plus long – tems. Les mœurs des Habitans actuels font simples, un peu agrestes ; mais n'ont rien de sauvage. Ils s'empressent autour de l'Etranger, & l'accueillent avec une hospitalité bienfaisante.

Dans tout le reste de la Corse, les villages ne sont placés que sur des rocs escarpés, & presque inaccessibles : toutes les maisons, unies ensemble, n'y semblent former qu'un seul bâtiment ; on n'y pénètre que par des issues étroites & tortueuses, souvent hérissées de rochers, qui en rendent l'entrée

plus difficile. Aussi, sans autre fortification, ces villages peuvent se défendre long-tems ; & avec aussi peu de moyens qu'en avoient les Corses, un habile Ingénieur n'eût peut-être rien imaginé de mieux. Dans le Niolo, où la nature avoit placé à l'entrée toutes ces défenses, les habitans se font reposés sur ses foins. Les maisons des villages font disposées avec plus de commodités, les avenues font plus faciles, & la population plus éparsée, se trouve plus à portée de ses possessions ; cela seul les a rendu beaucoup plus laborieux que leurs compatriotes. Quoique leur terrain foit naturellement peu fertile & qu'il exige beaucoup de travaux, ils n'ont rien négligé de ce qui peut se prêter à la culture. Tous les lieux arrosés par des ruisseaux font embellis par des plantations d'arbres, & présentent des sites charmans.

La richesse principale est en bestiaux, & l'on m'a assuré que la piève, c'est-à-dire la collection des cinq paroisses, en contient plus de 20 mille. Comme les montagnes qui leur fervent de pâture font couvertes de neige pendant l'hiver, les hommes abandonnent alors leurs pays, & errent dans les différentes parties de la Corse, avec leurs nombreux troupeaux, qu'ils ramènent au retour du printemps.

Les femmes, laissées seules à la maison, travaillent sans relâche à faire la toile, & le drap grossier qui les couvrent ; elles en vendent même une partie à l'Etranger, ce qui est une source de richesse, source à la vérité peu abondante, mais qui suffit pour y entretenir la plus grande activité : car je n'ai pas vu une feule petite – fille de six à sept ans, qui dès que ses doigts pouvoient manier le fuseau, ne fût occupée à file ou à quelqu'autre ouvrage semblable ; ce que je remarque d'autant plus volontiers, que c'est un exemple peut-être unique dans la Corse.

Quant à la figure, les hommes sont en général robustes, grands & bien faits ; & les enfans offrent souvent un teint assez beau & : des traits agréables. Mais cette blancheur dispaeroît, & ces traits se déforment bien vite par l'assiduité des travaux, & sur-tout par l'usage du bois de sapin, foit pour le chauffage, foit pour éclairer leur demeure ; car la fumée épaisse qui en fort, couvre d'un noir onctueux & indestructible tout ce qui en approche.

Si dans la forge de Vulcain,

Vénus & les amours eussent passé leur âge,
Croit-on que du genre humain
Ils eussent reçu l'hommage ?

La forme & la matière de leur habillement leur nuit pour le moins autant. On croit que cette forme vient originairement des Maures, qui occupèrent long-tems ce pays ; peut-être fut-elle imaginée par la jalousie, mais aujourd'hui il n'y a sûrement que l'habitude qui la conferve. On m'a assuré que la coëffure étoit autrefois un vrai turban : ce n'est aujourd'hui qu'un simple béguin, excessivement plissé. L'habillement consiste dans une chemise qui se boutonne exactement fous le menton ; par-dessus est une enveloppe d'un drap lourd & épais, qui compose en même-tems leur corset & leur jupe ; elle est toute d'une pièce, & descend jusqu'aux talons. L'usage veut qu'elle foit très-plissée par en bas, ce qui ajoute encore à sa pesanteur ; par-devant elle s'agraffe au-dessous du cou, laissant l'intervalle d'environ un doigt découvert, depuis l'agraffe jusqu'au-dessous de l'estomach. Cette partie est bordée chez les plus riches d'une mince lizière d'un autre drap, dont la couleur est plus saillante ; c'est la feule différence, & à-peu-près tout leur luxe. Il seroit difficile de trouver une forme qui prêtât moins aux desirs & à l'imagination : elle masque & écrase la taille, non – feulement cache la gorge, mais empêche même de la soupçonner. Du reste la couleur de la robe, qui est à-peu-près celle de l'habillement des Capucins, l'étoffe & le costume, font absolument les mêmes pour tous les rangs, pour tous les âges, & dans toutes les saisons : les corps des jeunes filles écrasés fous ce poids énorme, ne peuvent jamais parvenir à un plein développement.

Rien de plus rare que l'abord des Etrangers au Niolo. Nous y étions attendus : notre arrivée y fut donc comme un spectacle, dont nous partageâmes nous-même le plaisir, n'ayant rien vu de semblable au costume que nous avions fous les yeux, & nous intéressant sur-tout à la vue d'une multitude d'enfans rassemblés devant chaque porte, qui nous donnèrent l'idée la plus favorable de la population du pays. Madame l'A** étoit l'objet principal de ces empressemens. Ces bonnes gens l'aimoient & l'honoroient d'avance à cause des liens qui l'attachoient à

ceux dont ils tiennent leur bonheur. Bientôt on l'aima & on l'honora autant pour elle-même, quand on la vit accueillir, & même prévenir par ses caresses tous ceux qui se préfentoient devant elle : & certes en cela elle travailloit pour elle-même. Le plaisir de se faire baiser la main, de tenir un malheureux humilié à ses genoux, tandis qu'on se pavane dans sa dignité, ne vaut certainement pas celui de soulager sa honte & son embarras, & de lui apprendre à sentir la dignité de son espèce ; aussi je suis convaincu que la bonne femme qui, dans une effusion de zèle, vint l'embrasser sur les deux joues, lui causa plus de satisfaction que n'auroient pu faire tous ces tristes attributs de l'esclavage. Du reste elle entroit avec joie dans leurs demeures, caressoit leurs enfans, s'intéressoit à leurs travaux, dont elle se faisoit montrer tous les détails. Ces bonnes gens étoient enchantés, nous ne l'étions pas moins de leur joie, & des témoignages naïfs dont ils se servoient pour l'exprimer.

Bons Habitans du Niolo
Que ne puis-je au gré de mon zèle,
A votre rive du Golo
Aujourd'hui procurer une gloire éternelle !
Peuple simple, peuple fidèle
Aux loix de l'hospitalité,
Où le cœur supplée en bonté
Tout ce que peut ailleurs nous offrir l'opulence,
Recevez ce tribut de ma reconnaissance
Tel que mon cœur me l'a dicté.

N'allez cependant pas croire que nous en fussions réduits à ces marques extérieures d'un bon cœur, nous en éprouvions en même-tems les effets les plus solides :

Car sitôt que le Commissaire
Dans sa maison nous eut admis,
Cailles, lièvres & perdrix,
Et truites de toute manière,
Très-bon mouton, gras moussolis,
Le tout apprêté par Ninis⁹,
Nous composèrent grande chère.

Il est certain qu'on ne peut rien ajouter à la générosité & aux honnêtetés de toutes espèces, que nous reçûmes de M. Grimaldi. D'ailleurs le pays est abondant en gibier ; & les truites font si communes dans cette partie du Golo, qu'il n'y a point de paysan qui ne soit assuré de prendre toutes celles dont il a besoin. Ce qui en confève le ombre, c'est que les Habitans font rarement tentés d'en faire usage pour eux-mêmes ; leur extrême sobriété se contente de la nourriture la plus simple, & ils tiennent comme en réserve ces provisions plus délicates, toujours prêtes à servir leur hospitalité, & qu'ils offrent alors avec la plus grande profusion.

Quant au mouffoli, on fait que suivant le Plin François, c'est la brebis dans l'état de nature ; si cela est véritablement, la domesticité des animaux n'a point produit de plus étonnante métamorphose, sur-tout en Corse, où l'espèce des brebis est petite, foible, chargée d'une laine longue & grossière, qui a beaucoup de ressemblance avec le poil de la chèvre, & que l'on mêle ensemble pour faire les étosses du pays. Le mouffoli que l'on tua pour nous, se trouva peser 84 livres, ce qui est à-peu-près le triple des brebis de la Corse.

Cet animal porte des cornes à-peu-près semblables à celles du béliet : c'est leur feule conformité apparente ; du reste il a le poil raz, de couleur cendrée, est élané sur ses jambes menues, &, par la forme de son corps, assez semblable à la biche ; il paroît formé pour le faut, ou pour la course ; il est agile, svelte, d'une physionomie douce, & en même – tems pleine de vivacité ; par ses habitudes, il paroît tenir de la nature du chamois, & ne se plaît également que sur les plus hautes montagnes, qu'il gravit avec une merveisseuse adresse, s'élançant de rochers en rochers pour échapper au chasseur qui le poursuit.

Ils vivent en troupeau ; chacun veille à son tour à la sûreté commune, & avertit par ses cris des pièges ou de l'attaque de l'homme, le seul ennemi qu'ils aient à craindre dans cette Isle : à ce signal, la troupe se disperse avec une incroyable légèreté, & le péril passé, est toujours prompte à se réunir. Rien de plus paisible que cette société, si ce n'est lorsque l'amour y porte la guerre. Au commencement du printemps, chaque couple s'assortit ; si le nombre des mâles excède celui des femelles, la rivalité les

rend furieux ; & cet animal si doux se bat alors avec tant d'acharnement, qu'il n'est pas rare que l'un deux reste sur la place.

Pendant l'hiver, la neige les force de descendre du sommet des montagnes ; c'est alors qu'ils font la proie des chasseurs, qui quelquefois les attrapent vivans. S'ils font jeunes, ils s'appriivoisent avec la plus grande facilité, s'attachent exclusivement à celui qui en prend soin, le suivent comme un chien. Je n'ai point d'exemple que dans cet état de domesticité, on ait tenté d'en former une race. Cette expérience est plus difficile en Corse qu'ailleurs, parce qu'il ne s'y trouve pas une étable qui puisse mettre le bétail à l'abri des injures de l'air ; cependant elle mériterait bien d'être tentée, soit pour s'assurer d'un fait important de l'Histoire Naturelle, foit pour créer une nouvelle race d'animaux domestiques, & peut-être pour perfectionner par le mélange les espèces du pays.

Le lendemain de notre arrivée, nous apprîmes qu'il y avoit une fête & un grand concours de peuple à Casamacioli, village situé à l'extrémité de la piève, & que même on y trouvoit une espèce de marché, où on vendoit quelques bestiaux & quelques marchandises nécessaires aux usages domestiques ; le seul exemple peut – être de commerce & d'industrie qu'on rencontre dans les villages Corses. On pense bien que nous eûmes le plus grand empressement de nous y trouver ; le site étoit délicieux, toute la chaîne du mont Cyntho, dont plusieurs sommets étoient encore couverts de neige, s'y développe sous les yeux, & forme un magnifique amphitéâtre qui enveloppe tous les villages de la piève : dans le rapprochement, une multitude de cascades tombant du haut des rochers, viennent réunir leurs eaux au pied du village, où elles entretiennent une fraîcheur charmante, même au milieu des ardeurs de l'été ; des salles de verdure ombragées de châteigniers, font dispersées tout-à-l'entour ; le beau verd de cet arbre, le murmure des eaux, les parfums des myrthes, & des autres arbustes odoriférans dont les environs font parsemés, tout jette l'ame dans une douce rêverie, tout y paroît inviter à des fêtes champêtres.

Ici je voudrois vous peindre
Une danse sous l'ormeau,
Et lasse de se contraindre

Phylis, à son Jouvenceau,
Au son du doux chalumeau,
Laissant voir son cœur sans feindre.
Je voudrois pouvoir offrir
Le cercle de nos bergeres :
Vous les verriez s'assortir,
Se grouper, se désunir
De cent charmantes manières ;
Avec cadence légère,
Mouvoir leurs pieds délicats,
Tandis que Lubin, Colas,
Pesamment frappent la terre ;
Je voudrois sur la fougère
Voir leurs innocents ébats,
Leurs ris, leurs bruyants éclats,
Et plus loin, dessous la treille,
Un vieux groupe de buveurs,
Epanouissant leurs cœurs
Parmi les flots de la liqueur vermeille.

Mais c'est en vain qu'on chercheroit un pareil spectacle, non-seulement au Niolo, mais dans toute la Corse ; les fêtes y font très-communes, mais ce ne font que des assemblées de dévotion : les prières finies, on se sépare, chacun va faire tristement son repas sous un arbre. Pas un seul instrument, pas une danse, pas la moindre étincelle de gaîté. La foule, toujours vêtue uniformément de couleurs sombres & tristes, avec une démarche grave & concertée, présente bien moins l'image d'une fête que celle d'un deuil ou d'un enterrement.

Il nous fallut assister aux prières ; l'Eglise étoit propre & bien ornée, comme elles le font dans tous les villages de la Corse. Il y a lieu de s'étonner des dépenses que supportent les Communautés pour cette espèce de luxe, qui est le seul qu'elles connoissent ; on le pardonneroit s'il n'y avoit que l'Eglise Paroissiale ; mais dans tous les villages on trouve à côté de l'Eglise, un Oratoire qui n'est pas moins vaste, où s'assemble la Confraternité, & : dont les ornemens font encore plus recherchés, sans compter plusieurs Chapelles répandues dans les environs, toutes tenues avec propreté, & dont l'entretien doit être une charge très-pesante pour un peuple aussi pauvre.

Pendant l'office nous remarquâmes avec étonnement que tout s'y chantoit par parties. Malgré l'âpreté du climat, on naît dans le Niolo avec cette sensibilité d'organes, qui semble un présent de la Nature pour tous les peuples méridionaux. Sans avoir d'autre maître que l'oreille, les enfans du plus bas âge, soit dans leurs chants, foit dans leur danse, obfervent déjà la mesure la plus exacte : le son du moindre instrument les met d'abord en cadence. Pourquoi donc avec ces dispositions ce peuple est-il si triste ? c'est qu'il manque de communication & d'aisance ; c'est que les deux sexes y vivent presque toujours séparés dans leurs occupations, comme dans leurs amusemens. Quoi qu'il en soit, la musique que nous entendîmes avoit quelque chose de sauvage, l'harmonie étoit rude & grossière, les fons étoient aigres, mais jamais discordans.

Ce n'est pas le tout d'aborder au Niolo, on pense bien qu'il n'est pas plus aisé d'en sortir ; notre dessein étoit de passer par Corté. Il nous fallut d'abord grimper une montagne d'environ 800 toises ; je dis grimper, parce que la pente est telle, que souvent le cheval y paroît comme suspendu, & que le cavalier a besoin de se jeter en avant pour n'être pas emporté par le poids de son corps ; il est vrai qu'on est amplement dédommagé de tant de fatigues, par la pureté de l'air qu'on rencontre sur la cîme. Il n'est réellement point de parfum aussi délicieux ; l'esprit & les idées semblent s'y aggrandir avec l'horison, & l'ame y éprouve une férérité qu'on ne trouve point dans la plaine. Nous marchâmes pendant près d'une heure sur ce plateau, n'ayant au-dessus de nous que les pics des plus hautes montagnes, tous imposants par leur élévation & par leur masse, & qui à mesure qu'on avance, présentent une scène sans cesse variée, & des formes toujours nouvelles ; quelquefois la vue s'échappant par les intervalles qu'ils laissent, apperçoit à-la-fois les deux mers, & réunit la France & l'Italie sous un même coup-d'œil. Nous quittâmes ce lieu charmant pour entrer dans une forêt de sapins, que la nature semble s'être réservée à elle feule, tant elle l'a éloigné de tout ce qui peut servir à l'habitation de l'homme.

Qu'ils font grands & majestueux
Ces antiques fils de la terre !

Leurs troncs, élancés vers les Cieux,
Vont orgueilleusement affronter le tonnerre.
Quand leurs sucS épuisés à leurs accroissemens
Ne peuvent plus fournir de nouveaux alimens,
D'un feuillage pompeux leur tête se couronne,
Et règne avec fierté sur ce qui l'environne.
Aussi lents à décroître, ils vieillissent long-tems ;
Ils succombent enfin, mais fous l'effort du tems :
De leur poids, en tombant, la terre est oppressée ;
Le voyageur qui voit leurs cadavres épars
S'offrir par-tout à ses regards,
Mesure, en gémissant, leur grandeur terrassée.

Il est certain qu'il n'est point de François qui ne s'afflige de voir se consumer inutilement tant d'arbres superbes, qui pourroient être si utiles à notre Marine ; mais l'impossibilité du transport ne permet pas même de songer à en faire usage. Si l'Isle étoit plus habitée & le Commerce plus en activité, on en pourroit tirer une immense quantité de bray & de goudron, dont le transport feroit plus facile.

Cette forêt ne contient absolument que des pins ou des sapins : sur le – sol peu de traces de végétation, si ce n'est de la fougère, & quelques plantes rares. D'immenses quartiers de rochers font semés çà & là dans l'espace. Souvent l'on voit avec étonnement sortir de leurs crevasses ces arbres énormes que j'ai tâché de décrire. Un ombrage sombre remplit l'ame de je ne fais quelle terreur religieuse ; nul oiseau, si ce n'est l'aigle & le vautour, n'ose y pénétrer. On n'y entend d'autre bruit que le frémissement des branches quand elles font agitées par le vent, le bruit sourd du Tavignano qui roule au bas de la montagne sur un lit de rochers ; quelquefois aussi le murmure des fontaines qu'on apperçoit de distance en distance. Nous nous arrêrames à celle qu'on appelle la fontaine d'argent, parce que ses eaux se filtrant parmi des granites, en détachent un mica, ou une espèce de talc fort brillant.

Toutes les eaux des montagnes sont légères, fraîches & délicieuses à boire ; & il n'est peut-être point de pays qui foit à cet égard mieux partagé que la Corse. Elle possède un autre trésor qui n'est pas moins précieux, une multitude de sources d'eaux thermales & minérales, presque à tous les degrés de chaleur & de mélanges, & qui par conséquent peuvent être

appropriées à toutes fortes de maladies. Les eaux chaudes de Vico & de Fiumorbo, excellentes contre les rhumathismes & les maladies cutanées, ont souvent achevé feules la guérison de quelques maux vénériens qui avoient résisté à tous les remèdes. Celles d'Orezza, toutes imprégnées de gaz, & d'une saveur piquante, sont efficaces contre les obstructions & les maux d'estomach ; & celles de Moriani, avec les mêmes qualités, mais dans un degré plus foible, peuvent mieux convenir par cette raison aux tempéramens épuisés ou affoiblis.

Il n'est presque point de nuances qu'on n'apperçoive dans leurs qualités, & presque point de secours qu'on ne pût obtenir par leur moyen ; mais la difficulté de l'accès ne permet guère d'en faire usage. Le Gouvernement lui-même, rebuté de cette difficulté, préfère d'envoyer les soldats de la garnison aux eaux de Digne, qui font beaucoup moins efficaces.

Ces bains & ces fontaines sont presque tous placés dans des endroits inhabités : c'est une nécessité, si l'on veut en faire usage, d'y élever une tente, & de porter avec foi un ménage entier ; ce qui entraîne beaucoup de dépenses, & malgré la dépense une multitude de privations. La disette, l'ennui, les embarras de toute espèce détruisent tout l'effet des eaux ; il paroît qu'elles étoient autrefois plus fréquentées, car il n'espresse aucune de ses sources qui n'offre dans son voisinage d'anciennes traces de travaux que le tems a presque entièrement détruits. Si on vouloit les renouveler, & rendre les chemins plus accessibles, les avantages ne font pas douteux : ce seroit un canal ouvert pour porter de l'argent dans l'intérieur de l'Isle, où il n'en arrive presque jamais ; le Roi y gagneroit les frais de transport pour ses malades ; les Habitans des secours pour leur santé plus faciles & moins dispendieux. Bientôt ces eaux plus connues, attireroient une foule d'étrangers : car enfin il n'est pas plus difficile d'aborder en Corse que de passer en Italie, & si —, comme on le peut juger d'après l'analyse, les bains chauds de Vico & de Fiamorbo ont plus d'efficace que ceux de Cacciana & de Luques, pourquoi le desir si naturel de terminer ses souffrances & de prolonger sa vie, n'amèneroit — il pas la même affluence

qu'on voit dans ces deux établissemens, si on y trouvoit les mêmes commodités¹⁰?

Je ne m'arrêterai point à décrire notre halte : les tableaux trop répétés ennuiet & fatiguent à la longue : même gaîté, même abondance que dans toutes les autres, un appétit peut-être encore plus démesuré, à cause de l'air vif & subtil que nous avons respiré sur la montagne. Dès qu'elle fut finie, il fallut partir pour Corté ; on n'a pas sans doute oublié la route de l'échelle ; celle-ci étoit encore plus impraticable. Comme ni Saint ni Sainte ne l'avoit prise sous sa protection, on pou voit la regarder plutôt comme l'ouvrage du diable, & pester contre elle plus à son aise. Aussi nous ne nous y épargnâmes pas.

Mais, en vérité, c'étoit une pauvre consolation, lorsqu'ayant été obligés de quitter nos chevaux pendant plus de trois milles, nos pieds étoient déchirés par les pierres, nos corps épuisés de fatigue par la succession continuelle des montées & des descentes également rapides, & qu'il falloit surmonter ces difficultés fous l'action d'un soleil brûlant, auquel la réverbération des rochers donnoit encore une nouvelle force.

Nous arrivâmes donc à Corté, dans un état aussi délabré que l'on puisse imaginer ; nous savions par expérience que l'hospitalité Corse fournit généreusement à tous les besoins des voyageurs. Nous la trouvâmes telle en effet, chez M. Gaffori, Brigadier des Armées du Roi, & Colonel du Régiment Provincial, & de plus embellie par tout ce que l'élégance & le goût pouvoient y ajouter. Ses foins attentifs pour ce qui pouvoit servir à notre délassement, alloient au-delà de nos desirs & de nos besoins, & l'excellente chère qu'il nous offrit étoit plus que suffisante pour réparer nos forces. Quelque sensibles que nous fussions à un si bon traitement, il étoit un spectacle qui nous intéressoit plus encore, c'étoit celui de la famille de M. Gaffori.

Greuze ; prête-moi ton pinceau,
Toi qui peignis dans un riant tableau
L'heureuse mère de famille
Qu'environne un groupe d'enfans
La couvrant à l'envi de leurs embrassemens.

Dans leurs traits ingénus l'innocence qui brille,
De leurs jeux l'aimable gaîté,
La douce sensibilité
Qui se montre au front de leur mère,
Peintes par de vives couleurs,
Dans ton tableau parlent à tous les cœurs,

Savent également intéresser & plaire ;
Lorsque dans le lointain on aperçoit l'époux,
S'émouvoir, s'attendrir d'un spectacle si doux,
Et s'applaudir du bonheur d'être père.

Ce Tableau, dont tout le monde connoît au moins l'estampe, est exactement l'image de cette aimable famille. Madame Gaffori a été mère de 18 enfans, dont il lui en reste dix, cinq fils & cinq filles ; tous ces enfans ont chacun les graces & l'amabilité qui conviennent à leur âge. La nature a sans doute beaucoup fait, mais l'éducation l'a secondée parfaitement, & son succès prouve combien la tendresse qui y préside est sage & éclairée.

Croissez heureux enfans, vos plus parfaits modèles
Sont les plus près de votre cœur :
Dans la carrière de l'honneur
A les suivre soyez fidèles ;
C'est votre fort, tout m'en répond,
J'en vois le gage écrit sur votre front :
Déjà les fils fous les traits de leur père
Annoncent son courage & sa noble fierté ;
Les filles, la douceur, la sensibilité,
Avec les graces de leur mère.

La maison de M. Gaffori n'est qu'à quelques portées de fusil de Corté. Cette Ville, qui n'est au vrai qu'un assez gros village de 3 ou 400 feux, étoit regardée fous le gouvernement de Paoli comme la Capitale de la Corse, parce qu'elle étoit la résidence du Général, & le lieu où se tenoient les Consultes ou Assemblées générales de la Nation. Elle se trouve précisément au centre : on a eu long-tems le projet d'y placer le Conseil supérieur, & rien ne feroit plus avantageux à l'Isle, dont toutes les parties se trouveroient alors plus à portée du secours des loix. D'ailleurs le mouvement se porte plus vîte du centre aux extrémités, & la circulation de

l'intérieur qui se trouve presque nulle aujourd'hui, feroit alors plus animée & plus prompte.

Corté est sur une éminence isolée, & d'un accès très-difficile ; fous les montagnes qui commencent la chaîne du mont Rotondo, la plus élevée de la Corse, entre deux rivières, le Tavignano & le Resticono, dont la dernière est renommée par la salubrité & la limpidité de ses eaux. Leur confluent est à peu de distance, & le terrain qu'elles arrosent offre une plaine agréable & fertile. Elle étoit il y a peu d'années presque entièrement inculte, & ce changement montre ce que peut l'influence d'un seul homme. M. le Baron de Falkenheim, Maréchal-de-Camp, se trouvoit en garnison à Corté, il eut l'idée de procurer des jardins à lui-même & à sa troupe ; il étoit déjà connu par plusieurs, essais heureux dans l'agriculture. Sous ce nouveau Triptolême, le terrain se métamorphosa bien vîte ; les eaux qui n'étoient qu'une cause de corruption, distribuées avec intelligence, portèrent par-tout la fécondité. Il enrichit le pays de graines & de plantes utiles, apprit la manière de les cultiver ; tous ces établissemens réussirent : les garnisons qui lui ont succédé, se font fait un devoir de les maintenir, & les Gorfes eux-mêmes ont enfin suivi cet exemple ; tous les environs de Corté se font couverts de jardins charmants, qui fournissent les meilleurs légumes de la Corse, & ont inspiré à leurs propriétaires le goût de ces amusemens champêtres, qui répandent tant de douceur dans la vie, & qui font absolument ignorés dans le reste de l'Isle. Il me semble qu'il n'y a peut – être point de gloire plus solide, que celle d'avoir préparé une semblable révolution.

Ah ! de tous les Héros du monde
Les plus parfaits, à mon avis,
Sont ceux dont la gloire se fonde
Sur le bonheur de leur pays.
Des murs embrasés ou détruits,
Des succès au fein des alarmes,
Souillés de sang, fouillés de larmes,
N'offrent que des lauriers flétris
Mon cœur repousse avec murmure
Tant de malheurs, tant de fracas ;
Mais des trésors de la nature

Répandus dans tous les climats
M'offrir la charmante parure,
Et par une sage culture
Les faire germer fous mes pas ;
Dans une Province engourdie
A des peuples appesantis,
Apprendre une active industrie,
Et tel qu'un Dieu, dans le pays
Donner à tout l'être & la vie,
Sont triomphes que je chéris.
Cette gloire, toujours nouvelle,
Présente en toutes les faisons,
Loin de périr se renouvelle,
Semble croître avec les moissons.
Bacchus subjugué en vain le Gange,
Contient l'univers effrayé,
On n'en dit rien à sa louange,
Le conquérant est oublié :
Mais on rappelle avec tendresse
Celui dont les foins bienfaisans
Firent éclore de nos champs
Cette liqueur enchanteresse
Qui fait le charme de nos sens.
Les Bienfaiteurs de cette espèce
Furent les premiers immortels
Dans les premiers jours de la Grèce
Falkenheim eût eu des autels.
Si quelque jour s'offre à sa, vue
L'encens que ma muse inconnue
Aime à donner à ses succès ;
D'un Citoyen c'est le langage,
Puisse-t-il voir en cet hommage
Un digne prix de ses bienfaits !

A notre départ de Corté, nous suivîmes le grand chemin pendant quatre lieues, & traversâmes ensuite la piève de Rostino : elle est aride, montueuse, & n'offrit rien à notre curiosité. Dans tout le pays les loix de l'hospitalité se bornent à bien accueillir l'étranger. A-t-il quitté la maison ? on se croit quitte envers lui. Il n'en est pas ainsi en Corse, on se fait encore un devoir de lui procurer sa première halte, & si l'hôte n'est pas retenu par ses affaires, il ne manque pas d'aller lui-même en faire les honneurs. M.

Gaffori suivit fidèlement cet usage, & nous en profitâmes puisque nous eûmes sa compagnie jusqu'à Merosaglia.

C'étoit un lieu charmant, ombragé de châteigners, où couloit une fontaine fraîche & abondante, dont les eaux étoient rassemblées avec foin & distribuées pour tous les usages domestiques des Habitans, comme on le voit dans presque tous les villages de la Corse. Nous avions pour perspective le Monte-Rotondo, & les immenses montagnes qui l'avoisinent, dans le rapprochement un passage riant & diversifié ; mais tout cela attira d'abord peu nos regards :

Car sitôt que nous arrivâmes,
Déjà tout étoit apprêté,
Et le fer en main nous fondâmes
Les flancs d'un énorme pâté.
Dans cet assaut précipité,
Le dehors étant emporté,
Dans un instant nous pénétrâmes
Jusqu'au centre de la cité ;
Tant & si bien vous l'exploitâmes,
Qu'en un quart-d'heure, en vérité,
N'ayant point voulu faire grace,
On n'en vit plus même la trace.

Si cette description militaire vous ennuie, il faut vous en prendre au lieu où nous fîmes notre halte. Nous étions fous les fenêtres du fameux Paoli, qui joua si long-tems le premier rôle dans la Corse, & à qui il ne manqua peut-être qu'une feule des qualités qui peuvent en rendre digne. Nous nous entretenîmes long-tems de ses talens, de ses fautes, de ses malheurs. C'étoit encore un charmant spectacle pour nous de voir réuni fous nos yeux, dans la personne de M. le Comte de B..., & de M. Gaffori, les deux Corses qui après avoir servi leur pays avec la plus grande intrépidité, n'ont pas montré moins de zèle pour leur nouveau maître, & en portent les plus honorables récompenses. Mais enfin il fallut se quitter & faire ses adieux à M. Gaffori, qui s'en retournoit à Corté, tandis que nous poursuivions notre voyage.

Adieu donc, Monsieur Gaffori :
Adieu. Pour toutes vos largesses,

Honneur salut & grand merci.
Allez, mais dans un mois d'ici
Revenez – nous plein de liesses,
Avec vos deux jeunes déesses,
Et vos charmans garçons aussi.
Nous comptons tous sur vos promesses¹¹.

A un quart de lieue de Merosaglia, on découvre sur la hauteur l'ancienne Cathédrale du Diocèse d'Accia ; elle est pauvre, misérable, & paroît l'avoir toujours été, car à peine peut – on découvrir à l'entour quelque trace d'ancienne habitation.

Petite Eglise d'Accia,
Le pauvre état où te voilà.
Alors donna leçon de sagesse profonde ;
Le Vicaire s'humilia
En voyant le néant des vanités du monde.

Non loin de là est un plateau, d'où l'on découvre un des points de vue les plus charmans & les plus singuliers dont l'œil puisse jouir. Il domine sur les pièves d'Orezza, d'Ampugnani, de Casaconi, & sur tout le pays qu'on appelle la Castagnitia. Ce n'est au premier coup d'œil qu'une forêt immense, & l'on est étonné de voir s'élever de distance en distance plus de 30 à 40 villages, dont plusieurs paroissent contenir une nombreuse population ; car d'ailleurs on n'apperçoit à l'entour presque aucune trace de culture. Mais c'est cette forêt elle – même qui les nourrit ; elle n'est composée que de Châteigniers, dont les fruits s'échangent contre le grain, & fournissent assez abondamment à tous les besoins de la vie. La belle verdure de cet arbre, la situation presque toujours pittoresque des villages, la multitude des collines qui se coupent dans tous les sens, & font comme enveloppées par les hautes montagnes qui les dominent ; tout cela forme un coup-d'œil enchanteur, soit lorsqu'on l'apperçoit pour la première fois, soit en traversant le pays, où l'on ne fait pas un pas sans varier ses points de vue.

On arrive ainsi au haut de la montagne Saint – Angelo qui réunit tout-à-la-fois le spectacle que je viens de décrire, & devant elle celui de plus de 20 lieues de côte, depuis le Cap-Corse jusqu'à Cervione. Dans cette

étendue se trouvent la ville de Bastia, le vaste étang de Biguglia, plus de 10 lieues de plaine, une multitude de villages dispersés sur les hauteurs. L'horison n'est terminé que par les côtes d'Italie, & présente à des distances inégales les différentes îles de la Méditerranée, que la nature a semées dans cet espace.

Qu'en dites-vous, gens de la plaine,
Qui nous vantez vos agrémens
Et vos petits sites charmans,
Quand l'œil domine & se promène
Sur un petit nombre d'arpens ;
Qu'il apperçoit quelques collines,
Et vers le bout de l'horison
Quelques châteaux, quelques ruines,
Que cache le moindre buisson.
Ici de la nature entière
Tous les tableaux me font offerts ;
Les villes, les terres, les mers,
Se rassemblent fous ma paupière :
Mon ame plus libre, plus fière,
Jouit de leurs aspects divers,
Et comme l'aigle en sa carrière
Semble planer sur l'univers.

Les sites de la plaine fervent peut-être mieux la volupté & la mollesse, mais c'est dans les hautes régions que se nourrissent la fierté & le courage ; aussi les peuples des montagnes ont-ils toujours été les plus belliqueux.

Du mont Saint-Angelo, on descend au village de Loretto, placé dans une situation escarpée, & presque inaccessible, élevé de plus de 200 toises au-dessus du niveau de la mer. C'est dans ces villages, & sur-tout dans ceux où les François ont le moins pénétré, qu'il faut étudier les mœurs & les usages des Corses.

Les maisons font en général bien bâties, élevées sur plusieurs étages, souvent assez vastes pour contenir plusieurs locataires, entassés les uns sur les autres comme dans les villes. Du reste, pas une seule qui soit séparée des autres par une enceinte particulière, qui jouisse d'une cour ou d'un jardin contigu, ni d'aucune commodité pour les usages domestiques, telles qu'on les rencontre dans les campagnes de tous les autres pays ; les bestiaux

n'y ont pas même d'abri contre les injures de l'air : pendant la nuit ils font dispersés dans les rues du village. Ces rues étroites, tortueuses, presque partout hérissées de rochers, d'ailleurs sans cesse occupées par une multitude de porcs qui n'ont pas d'autre demeure, offrent des embarras de toute espèce, & la plus dégoûtante malpropreté.

Comme ces villages font presque tous placés à une grande élévation l'air y est sain, les eaux fraîches & abondantes. C'est leur principal avantage, & celui que leurs Habitans ne le lassent pas de vanter. Du reste, le terrain voisin toujours escarpé, n'offrant presque rien à la culture, le Corse est obligé d'aller chercher dans les fonds, & souvent fort loin de sa demeure, le supplément nécessaire à sa consommation. Cette culture produit donc peu à raison de son éloignement. Pour en diminuer les fatigues, il n'a point imaginé de meilleur moyen que de resserrer ses besoins ; sa sobriété est donc une affaire de calcul, & comme le résultat nécessaire de sa situation.

Il en est peu parmi eux qui ne soient propriétaires, & qui ne possèdent même beaucoup plus de terrain qu'il n'en faudroit pour les nourrir. Mais chacun borne ordinairement ses travaux à ce qu'il croit y suffire. Si une disette trompe son attente, il souffre avec patience par l'habitude qu'il a des privations : sa vie ne sauroit être plus simple, du pain, qui même dans quelques pièves n'est fait qu'avec des châteignes, du fromage, des oignons, quelques fruits dans la saison dont on sèche une partie pour l'hiver ; rarement de la viande, si ce n'est celle de chèvre, & un peu de cochon salé : voilà la nourriture des pauvres ainsi que des riches, qui ne se distinguent des autres que par l'abondance, & même l'espèce de profusion de ces mets. La toison de leur chèvres & de leurs brebis travaillée par leurs femmes, fournit l'étoffe grossière qui les couvre : un peu de lin semé près de leur demeure, leur donne pareillement le linge dont ils ont besoin. Ils ne desirent rien de plus : quant aux raffinemens & aux commodités de la vie, ou ils les ignorent, ou ils les méprisent. L'autorité d'abord, ensuite la célébrité des talens où des services, est sûre de fixer leur attention & leurs respects ; mais tout l'appareil du luxe a beau se montrer à leurs yeux, il n'attire pas même leurs regards.

En entrant dans un village, on n'apperçoit d'abord presque aucune différence entre les Habitans ; tous sont vêtus des mêmes étoffes, logés à-peu-près de même ; il n'y a que la table des plus riches qui soit servie avec un peu plus d'abondance. Dans les tems de troubles, ces maisons ouvertes en tout tems formoient la puissance des particuliers : le pauvre y alloit chercher ses besoins comme dans sa propre maison, en usoit librement sans se croire tenu à quelque reconnoissance, ni soupçonner entre son bienfaiteur & lui aucune inégalité. Je crois bien que cette hospitalité a diminué depuis qu'il n'y a plus de puissance particulière : mais les manières font toujours restées les mêmes : le plus pauvre d'un village se place sans façon à côté du plus riche, foit à table, foit dans toutes les cérémonies. Dans les assemblées de la Communauté, à l'exception des Officiers Municipaux qui n'existent que depuis le Gouvernement François, rien ne distingue les autres. Dans l'Eglise on ne souffre point de banc, afin que personne ne jouisse d'une distinction particulière, ni d'une situation plus commode.

De ces sentimens d'égalité résulte le ton d'assurance qui distingue particulièrement les Corses : ni le rang, ni l'autorité ne lui en imposent, ou du moins ne l'intimident. Il ne voit jamais qu'un homme dans celui qui en est revêtu ; & comme il est homme lui-même, pourquoi seroit-il déconcerté en sa présence ? Un pâtre qui n'a jamais quitté sa montagne, & tout couvert de haillons, aborde le Commandant avec confiance : comme il a une entière liberté d'esprit, il explique toujours sa demande avec netteté ; s'il vient attaquer ou se défendre, la nature ou la passion l'inspirent feules. Ignorant ces bienséances, ornemens factices des sociétés, qui ne servent qu'à étouffer ou du moins à affoiblir le sentiment, il parle toujours avec feu, avec énergie, & souvent avec une éloquence qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. :

Au fond, malgré cet appareil de misère qui se présente dans les villages Corses, leurs Habitans font réellement moins malheureux que la plupart de ceux de nos campagnes ; ils font en général plus instruits, puisqu'il n'en est aucun qui ne sache lire & écrire : on n'y voit point de mendiens & il n'y a presque personne qui ne puisse vivre de sa petite propriété. C'est donc bien moins le particulier que la Nation qui est pauvre ; & comme il est délivré du

joug des redevances féodales, que rien ne lui fait sentir le poids de la distinction des rangs, il semble qu'il devrait être heureux. Cependant il ne l'est point, & il faut en attribuer la principale cause à son oisiveté ; avec beaucoup d'activité dans l'esprit, il languit de rester sans occupation, & presque sans jouissance ; aussi a-t-il toujours l'air ennuyé & triste. Une seconde cause est le peu de communication entre les deux sexes, ils vivent très-séparés l'un de l'autre. Point de ces assemblées, de ces danses, de ces fêtes champêtres, si communes dans quelques-unes de nos Provinces, & auxquelles l'attrait naturel & la douceur du climat sembleroit devoir inviter. Le Dimanche les hommes rassemblés entre eux, passent toute la journée étendus au soleil ou à l'ombre, à conférer tristement ensemble, & presque toujours sur des sujets politiques ou militaires, tandis que les femmes sont renfermées dans leurs maisons, ou se tiennent sur leur porte avec la même inaction.

Elles sont en général très-laborieuses, & cela ne peut être autrement ; parce que dans toute société, quelques bornés que soient les besoins, il y a toujours un travail indispensable qui les procure, & que lorsqu'un sexe se décharge de sa tâche, le surplus du fardeau retombe nécessairement sur l'autre. Les femmes, en Corse, suppléent en grande partie à ce que font parmi nous les animaux domestiques ; ce sont elles qui transportent les fruits de la terre, & presque tout ce qui est nécessaire pour les voyages : on est étonné des poids énormes qu'elles portent sur leurs têtes, & que l'habitude paroît leur avoir rendu légers. Cet usage a au moins l'avantage de leur donner une démarche plus ferme, une attitude droite & assurée. Peut-être lui en doit-on un autre encore plus précieux ; il n'y a point de pays où il soit plus rare de trouver des bossus, des boiteux, & en général des corps contrefaits. On voit même, sur-tout dans les traits de l'enfance, que les figures y feroient naturellement agréables, sur – tout pleines d'expression & de vivacité, si ces travaux trop précoces & assidus ne les déformoient bien vite, si un costume grossier & presque effrayant, n'étouffoit pas ces grâces naturelles, ou permettoit même de les soupçonner. Il est cependant des charmes qui résistent à tout, ce sont de beaux yeux & de belles dents qu'on remarque ici dans presque tous les individus, & qui

semblent des productions du climat, à-peu-près comme les citrons & les oranges.

Les femmes des plus riches ne font point, il est vrai, assujetties à des travaux si rudes, mais ce font elles avec leurs filles qui font chargées de toutes les fonctions domestiques. J'ai fait un assez long séjour dans un village habité par plusieurs particuliers aisés & des meilleures familles du pays, il n'y avoit que deux femmes seules qui n'allassent pas chercher elles – mêmes & porter sur leur tête l'eau nécessaire au service de leur maison, & l'on m'assura que cette exception étoit très-récente. Sans cesse occupées de ces ouvrages grossiers, elles savent à peine tenir l'aiguille, & ignorent tous les petits ouvrages de leur sexe ; par cette raison elles n'ont presque aucune idée d'arrangement & de propreté. Rien de plus rebutant que le désordre & l'aspect de leur ménage ; on n'a pas eu moins de soins d'étouffer toutes leurs lumières ; il n'y a pas long-tems que presque aucune femme ne savoit lire ni écrire, & cela même est encore assez rare aujourd'hui dans les villages un peu éloignés des villes.

Après leur avoir ainsi ôté toutes leurs armes, il n'est pas étonnant qu'elles n'aient pu conserver leur empire : mariées presque au sortir de l'enfance, soumises à leurs maris comme elles l'ont été à leur père, elles ne savent qu'obéir, & n'ont d'influence sur rien ; la loi les retient dans une éternelle minorité. Toujours, confinées dans leur ménage, la dévotion, & les courses qu'elle prescrit dans les Eglises du voisinage, leurs fournissent leurs seuls amusemens, & les occasions de se voir entre elles. S'il y a quelque fête, elles n'y ont point de part ; s'il y a un repas, elles en sont exclues. Je ne crois pas que ce soit la jalousie qui ait introduit, ou du moins qui conserve ces mœurs, c'est plutôt un mépris brutal de leur sexe, & un abus de la force dans le nôtre ; c'est encore l'effet des idées militaires, qui ont si long-tems seules occupé les Corses, & qui obligeoient une mère elle même de servir son fils à table dès qu'il pouvoit porter les armes & devenir le défenseur de son pays. Pour les femmes, façonnées au joug par une longue habitude, elles ne songent pas même à s'en plaindre. La paix habite dans le domestique ; je n'ai jamais apperçu aucune de ces rixes de ménage si

communes dans nos villes, & le contentement même se montre sur leur visage autant qu'il peut s'allier avec l'ennui.

On n'oubliera pas que cette description ne convient qu'aux pays les plus enfoncés de l'intérieur, & qui n'ont presque aucune communication avec les Villes. Celles – ci offrent des mœurs bien différentes, il n'y a point de Nation plus souple que les Corses, & plus prompte à prendre toutes les formes qu'elle veut imiter. Les femmes qui ont encore plus de flexibilité, n'ont pas tardé de se rendre propres nos manières & nos usages, avec une aisance que la plupart des Etrangers ont bien plus de peine à saisir. Elles ont adopté toutes les formes de notre Société, & ce qui est sans doute un malheur pour un pays aussi pauvre, le luxe de nos habillemens, & l'inconstance de nos modes, que souvent elles embellissent par une expression vive & piquante, qui est toujours chez elle le caractère de la beauté.

Mais il est tems de fixer nos courses. De Loreto, nous arrivâmes en moins d'une heure à Vescovato, qui étoit le terme de notre voyage.

Vescovato, qu'avec ravissement
Nous retrouvons ton aspect pittoresque,
Tes eaux, ta place, ta moresque¹²,
Et plus encore tes Habitans !

La situation de ce village a quelque chose de singulier : il est bâti sur un monticule isolé, & élevé en forme de cône, dont l'accès étoit autrefois très-difficile ; du reste environné de tout côté de montagnes très-élevées, il se trouve par rapport à elles comme au fond d'un entonnoir. Deux ruisseaux assez considérables semblent l'envelopper, & présentent sous tous les aspects des cascades charmantes que l'œil suit, perd & retrouve avec plaisir, parmi les sinuosités des montagnes. Il n'est pas moins recréé par la belle verdure des châteigniers, dont elles sont plantées. C'est une espèce de jardin Anglois, mais telle que la nature fait les. construire, où tout porte l'empreinte de sa grandeur & de sa profusion.

Ce village a été de tout tems très – bien habité. C'est la patrie du Comte de Buttafoco, un des compagnons de notre voyage, des Chefs de la Maison

de Casablanca, & de plusieurs familles qui ont toujours tenu un des premiers rangs parmi celles de la Corse ; quoique son terrain offre peu à la culture, la proximité de la plaine y supplée, & sa communication facile avec Bastia ne peut manquer de devenir une source de richesses quand le commerce & l'industrie y auront fait plus de progrès. C'étoit alors le séjour de M. le Comte & de Madame la Comtesse de Marbœuf, qui étoient venus s'y fixer pendant les chaleurs de l'été.

Comte & Comtesse, à vos genoux
Nous venons apporter les tributs les plus doux,
C'est l'amour, le respect, & la reconnaissance
Des peuples fournis à vos loix.
Nous l'avons vu ; combien de fois,
Rassemblés en notre présence,
Ils célébroient leur bienfaiteur !
C'est lui, nous disoient-ils, qui plein de confiance,
Près du meilleur des Rois fait parler nos malheurs,
Nous obtient les secours que sa main nous dispense ;
Et ses soins, des faisons réparant les rigueurs,
Sous nos toîts affamés ramènent l'abondance¹³.
Il fixa le premier sur ces bords malheureux
La paix, qui si long-tems avoit été bannie,
Dompta des passions le cours impétueux,
Fit germer dans nos champs une utile industrie,

Quels vœux nos cœurs nous inspirent pour lui !
Sur-tout quand ses bienfaits se doublent aujourd'hui
Par l'heureux choix d'une épouse chérie,
Qui partageant ses goûts nous offre un double appui.
Vescovato, combien ils te portoient envie !
Toi qui par un heureux destin
Unis aujourd'hui dans ton fein
Ce qui par-tout offre un contraste,
De la grandeur, de la bonté,
Des égards, de la dignité
De la bienfaisance sans faite.
Qu'il est beau d'être grand avec simplicité !
Mais aussi qu'il est doux pour un peuple fidèle
D'éprouver chaque jour des actes de bonté
Et dans ses protecteurs de trouver ses modèles !

ENVOI

*A Messieurs VASSELIER & DORLY,
qui s'étoient chargés du soin de faire
notre Epitaphe.*

ÇA maintenant, nos faiseurs d'Epitaphe,
Rimeurs charmans, brevetés d'Appollon,
Qui prétendiez avec votre paraphe,
Nous renvoyer tout fin droit chez Pluton ;
Très-humblement vous demandons pardon,
Si fatigués de ce premier voyage,
Jà dans le port, à l'abri du naufrage,
Nous ne voulons entreprendre un second.
Savons très-bien que grand los & renom
Doivent orner au son de votre lyre
Ceux qu'il vous plaît au Parnasse d'inscrire :
Et ce feroit certes très-beau guerdon
Quand Vasselier¹⁴, d'une facile veine,
De nos malheurs un bon conte feroit
En vers naïfs dignes de la Fontaine,
Entre les deux, Phœbus se méprendroit.

Pour toi, Dorly¹⁵, je fais que ton génie
Avec plaisir retrouveroit les bords
Du Niolo, ta nouvelle patrie,
Qui t'inspire de si charmans accords.
Jà plume en main, votre verve en faillie
Va dépêchant vite le passeport.
Amis, pour Dieu, ne courez pas si fort,
Ecoutez-moi : composons je vous prie ;
Et nous ferons tous aisément d'accord.
De moi chétif, perte ne feroit grande ;

¹⁶ Trouvant par-tout la fortune à rebours,
Peine & chagrin usent mes tristes jours,
Si le voulez, vous en ferai l'offrande ;

Et les changeant pour vers de votre estoc,
Assurément aurai fait un bon troc.
Parlerez donc de ma déconfiture,
De mes projets trompés, & cœtera,
M'affublerez tout comme il vous plaira ;
Et le public qui de moi n'aura cure,
Très-aisément vos vers applaudira.
Mais cela fait, amis, restez-en là :
Et ne traitez de la même manière
Mes compagnons ; ce feroit un méfait,
Qu'assurément on ne pardonneroit.
Tous deux courant une belle carrière,
¹⁷ Laissez jouir l'un du bien qu'il a fait,

¹⁸ L'autre encore plus de celui qu'il doit faire.
Ce point rempli : ce n'est encore assez.
Il est sur-tout une certaine Abbessé,
Ah ! je fuis sûr que si la connoissez
Jà dans vos mains vos crayons font brifés.
Car ne pouvez trouver sur le Permesse
Pour vos chansons un plus digne sujet :
Esprit brillant, esprit fage & discret,
Bonté de plus, vertu, talent de plaire,
Et d'agrémens toute une pépinière.
Sachant encore les muses honorer,
Juger leur prix, sur-tout les inspirer.
Voyez donc bien que ce feroit folie
Que de vouloir votre œuvre compléter,
Et que bien mieux vaut pour votre génie
La célébrer cent fois pendant sa vie,
Qu'après sa mort une fois la chanter.

On n'a conservé ces vers que parce qu'ils ont été composés dans la Corse, & que sur-tout on aime à se parer des sentimens de respect & d'attachement pour ceux qui les inspirèrent. *L'Épître sur l'Amour du travail*, quoique écrite avec plus de soin, n'eût point été livrée à l'impression, sans l'exhortation aux Corses qui la termine. On a cru que les sentimens répandus dans ce petit ouvrage, étant si bien d'accord avec les autres pièces inférées dans ce petit Recueil, devoient paroître avec elles, que leur rapprochement leur assuroit davantage l'indulgence dont elles auraient

besoin, & que les mêmes exhortations se produisant sous différentes formes, feraient aussi plus efficaces.

VERS
*PRÉSENTÉS à Madame la Comtesse
DE MARBEUF, au nom du Régiment
d'Ernest, sur la naissance
d'Alexandrine.*

POUR célébrer votre bonheur,
Qu'avec plaisir chacun s'apprête !
Suisse, Corse, François, tous portent même cœur :
Vos graces, vos vertus en ont fait la conquête.
Chacun veut vous offrir ses vœux ;
Vous n'avez point de jours heureux
Qui pour tous ne soit jour de fête.
Qu'il soit béni celui dont le flambeau
Vient d'éclairer ton origine !
O trop heureuse Alexandrine,
Quels hommages flatteurs entourent ton berceau !
A peine tu reçois la vie,
Etrangers, Citoyens, Parens, tout applaudit :
De jouir avec toi d'une même patrie
Tout un peuple s'enorgueillit.
Bientôt nous te verrons dans les bras de ta mère
Développant le plus doux caractère,
A leur source, puiser dans tes jeux enfantins,
La bienfaisance & l'art de plaire ;
Car dans les mêmes traits on lit mêmes destins.
Puis dans neuf mois, avec un frère,
En t'égayant sur tous les tons,
Aider à le former par tes jeunes leçons,

Tous deux de vos parens appeller les caresses,
Et jouant dans leur fein, ainsi que les amours,
Les presser de vos bras, sourire à leurs tendresses,
Et dans un cercle d'or faire couler leurs jours.
Croissez enfants chéris. Jadis dans la Féerie
Aussi-tôt qu'un mortel avoit reçu la vie
On voyoit accourir des coins de l'univers
Maintes Dées bienfaisantes,
Qui venoient l'enrichir de tous les dons divers :
L'une lui prodiguoit mille graces touchantes :
Une autre, les talens, les plaisirs, les vertus,
Chacune-avoit sa part à ce partage ;
Ce bon tems ne subsiste plus,
Et d'autres vœux conviennent à notre âge.
Mais voulez-vous unir tous les biens à-la-fois,
Chers enfants, écoutez ma voix :
De vos heureux parens soyez l'heureuse image ;
Honneurs, graces, vertus, alors tout est à vous,
Vous ferez le bonheur de tous,
Chacun vient ici le promettre ;
Et par le retour le plus doux,
On ne fait point d'heureux sans l'être

ENVOI.

RECEVEZ ce tribut, adorable Comtesse,
D'un peuple qui ne fait farder la vérité ;
Tel que le cœur nous l'a dicté
Notre bouche ici vous l'adresse.
Chez nous, toujours du sentiment
Et la prose & les vers font les vrais interprètes ;
Mais ce n'en plus un mérite où vous êtes :
Qui pourroit agir autrement ?
Et lorsque chacun vous admire,
Quel mortel ne veut pas unir
Et le bonheur de le sentir
Et le plaisir de vous le dire ?

POUR l'Anniversaire de Mademoiselle S....

DÉJÀ l'astre qui nous éclaire
Renouvellant sept fois son cours
Ramène ton Aniversaire,
O jeune objet de mes amours !
Tel qu'un bouton qui vient d'éclore,
Et qu'aucun souffle n'a flétri,
Pare le fol qui l'a nourri,
Il croît, & s'embellit fous les regards de Flore :
Chaque jour, chaque instant ajoute à sa fraîcheur
Et son jeune fein qui s'entrouvre
A mon œil enchanté découvre
Son incarnat ou sa blancheur.
De la rose & du lys, aimable Séraphine,
Tu rassemble déjà tous les trésors divers.
Mais comment peindre dans mes vers
Cet air naïf, cette grace enfantine,
Ce souris à-la-fois si fin & si touchant !
Hélas ! tu n'est qu'à ton aurore,
Et moi je touche à mon couchant ?
Cette fleur que je voyois croître,
Et qui s'embellissoit au gré de mon desir,
Alors que je vais disparoître
Pour d'autres doit s'épanouir.
Lorsque le fort & le cours des années
Vont m'éloigner de toi, peut-être pour toujours
Des Muses j'ai pris le secours
Pour consulter tes destinées.

Je leur ai fait entendre une timide voix,
Elles m'exaucent quelquefois.
Elles m'ont dit : que ton cœur se rassure.
Observe ses jeunes attraits,
Vois déjà le bonheur se peindre en tous ses traits,
Vois-en la preuve la plus fûre ;
Cette aimable fénérité,
L'indice & le trésor de l'ame la plus pure ;
Et plus encore que la beauté,
La douce sensibilité
De son visage est la parure.
Or tel est le prix d'un bienfait,
Que toujours du bien qu'on a fait
Le cœur se paye avec usure.
Combien elle est déjà sensible à cet attrait !

Vois encore avec quelle grace
Souple & libre dans ses contours,
Elle se presse, s'entrelasse
Parmi les auteurs de ses jours,
Leur prodigue à-la-fois les plus tendres caresses,
Et de ses jolis bras, dans des liens charmans,
Les ferre, les unit, réchauffe leurs tendresses
Par ses naïfs embrassemens.
Faites à-la-fois pour toucher & pour plaire,
Dans tous les jeux que d'enjouement !
Que de finesse, d'agrément !
Elle en apprit le secret de sa mère.
Ainsi croissoit Hébé fous les yeux de Vénus.
Tendre mère, dis-nous, de tes foins assidus
Quelle plus douce récompense !
Lorsque sur ta sage influence
Tu vois germer ses talens, ses vertus.

Il n'en est point qui ne foit ton ouvrage ;
Esprit, grace aimable candeur,
De tous les dons le plus rare assemblage,
Elle puisa tout dans ton cœur.
Ces charmes séduisans s'embelliront encore :
Sur l'aîle des plaisirs je vois venir l'amour,
Et d'un éclat plus vif tout son teint se colore ;
C'est ainsi qu'une belle aurore
Promet encore un plus beau jour.
Aimable enfant, de cet augure
Combien mon cœur aime à s'entretenir !
Combien mes vœux hâtent dans l'avenir
Ce fort heureux dont ma mufe t'affure !
Qu'elle aime à te choisir pour l'objet de ses chants !
Tu n'as pas atteint ton printems,
Ni le crédit, ni la puissance
N'invite encore à te flatter,
Tu n'as que tes attraits & ta feule innocence,
Et n'offre d'autre récompense
Que le plaisir de te chanter.
C'est le charme puissant qui devers toi m'attire,
A ce titre reçois mon hommage & ma foi :
La crainte ni l'espoir ne font parler ma lyre,
Et dans le transport qui m'inspire,
L'encens que je t'adresse est aussi pur que toi.

ÉPITRE

SUR L'AMOUR DU TRAVAIL.

QUAND nos heureux parens habitoient dans Eden,
Sans doute ils s'occupoient à bêcher leur jardin.
Au Dieu qui les forma, quand peu soigneux de plaire,
Ils eurent par leur crime attiré sa colère,
Et qu'ils furent chassés, nuds, tremblans, pleins d'effroi,
L'ordre de travailler fut leur première loi.
C'est la loi de tout être : observe la nature,
Suis dans tous ses détails son ordre, sa structure,
Tout par le mouvement est mis en action,
Le communique ou cède à son impulsion ;
Lui seul dans ce grand tout, avec règle dispose,
Assemble ou désunit jusqu'à la moindre chose.
Vois ce frêle tissu qui Compose ton corps,
Ces poids, & ces leviers, innombrables ressorts,
Qui toujours agissans meuvent chaque partie,
Et par mille canaux font circuler ta vie :
Si par un doux travail sagement exercés,
Dans un juste équilibre ils ne font balancés,
De ces fils déliés le tissu s'entrelasse
De tes esprits trop lents la course s'embarrasse,
Le désordre est par-tout, & prompts à te punir,
Mille maux à-la-fois s'empressent d'accourir :
La pâle obstruction, l'éthisie au teint blême,
Et toujours aiguissant se traits contre lui-même ;

Ce protégé offusqué des plus sombres vapeurs
Qui ne fait que souffrir & changer de douleurs,
Ah qu'il va payer cher son oisive mollesse !
Tel est l'ordre confiant ; & tout ce qui le blesse
Hors du terme prescrit ne fort impunément.
Oui toujours par l'effet d'un juste châtiment,
Le vice sur foi-même exerce sa vengeance :
Au physique, au moral est la même balance.
Féconde, mais aveugle en sa fécondité,
La nature a toujours la même activité,
Sans cesse elle produit : la sagesse infinie

O mortel, te pourvut de force & d'industrie.
Pour dompter sa vigueur par tes pénibles soins,
Le guider, l'asservir au gré de tes besoins,
Et resserrant le cours de ses folles richesses
A d'utiles présens restreindre ses largesses.
Choisis : veux-tu donner ou recevoir la loi,
En la forçant d'agir ou pour ou contre toi ?
Sous ces monts orgueilleux vois ce coteau sauvage,
D'arbres & de rochers monstrueux assemblage,
Où par la main du tems le désordre entassé,
Offre un fol malheureux de ronces hérissé,
Des sucS empoisonnés, & des plantes stériles,
Un repaire effrayant de malfaisans reptiles,
Qui du brigand impur protège les forfaits ;
Car quel autre voudroit y chercher un accès ?
Fuyant le noir tissu de son feuillage sombre,
Jamais de voyageur ne s'assit sous son ombre.
Mais toi, veux-tu soudain de ce lieu détesté
Te créer pour toi-même un séjour enchanté ?
L'air, la terre, les eaux secondent ton ouvrage.
Viens la ferpe à la main, coupe, arrache, dégage,

Livre au feu dévorant ce buisson épineux,
Sèche l'humidité de ce marais fangeux
Ecarte ces rochers, applanis, prend l'équerre,
Et montre à cette source un cours plus salubre ;
Puis conduisant tes bœufs, & le foc à la main,
De la terre avec eux viens déchirer le sein.
Et bientôt ce terrain docile à la culture,
Va se couvrir pour toi d'une utile verdure,
Enrichir tes greniers des trésors de Cères,
Ou d'un nectar vermeil embaumer ton palais.
Quand plus loin l'olivier, le châteigner, le hêtre,
Serviront à parer quelque fête champêtre,
Loin du bruit des cités, des sots & des jaloux,
Et peut-être à couvrir des mystères plus doux.
Le travail seul a fait cette métamorphose.
Jadis par ses voisins un Romain mis en cause,
Fut devant le Sénat de magie accusé,
Parce que de Cères toujours favorisé,
Tous les ans il voyoit d'une riche abondance
Ses bois, ses prés, ses champs, combler son espérance ;
Alors de son travail portant les instrumens,
Montrant ses bras nerveux, ses robustes enfans,
Et ses bœufs, compagnons de sa fage industrie :

Sénateurs, devant vous j'apporte ma magie,
De mon bonheur, dit-il, voilà tous les secrets,
Qui voudra m'imiter aura mêmes succès.
Le Sénat applaudit, & confondit l'envie.
Oui le travail pour nous est la feule magie ;
Plus puissant que Circé, que tous les enchanteurs,
Tout s'anime à son gré fous ses doigts créateurs :
Le marbre s'amollit & la toile respire :
Par lui de l'univers l'homme a conquis l'Empire,

Par lui naissent les Arts, s'élèvent les cités,
La mer voit commander à ses flots irrités,
La terre ouvre son sein, s'embellit, se féconde,
Lui seul est le ressort & le lien du monde.
Enfin mettant la paix dans notre propre cœur,
Il nous prépare encor un solide bonheur,
Car l'esprit qui nous meut, cette flamme divine,
Ne peut pas démentir sa céleste origine,
Toujours au mouvement par son attrait porté,
Il languit ou s'éteint faute d'activité :
D'un pénible loisir sentant le vuide extrême,
S'il n'agit au-dehors, il pèse sur lui-même,
Se consume d'ennuis, & de chagrins rongé ;
Autour d'un tapis verd vois ce cercle rangé.
Que d'êtres différens ! Dis-moi, qui les rassemble ?
Ce n'est pas le plaisir de se trouver ensemble,
Ni l'âpre fois de l'or, l'ardeur d'en amasser ;
C'est le besoin d'agir, l'embarras de penser,
Le tourment d'être seul, & le cruel martyre
De rester assemblé sans avoir rien à dire.
Ces mobiles cartons par leur variété
Occupent quelque tems leur inutilité,
Et des riens du matin leur ame importunée
Dans les langueurs d'un Wisk vient user la journée.
Ah qu'elle offre à mon gré des plaisirs différens,
Cette mère au milieu de ses nombreux enfans,
Qui du soir au matin, par un travail utile,
Forme dès le berceau leur enfance docile,
Les nourrit de son lait, & du progrès des ans
Seconde par ses foins les lents accroissemens ;
Qui fent avec transport fous sa main qui les presse
De leurs bras enfantins l'innocente caresse ;

Jouit à chaque instant de leur charmant souris.
Hélas pour une mère est-il un plus doux prix !
Enfin qui dans leurs cœurs, presque dès leur naissance,

Jette de la vertu la première semence.
Tout vit à ses côtés, nul moment n'en perdu ;
Servantes & valets, fous son œil assidu,
Présentant le tableau d'une joie animée,
Remplissent chaque jour leur tâche accoutumée.
Cependant occupé de foins plus importants ,
L'époux à son retour voit tous les cœurs contens,
Bénit l'ordre & la paix qui règne en son ménage,
Et de sa digne épouse y reconnoît l'ouvrage.
Combien à cet aspect se nourrissent leur feux !
Dans le fein de l'amour leurs jours coulent heureux
Le tems sans l'affoiblir en resserre les chaînes.
O tems qui dans ton vol nous poursuis, nous entraînes,
Sous ta tranchante faux tout tombe & s'engloutit ;
Mais plus puissant que toi, le travail te survit ;
Et laisser de son nom des traces immortelles,
C'est vaincre ton effort, & t'arracher tes aîles.

Exhortation aux Corses.

Cette palme se cueille ailleurs qu'aux champs de Mars,
Toute vertu l'obtient sans courir de hasards.
C'est assez combattu, généreux insulaires,
Il faut à d'autres tems des foins plus nécessaires ;
Vos armes dans vos murs ont ramené la paix,
Qu'importe, si ses arts ne s'y fixent jamais.
Ce sol qui vous inspire un intérêt si tendre,
Et que votre valeur a si bien su défendre,
En vain à vos tyrans vous l'avez su ravir

Sur la nature encore il faut le conquérir.
Qu'avec profusion de son luxe sauvage
Elle offre fous nos yeux le stérile étalage !
Quel rapide progrès dans sa fécondité !
Dans ses productions quelle variété !
Mais sa richesse même est un sujet de plainte
Si la main du travail n'y porte son empreinte,
N'arrache à son pouvoir ce terrain usurpé,
Par de viles moissons vainement occupé.
Que le fer, si long-tems instrument du carnage,
Connoisse dans vos mains un plus utile usage :
De germes bienfaisans repeuplez vos forêts ;
De vos heureux voisins empruntez, les secrets.
En vain croissent pour vous les trésors de l'automne,

Ils n'ont point de valeur si l'art ne les façonne ;
Si Pallas, si Bacchus ? vous prodiguant leurs dons,
Ne vous montrent encor dans leurs sages leçons
Par quels foins recherchés leur liqueur apprêtée,
Fait le charme des sens, & dans tous lieux vantée,
De son riant aspect égayant nos repas,
S'affure pour tribut l'or de tous les climats.
Sur-tout ne laissez plus ces Colons mercenaires
Enlever fous vos yeux, pour prix de leurs salaires,
De la terre & des mers les plus riches présens.
Chaque terre d'abord doit nourrir ses enfans,
Mais c'est par le travail qu'on obtient ses largesses,
Voulez-vous promptement accroître vos richesses ?
Hâtez-vous ; descendez de ces sommets glacés
Où sur un triste roc, tristement entassés,
Vous trouvez à-la-fois, loin des plaines fertiles,
L'indigence des champs, l'esclavage des villes,
Cérès se plaît à vivre avec ses favoris,

A suivre leurs travaux, ses dons font à ce prix :
Sachez les mériter ; le champ qui nous vit naître
Prospère & s'embellit sous les yeux de son maître,
Tout change entre ses mains : par ses foins agiffans
Il chasse les fléaux, dompte les élémens ;
Ses feux épurent l'air ; en canaux divisée,
L'onde apprend à couler sur la terre arrosée :
Et transformant le fol d'un marais infecté,
Il sème l'abondance & la salubrité.
Par ces nobles travaux, égalant nos Provinces,
Méritez les bienfaits du plus juste des Princes,
Qui sur tous ses sujets veillant avec ardeur,
Pour seul prix de ses foins ne veut que leur bonheur

DESCRIPTION DE LA MORESQUE,

Avec quelques réflexions sur cette danse.

LES danses militaires étoient autrefois très – communes, & il n'est presque point de peuple dans l'antiquité qui ne nous en offre des exemples. On dansa d'abord dans les temples & dans toutes les fêtes religieuses pour honorer la Divinité & pour exprimer la reconnoissance qu'on avoit de ses bienfaits : c'étoit l'expression la plus naturelle de la joie ; c'étoit celle qui se manifestoit avec le plus d'éclat : il étoit donc naturel de l'employer dans les réjouissances générales de la Nation, soit après la défaite de ses ennemis, ou après une conquête importante.

Ces danses eurent, sans doute, dans leur naissance un caractère particulier qui les distingua de celles qui ne représentoient que des passions douces & des plaisirs simples. Les guerriers à qui on devoit ces succès, en furent les premiers acteurs : la même fierté qui avoit terrassé l'ennemi, devoit se reproduire sur le visage & dans les gestes des danseurs ; & l'intérêt des spectateurs devenoit plus grand à mesure que l'imitation avoit plus de fidélité. Ces danseurs se présentèrent donc armés, comme ils l'avoient été au combat : on imita les ruses, les évolutions militaires, l'attaque, la défense, le désespoir des vaincus, le triomphe des vainqueurs, en assujettissant tous ces mouvemens aux loix d'une cadence régulière.

On s'aperçut bientôt que ces exercices contribuoient à développer les graces & les forces du corps, & que, sur-tout, le courage se nourrissoit dans ces simulacres de la guerre ; car le spectacle des dangers, même imaginaires, élève l'ame & l'accoutume à braver les périls réels. Ces danses devinrent alors comme une institution nationale ; elles portèrent de bonne heure l'empreinte du caractère de chaque peuple & se perfectionnèrent à mesure que ces peuples étoient plus sensibles & plus éclairés. Rien de plus célèbre que les danses militaires des Grecs : presque toutes eurent des héros pour inventeurs, & les plus beaux génies s'appliquèrent à en perfectionner

les mouvemens & la mesure. La danse Pyrrhique, ainsi nommée parce qu'on la croyoit instituée par Pyrrhus, fils d'Achille, faisoit partie de l'éducation des guerriers. Les Lacédémoniens que Lycurgue sembloit n'avoir formés que pour la guerre, se distinguèrent entre tous les Grecs, soit pour l'exécution des danses qui étoient communes à toute la Nation, soit par celles qu'ils avoient inventées eux-mêmes. Les Romains eurent la danse des Saliens qui se dansoit avec la lance & le bouclier, & qui fut fort en vogue pendant les premiers siècles de la République. On trouve des institutions semblables chez les Gaulois, les Bretons & presque tous les anciens peuples de l'Europe : toutes ont disparu & l'histoire n'en a conservé que les noms ; leurs traces mêmes se font absolument effacées dans nos mœurs & nos usages modernes.

J'en crois voir deux raisons principales : la première, c'est la formation des grands Etats qui se font composés des débris de toutes les petites puissances qui partageoient autrefois l'Europe : une institution nationale ne peut guères subsister long-tems que dans un petit Etat, parce que l'amour de la patrie y a plus d'activité ; que les citoyens plus rapprochés, &, en quelque forte, tous sous la surveillance les uns des autres, y gardent plus long-tems leur caractère original. Dans un grand Empire, au contraire, les communications fréquentes, l'exemple de la Cour & de la Capitale, en affoiblissent chaque jour les nuances & répandent sur les mœurs une teinte presque uniforme. Combien d'usages, d'exercices, de plaisirs mêmes qui dominoient dans nos Provinces sous le Gouvernement féodal, ne subsistent plus aujourd'hui que dans l'histoire ou la tradition ! On s'en faisoit gloire alors ; une fausse politique les a tournés en ridicule ; abandonnés à la vile populace, ou ils ont cessé tout-à-fait, ou ils font restés avilis.

L'autre raison se trouve dans la différence des instrumens militaires : aujourd'hui qu'il n'y a presque plus de mêlée, que le feu décide seul du succès des batailles, & que la victoire est plutôt le résultat des combinaisons savantes du Général que du courage des individus, tous les anciens jeux militaires feroient sans objet comme sans utilité, & nos exercices modernes qui apprennent à mouvoir à-la-fois différentes masses, en ont avec raison pris la place.

Cependant tout ce qui tient aux anciens usages a toujours droit de nous intéresser : on aime à se retrouver, pour ainsi dire, parmi ceux qui nous ont précédés, & à étudier tout le détail de leur vie civile ou domestique : c'est la raison qui attache tant de prix à ces bagatelles antiques, presque toujours tronquées & mutilées par le tems, parce qu'elles peuvent donner quelques lumières sur les usages des anciens. Mais avec quel plaisir ne doit-on pas retrouver l'usage lui-même !

C'est ce que nous offre la Corse dans la danse qu'on appelle MORESQUE. Son origine paroît remonter incontestablement jusqu'au huitième ou neuvième siècle de notre ère, tems où les Sarrasins firent leur première invasion dans cette Isle : tantôt maîtres des principales Villes, tantôt cantonnés dans les montagnes, assaillans ou assaillis tour-à-tour, ils soutinrent une guerre continuelle pendant plusieurs siècles contre les naturels du pays, & la haine que produisit la différence des religions la rendit encore plus acharnée : c'est dans ces combats, sans cesse renaissans entre les deux peuples, que les Corses inventèrent cette danse pour célébrer leurs succès, & s'animer de plus en plus contre un ennemi qu'ils avoient toujours à craindre. L'usage continua même après l'expulsion des Maures, parce qu'alors succédèrent les brigandages des pirates Africains ; qui durèrent jusques vers le milieu du seizième siècle, & : qui, long-tems avant cette époque, avoient fait désertir toutes les côtes de l'Isle qui étoient les plus accessibles : il s'est conservé jusqu'à notre tems, parce que les Corses n'ont presque pas cessé d'avoir les armes à la main, soit pour se combattre eux-mêmes, soit pour repousser les ennemis de leur patrie ; qu'ils ont vécu isolés & presque sans communication avec les autres peuples.

Le sujet le plus ordinaire de ces Moresques, est l'heureuse expédition d'Hugues Colonna, Seigneur Romain, qui au commencement du neuvième siècle, conquit sur les Sarrasins les villes de Mariana, d'Aléria & de Corté, & : les força de se réfugier dans les montagnes de l'Isle : il n'est guères de villages de Corse qui ne célèbrent encore aujourd'hui cet événement pendant le carnaval ou dans ses fêtes particulières : mais ces danses n'ayant ordinairement qu'un petit nombre d'acteurs, n'ont aucune célébrité. Dans des occasions intéressantes, la fête se célèbre avec plus

d'appareil : tous les habitans d'un village se réunissent, & appellent quelquefois ceux des villages voisins. Ce divertissement devient alors un spectacle qui attire le concours d'une partie de la Corse.

Tel est celui qu'on vient de donner à Vescovato, où M. le Comte & Madame la Comtesse de Marbœuf étoient venus s'établir pendant les chaleurs de l'été : tous les villages voisins ayant montré le plus grand empressement d'y prendre part, c'étoit dans tout le canton comme une fête nationale, pour exprimer le plaisir qu'on avoit de les posséder.

La danse étoit composée de 160 acteurs, partagés en deux troupes égales qui formoient l'armée des Maures & celle des Chrétiens l'habillement de l'une & de l'autre étoit le même pour la forme, ce qui étoit peut-être un défaut : chaque acteur portoit une cuirasse & un casque, & tout le reste de ce que nous appellons l'habit militaire des Romains, tel qu'on le produit sur nos théâtres ; mais il avoit de plus un manteau de foie qui s'attachoit sur l'épaule avec une agraffe, & qui flottant au gré des airs, donnoit plus de grâce à ses mouvemens.

Les deux partis étoient distingués par la diversité des couleurs. La cuirasse des Chrétiens étoit peinte en argent, celles des Maures en or : ceux-ci avoient un casque bleu, les autres un casque jaune, & les panaches n'étoient pas moins différens : du reste, tous étoient ornés avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible : on avoit mis contribution tout le luxe de Bastia & des villages voisins, pour enrichir cette armure de l'or, de l'argent & des pierreries qu'on avoit pu trouver. Les deux troupes, soit réunies, soit séparées, formoient réellement un spectacle brillant : chacun n'avoit pour armes offensives que deux épées très-courtes & assez semblables à un poignard ; sans doute parce que c'étoit la manière la plus ordinaire de combattre dans les premières guerres des Sarrasins : car moins ce costume a de ressemblance avec nos usages, plus on doit croire qu'il nous représente ceux des premiers tems.

Les acteurs avoient été tirés indifféremment de toutes les classes des citoyens 3 depuis le pâtre jusqu'à la première noblesse du pays : il n'y a peut-être que la Corse où cet assemblage ne dérangerait pas une fête : partout ailleurs l'air gauche & lourd de la plus grande partie de nos paysans

offriroit un contraste trop bizarre avec les manières des gens élevés, & rien ne pourroit s'exécuter de concert. Ici, au contraire, il est peu de paysans dont chacun, en sa qualité d'homme, ne se croie l'égal de tous les autres : dans les plus bas rangs le Corse en général porte le maintien & l'assurance qu'il auroit dans les premiers, & on est porté à croire que s'il s'y trouvoit élevé subitement, il n'auroit point l'air d'un être déplacé : à cet avantage s'en joint un autre, qui tient à une organisation plus sensible & plus déliée que dans nos pays septentrionaux : tout le monde naît ici mulicien, sans autre maître que l'oreille ; on y sent parfaitement l'harmonie des sons & de la cadence. J'ai assisté aux premières répétitions de la Moresque, & j'avoue que je ne pouvois voir sans admiration des pâtres, des laboureurs & jusqu'à des enfans de sept à huit ans, admis au nombre des danseurs, battre la mesure avec une justesse & une précision qu'on a bien de la peine à trouver à l'opéra.

Après avoir décrit nos deux armées, il est tems de les faire combattre : le sujet de la Moresque étoit la prise de Mariana par Hugues Colonna : cette Ville étoit figurée par un village & par un simulacre de fortifications occupant une partie de la place qu devoit servir de champ de bataille : un astrologue fort d'abord des murs, fait les conjurations, examine les astres, & comme on pense bien, n'apperçoit que des malheurs : cette folie, qui fut à-peu-près celle de tous les peuples, a régné trop long-tems pour qu'elle puisse nous servir à fixer l'époque de cette danse ; mais elle prouve au moins qu'elle appartient à des tems assez reculés.

A peine l'astrologue est rentré, qu'on voit accourir un Maure vers les murs : c'est un citoyen d'Aléria qui vient apprendre la prise de cette Ville & celle de Corté, & qui annonce les mêmes malheurs à Mariana, si elle ne se prépare à une vigoureuse défense : le Gouverneur & toute son armée la promettent, & le fugitif va se joindre aux combattans.

L'armée Chrétienne ne tarde pas à se montrer : son Chef & les Officiers se présentent, montés sur des chevaux décorés magnifiquement ; l'armée le fuit à pied : ils commencent à dresser des tentes, & à établir leur camp à l'extrémité opposée de la place ; on envoie ensuite sommer la Ville de se rendre, & sur son refus on se prépare au combat.

Le Général Maure en donne le signal en sortant des murs ; il rencontre le Général chrétien, chaque armée défile à la fuite de son Chef : & jusqu'à ce qu'elles se soient mêlées, ils marchent tous avec ordre, chacun ayant son ennemi en tête, les armes croisées, avec une attitude fière & menaçante : leur marche est réglée par le son d'un instrument qui, en changeant de mesure, donne le signal du combat : alors le mouvement devient plus précipité ; tous les rangs paroissent se confondre : cependant l'ordre est tel, que quoique les combattans changent à chaque instant d'adversaire, il n'y a jamais de méprise, & c'est toujours un Maure qui est opposé à un Chrétien : leurs combats ne consistent qu'à heurter leurs épées qu'ils tiennent dans chaque main, contre celles de leur ennemi. Rien de plus agréable que le cliquetis de près de quatre cents épées qui se frappent sans cesse, & avec tant de justesse, que malgré la rapidité de la course & le changement continuel des attitudes, on n'entend jamais un son discordant : l'instrument qui avoit réglé tous les mouvemens de la marche & du combat, en annonce pareillement la fin : alors les deux armées défilent dans le même ordre on elles s'étoient présentées., & rentrent,, les Maures dans leur ville, & les Chrétiens dans leur camp.

Il y a douze combats, dont les figures ont toutes leurs variétés : mais je crois qu'on devroit s'appliquer à les multiplier & à les rendre plus frappantes. Dans l'une d'elles qu'on appelle l'Espagnolette, le bruit des pieds accompagne le cliquetis des épées, ce qui produit une sensation plus agréable, parce que la justesse de la mesure se fait encore mieux appercevoir. D'ailleurs dans ce mouvement les attitudes ont quelque chose de plus militaire & de plus noble : toutes ces figures offrent des cercles, des pelotons combinés diversement ; & je croirois aisément qu'ils nous représentent avec assez de fidélité l'ordre des batailles, tel qu'il existoit. alors. Des armées aussi peu nombreuses qu'elles l'étoient, devoient s'entrechoquer par tous les points, sur – tout quand les soldats n'avoient point d'autres armes que l'épée. Rien de plus agréable que de voir se former les divers entrelacemens qui changent continuellement de position & de forme, sans que l'ordre soit jamais dérangé. Le spectateur qui ne peut discerner les combattans que par les différentes couleurs des casques, les

voyant tous confondus & entremêlés, n'imagine pas comment ils pourront le séparer : cependant dès que le signal est donné, tout se démêle & s'arrange : chaque troupe se réunit fous (on drapeau avec une facilité qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Chacun des combats est ordinairement précédé par des défis particuliers. Un Chrétien & un Maure, sortant de leur enceinte se rencontrent dans le camp, & exaltent leur valeur en termes magnifiques : ce font de vrais matamores qui s'expriment dans un style ampoulé qui, je crois, auroit besoin de réforme. Car, d'ailleurs, je ne voudrais point ôter une certaine fierté dans les expressions : cette fierté est elle-même dans le costume des mœurs antiques : dans ce tems où les batailles n'étoient que l'assemblage de presque autant de combats particuliers qu'il y avoit de combattans, la conscience que chaque guerrier avoit de sa valeur & des preuves qu'il en avoit fournies, donnoit à son ame plus de ressort & d'énergie, & inspiroit cette vertu chevaleresque, accoutumé à parler pompeusement d'elle-même, soit à cause des grandes choses qu'elle avoit déjà faites, ou de celles qu'elle se promettoit d'exécuter. Un peu d'exagération n'est donc point déplacé ; mais on sent aussi que le goût doit y mettre des bornes.

Après le sixième combat, les deux partis consentent à une trêve : ce n'est qu'un moment de repos nécessaire à des gens qui viennent de danser pendant deux heures avec une agitation violente : les acteurs l'emploient ordinairement à faire un léger repas.

Le dernier de tous les combats porte le nom de *Resa*, parce que c'est celui où les Maures vaincus rendent les armes : la figure est plus longue, plus compliquée que dans les précédens : les acteurs forment différens cercles concentriques qui se rétrécissent insensiblement, à mesure que les Maures font supposés perdre le courage & les forces. Le centre paroît d'abord vaincu, ou ne combat plus que nonchalamment, lorsqu'on apperçoit encore la plus grande ardeur à la circonférence où se tiennent les Généraux : les mouvemens mêmes font plus précipités & la mesure plus vive que dans les combats précédens. Les Maures & les Chrétiens dans une action continuelle, changent à chaque instant de poste, enveloppant & enveloppés tour-à-tour : cependant peu-à-peu les premiers se rallentissent : cette

dégradation est bien amenée & bien soutenue. Parmi le bruit des armes on entend les cris lugubres des vaincus, les fons sourds & inarticulés du Général Maure qui, répétés souvent pour encourager les siens, n'expriment que son propre désespoir & font les avant – coureurs de sa défaite. L'illusion est parfaite, le cœur est ému, & l'on croit assister à un véritable combat. Il se termine lorsque le Général Maure se trouvant vis-à-vis le Général Chrétien, lui rend les armes : dans le même instant, & toujours suivant les loix de la mesure, toute sa troupe rend pareillement les siennes. Alors la scène change ; les vaincus suivent les vainqueurs dans le même ordre où ils s'étoient présentés au combat : mais les attitudes de la crainte, de l'abattement, du désespoir se font remarquer dans tous les gestes, & plus elles font variées, plus elles animent le spectacle ; lorsqu'à côté d'eux les Chrétiens font éclater leur joie par des démonstrations qui n'ont pas moins d'énergie : c'est ainsi qu'ils font conduits en triomphe dans la ville de Mariana qui leur ouvre ses portes ; & alors le spectacle est fini.

Toute cette danse s'exécute au son d'un seul violon : les airs n'en font point notés ; ils se font transmis par la tradition ainsi que la danse : ils font simples ; mais la cadence en est fortement prononcée, telle qu'il la faut pour agir sur une multitude d'hommes rassemblés & les faire mouvoir uniformément. Je n'hasarderai rien sur le caractère de cette musique ; elle m'a paru agréable : mais je n'ai point assez de connoissance de l'art pour en donner une idée à ceux qui ne l'ont point entendue.

Dans le dessein de faire mieux connoître les Corses, on a joint à ce Recueil différentes Anecdotes qui les concernent, & qui se trouvent éparses dans plusieurs livres. On le fait d'autant plus volontiers, que ces Anecdotes ayant été choisies, & la plupart rédigées par M. BERENGER, ne pouvoient manquer d'être un ornement pour cet Ouvrage. L'Auteur n'a pas été moins flatté de pouvoir montrer au Public cette marque de son amitié.

ANECDOTE

TIRÉE de l'Histoire des Révolutions de Corse, par M. l'Abbé DE GERMANES.

CE qui porte à la vertu porte quelquefois au vice, quand on franchit les bornes qui les séparent. L'élévation d'esprit, la grandeur d'ame, une forte de générosité même, communes aux Corses, étant poussée à l'excès, les rendent vains & altiers. Il n'est pas de peuple qui foit plus sensible à l'amour-propre, & plus glorieux, non pas tant qu'ils veuillent briller par de beaux habits, de superbes chevaux, des bijoux rares ; ce goût peut bien commencer chez eux par notre fréquentation : mais ils n'ont ni les richesses qui procurent pareilles superfluités, ni d'eux mêmes l'envie de se distinguer par ces décorations frivoles. On pourroit dire que cette pallion dans leur ame, y est une plante étrangère. Leurs prétentions tiennent moins de la vanité que de la hauteur. Ils ne regardent pas au-dessous d'eux de conduire leurs propres bestiaux, & de faire les autres fonctions des paysans pauvres, pourvu que le travail soit léger. Ils ne cherchent pas même à s'allier avec de plus grands qu'eux ; mais ils ne le cèdent à qui que ce foit de leurs concitoyens. Accoutumés à vivre ensemble dans l'égalité, ils font persuadés qu'ils se valent les uns les autres. Ce mœurs sont particulières à quelques pys de montagnes, & sur-tout aux Habitans du Niolo. Ils distinguent les Nobles reconnue tels par des titres, ou par la persuasion publique ; mais ils

sont habillés de même, & se traitent presque d'égal à égal ; le plus grande distinction qu'ils reconnoissent après la Noblesse, est entre ceux qui cultivent leurs propres champs, ou qui gardent leurs troupeaux, & ceux qui font au service des autres, & gardent les troupeaux d'autrui ; la servitude leur est si odieuse, qu'ils détestent, & méprisent tour ce qui en a l'apparence. Le malheur arrivé à une femme veuve de Siglia, montre à quel point ce préjugé est établi.

Cette veuve ayant perdu son mari fort jeune avoir envie de convoler à de secondes noces ; le berger de son troupeau, & qui étoit son valet, devinant la foiblesse de son tempérament, eut l'audace de vouloir en triompher. Il ne logeoit poin chez sa maitresse, parce que les pâtres serviteurs n'abandonnent jamais les troupeaux qui demeurent tous en plein champ, & ne font point établés ; ils les conduisent la nuit dans un enclos, lorsqu'ils en trouvent : là ils allument du feu s'il fait froid. Les *Niolenchi* ne se couchent point, à moins qu'ils ne soient deux ; mais ils s'asseoient seulement, & s'accroupissent revêtus d'un manteau hérissé de longs poils, pour être en état dans cette posture de se réveiller au moindre bruit, & de garantir leurs brebis & leurs chèvres des renards, qui sont en Corse fort carnaciers, & y tiennent la place des loups. Ce genre de vie, tour dur qu'il est, ne fut pas capable d'amortir la passion du berger. Dans quelques – unes des visites qu'il rendoit à la veuve, pour lui rapporter le produit du troupeau, il trouva l'occasion d'attaquer sûrement sa chasteté ; la veuve succomba & devint grosse. Ses parens qui en eurent connoissance, lui demandèrent à qui elle s'étoit livrée ; elle refusa de leur en faire l'aveu. Mais on lui mit le poignard sur le fein ; alors elle déclara que c'étoit au pâtre de la maison. Quoi ! au pâtre, dirent-ils ? c'est à un homme de cette espèce que vous vous êtes indignement prostituée ? vous n'êtes plus digne de voir le jour, & nous ne vous laissons que le choix du genre de mort. Pouvons-nous souffrir que vous surviviez à votre déshonneur qui réjaillit sur nous, & qui, s'il étoit impuni, flétriroit notre race ? La veuve infortunée opta le poison, & demanda quelques jours pour se préparer à mourir. Elle se confessa dans cet intervalle, & fit ses dévotions ; mais en vain recourut-elle aux prières, & versa des torrens de larmes pour toucher des parens si

déliçats sur l'honneur, & si barbares ; elle ne put les attendre ni leur faire changer sa malheureuse destinée ; elle n'avoit pas la liberté d'aller un seul instant toute seule, on la suivoit par-tout ; elle étoit gardée à vue comme une victime soumise à un Arrêt irrévocable. Le jour fixé pour cette scène tragique étant arrivé, on lui apporta le breuvage funeste, elle le but ; un moment après elle expira. On ajoute qu'on n'attendit pas qu'elle eût fait ses couches, & que le fruit de ses amours illégitimes périt dans son fein. Je ne crois pas que cette circonstance soit vraie. Tout le monde savoit dans le village le sort qui l'attendoit ; mais son commerce scandaleux avec un homme d'une condition disproportionnée, felon leurs préjugés, parut si fort le comble du déshonneur, & un si grand crime, qu'aucun n'osa interposer son crédit pour la sauver de la proscription. Le pâtre justement effrayé, avoit pris la fuite, & s'étoit dérobé à la vengeance des parens de sa maîtresse. Il faut observer que la distance que l'on met entre le valet & le maître, est si peu sensible à l'extérieur, qu'ils suivent la même façon de vivre, & portent les mêmes vêtements.

Générosité d'un Brigand Corse.

UN brigand qui s'étoit rendu redoutable dans la Corse, & qui échappoit à toutes les poursuites, est enfin arrêté & commis à la garde d'un soldat : on se préparoit à lui faire subir le dernier supplice. Le prisonnier trouve moyen de tromper la vigilance du soldat ; il se sauve, parvient à se réfugier dans une retraite ignorée. Le Commandant François accuse la vigilance de l'homme chargé de veiller à la détention du malfaiteur : on lui fait son procès, & il est condamné à perdre la vie. Le brigand qui n'avoit assurément rien à craindre pour lui, apprend cette nouvelle, quitte précipitamment son asyle, & court chez le Commandant. – Vous ne me connoissez pas ? Je suis informé qu'un de vos soldats va périr pour n'avoir pas su garder un prisonnier qui peut vous être rendu. – Nous être rendu ! Et..... où s'est-il retiré ? – Il est ici devant vos yeux..... – Qu'entends-je ?..... – La vérité. C'est moi, qui fuis ce prisonnier dont vous avez prononcé la Sentence de mort : je viens la subir cette Sentence à laquelle je pouvois me soustraire ; je ne souffrirai point qu'un innocent soit puni à ma

place. – L’Ofsicier François frappé de cette action sublime, s’écrie : Tu ne mourras point ; je te fais grace ; on va rendre la liberté au soldat : mais tâche de recueillir le fruit de ta générosité, tu es fait pour être un honnête homme.

Anecdote sur Royal-Corse.

L’HISTOIRE ne doit point passer sous silence le noble & sublime désintéressement que les soldats du Régiment de Royal-Corse montrèrent à Avignon, au sujet d’un incendie qui réduisit trois grandes maisons en cendres. Comme pour les sauver des flammes ils avoient fait des efforts prodigieux, au risque de leur vie, les Consuls envoyèrent le surlendemain de l’événement huit louis au Major, & le prièrent de les faire distribuer par voie de gratification, à ces guerriers généreux, qui avoient joint d’une manière si remarquable le zèle du Citoyen au courage du Militaire. Le Major le fit annoncer à l’ordre. Par un sentiment incroyable dans un siècle où l’argent est tout, ces braves Corses refusèrent la récompense qu’on leur destinoit. Ils prièrent à leur tour le Major de vouloir bien faire remettre cette somme aux Magistrats pour qu’elle fût distribuée à ceux des propriétaires des maisons qui avoient essuyé les plus grandes pertes de cette disgrâce. Quant à leur intérêt, à quoi l’on vouloit bien avoir égard, ils représentèrent qu’ils étoient plus que payés, par la satisfaction d’avoir pu se rendre utiles à la Ville, & de s’être acquittés des devoirs de l’humanité. Il y eut un combat de politesse entre les représentans de la Ville, & les envoyés des soldats qui reportèrent la somme. Enfin touchés de tant d’élévation, les Consuls cédèrent en admirant, & le vœu des soldats fut rempli.

L’estimable Paysan Corse.

UN Officier emporté par l’ardeur de la chasse, s’étoit égaré. Bientôt il est excédé de fatigue ; il ressent la faim, au point qu’il alloit succomber à la défaillance ; il entrevoit la cabane d’un Paysan Corse, s’y traîne, arrive

enfin, & d'une voix mourante demande l'hospitalité. Le premier mouvement qui échappe au Paysan, est de tendre la main à l'Officier, & de le conduire vers un misérable couche. – Je suis fâché de n'avoir pas un autre lit à t'offrir ; mais c'est tout ce que je possède, tâche de t'y reposer. – Ne pourriez-vous aussi me donner à manger : j'expire de besoin ? – Hélas ! je n'ai rien pour un homme tel que toi. – Eh ! mon ami, j'accepterai tout ce que tu daigneras m'offrir ; encore une fois, je me meurs. – Le Corse va chercher son pain, (un pain de châteigne) & un peu de laie de chèvre. – Tu le vois, voilà tout ce que j'ai, mais je te le donne de tout mon cœur ; je saurai m'en passer pour aujourd'hui.

L'Officier n'hésita point. Nous avons observé que la faim le pressoit. Il fait donc son frugal repas, reprend ses forces, & son premier soin est de vouloir témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur ; il tire sa bourse, y prend quelques louis, & les offre au Corse avec joie. – Je te remercie de ton honnêteté, il faut te payer. – Me payer ! interrompit le Paysan, avec autant de surprise que d'humeur : Eh ! depuis quand exerce-t-on l'hospitalité pour de l'argent ? le Colonel insiste ; nouveau refus. – Ne te donnerois-je pas assez ? parle ; il me fera aisé de te satisfaire ; que me demandes-tu ? – Que tu m'estimes, & que tu penses que j'ai un cœur, comme tu peux en avoir un ; encore une fois ne me gâtes point le plaisir de t'avoir reçu de tout mon cœur dans une pauvre cabane. Le François l'embrasse en pleurant d'admiration. – Eh ! bien, mon ami, je ne te parlerai plus de salaire : je ne te payerai point, car tu es impayable ; mais j'exige que tu ajoute à ton procédé si honnête, si noble, accorde moi ton amitié, & viens souvent me voir, & me demander à dîner.

Le Corse ne manquoit point de rendre de fréquentes visites au Colonel, & chaque fois le François faisoit asseoir l'estimable Berger à ses côtés, en disant à ceux qui l'encouroient : Messieurs, voici un convive qui n'est que trop sûr d'honorer les Sociétés qu'il voudra bien fréquenter.

Noblesse d'ame d'un Corse.

UN soldat d'un de nos Régimens en Corse déferre. On ne tarde pas à être instruit de sa faute ; plusieurs de ses camarades font aussi-tôt envoyés sur ses traces : les recherches devenoient inutiles. (La plupart des Corses font attachés à la condition pastorale). On rencontre un de ces bergers : on lui demande s'il n'a point apperçu dans sa route un soldat François ? Il n'hésite pas à répondre qu'il n'a rien vu, on cherche à l'intimider : les menaces les plus fortes ne produisent aucun effet ; il s'obstine à tenir le même langage, & à montrer la même fermeté. Fâché du peu de succès de cette tentative, on quittoit le paysan : un de la troupe parle à ses compagnons, les ramène & employe un moyen bien différent pour obtenir du berger l'éclaircissement desiré. Il tire cinq louis de sa poche, les fait briller aux yeux du Corse, en un mot les lui promet s'il veut satisfaire à sa demande. Cet homme tout-à-coup laisse échapper des indices du trouble extraordinaire qui l'agitoit. Il faut observer que 120 liv. font pour un berger Corse une fortune éblouissante. Sa voix se refuse à son indiscrétion, mais il montre du doigt des rochers. Les soldats qui pensent avoir entendu son geste l'emmènent avec eux, on découvre enfin le déserteur dans cette retraite, on s'en saisit, & les cinq louis furent délivrés au berger.

De retour dans sa cabane, il laisse éclater une joie qui ne lui étoit point naturelle ; son père le sur prend courant sans cesse compter la somme, récompense de sa délation. Le vieillard furieux ne doute pas que cet argent ne foit le fruit d'un vol : il veut à l'instant être instruit du moyen qui le lui a procuré. Le fils se jette à ses pieds, lui révèle avec quelque peine la cause de son opulence subite » Quoi ! s'écrie le vieux Corse, ne le laissant point achever, » cet argent, tu le dois à une trahison ! malheureux ! » & c'est moi qui t'ai donné la vie « ! – Il n'en dit pas davantage, se précipite avec fureur sur le coupable, lui lie les pieds & les mains à la quenouille de son lit, le confie à la garde de quelques personnes de sa famille ; & s'empressant de se rendre chez le Commandant François, tombe à ses genoux, & demande avec larmes la grace du déserteur, qui lui est absolument refusée. – Vous ne voulez donc point céder à mes prières ? Eh bien ! vous allez savoir comment se conduit un Corse à l'égard d'un fils qui a déshonoré sa famille, son pays, & si nous supportons des des traîtres parmi nous. Il se retire

brusquement, retourne avec la même vivacité à sa maison, prend son fusil, & délie son fils, sans proférer une feule parole, l'entraîne avec lui, & fait signe aux parens de le suivre. Il s'arrête aux portes de la Ville, à-peu-près vers l'endroit où le jeune homme avoit décelé l'infortuné soldat ; il lui ordonne de se mettre à genoux, lui casse la tête, & en jettant avec indignation l'argent sur son cadavre, il ne se permet que ces mots : *tiens voilà le prix de ton crime.*

Trait de piété filiale.

LÉONARD DE CASANOVA, Seigneur de Tyfani, près Corté, & Lieutenant-Général du malheureux Sanpietro, que les Allemands & les Génois dévorèrent jusqu'aux os, fut pris dans une embuscade ; mais il eut le bonheur de tomber entre les mains de ses neveux, qui n'étant ennemis que de sa faction lui conservèrent la vie. La fuite de son histoire offre des scènes infiniment touchantes & tragiques. Il fut conduit par ordre du Sénat aux prisons de Bastia, le pays natal de son épouse Buttafuoco, issue du sang des Colonnes, où la tendresse filiale imagina pour le délivrer une de ces actions héroïques qui, honorant l'humanité, méritent d'occuper le premier rang parmi celles que l'Histoire a foin de transmettre aux âges futurs. Une servante de Léonardo qui venoit lui apporter à manger, avoir feule la liberté de le voir dans sa prison ; l'entrée en étoit sévèrement défendue à toute autre personne, & sur tout à ses parens. Ces loix cruelles n'arrêtèrent point le courage d'Anton Padouan, le plus jeune de ses fils. Touché de l'état de son père, & du danger de mort où sa réputation l'exposoit, il conçut le dessein de le délivrer, & l'exécuta avec cette adresse & cette générosité dont la feule vertu est capable. Il apprend en peu de jours à raser, se revêt des habits de sa servante, entre comme elle la tête couverte d'un linge, & chargé d'une corbeille qui contenoit des plats, traverse toutes les portes de la prison, sans que les gardes s'apperçoivent de son déguisement ; il embrasse son père, coupe ses fers, le rafe avec

promptitude, change ses habits contre les siens, le fait évader pour qu'il aille rallier l'armée de son parti, & demeure prisonnier à sa place.

Les Génois rendirent un Arrêt inoui jusqu'alors dans le monde, & condamnèrent à mort un fils dont le seul crime étoit d'avoir risqué ses jours pour sauver ceux de son père.

Grandeur d'ame d'un Corse.

UN criminel étant condamné à mort, son neveu, accompagné d'une femme de distinction, vint pour solliciter la grace de son oncle : » mon Général, dit-il à Paoli, je viens avec la plus grande douleur pour vous demander la vie de mon parent. Si elle lui est accordée, la famille donnera mille sequins à l'Etat. Nous fournirons cinquante soldats qui resteront à notre solde pendant le siège de Furiani. Nous consentons d'ailleurs que le coupable soit banni à perpétuité de l'Isle « Paoli qui connoissoit la probité du jeune homme, lui répondit : vous n'ignorez pas les circonstances du crime de votre oncle. Telle est ma confiance en vous, que je vous accorderai sa grace, si vous pouvez déclarer que sa vie, qu'il a mérité de perdre, fera utile & honorable. – Le neveu pâlit, & se retira les yeux baignés de larmes, en disant : – je ne voudrois pas vendre l'honneur de ma patrie pour mille sequins.

Ne croit-on pas lire Plutarque ?

ANECDOTE

*TIRÉE de l'Histoire de Corse, de M.
DE L...*

MADAME GAFFORI pourroit être dans l'Histoire de Corse ce qu'est la Comtesse de Montfort dans celle de Bretagne. Placée dans les mêmes

circonstances, elle auroit également soutenu des sièges, brûlé des camps, & gagné des batailles. Elle réunissoit une ame, un courage, & une force de corps rare parmi les femmes. Dans l'absence du Général Gaffori, les Génois voulurent forcer son Palais, & enlever sa femme. Cette dame s'y barricada, & pourvue de vivres & de munitions de guerre, elle y soutint un siège de plusieurs jours ; une partie des Corses qu'elle avoit rassemblés & renfermés chez elle pour lui aider à se défendre ayant été tués, les autres s'effrayèrent, & parlèrent de capituler. Madame Gaffori indignée de leur lâcheté, prit un baril de poudre, & une mèche allumée, le porta dans une des salles baffes & voûtées de son Palais, & fit dire à ses défenseurs que s'ils discontinuoient de faire feu sur lès Génois, elle alloit s'ensevelir avec eux sous ses ruines. Les Corses qui connoissoient son intrépidité, ne songèrent plus à se rendre, & furent heureusement secourus par M. Gaffori, qui revint protéger sa femme & ses foyers.

Bravoure & courage des Corses.

L'HABITUDE de paresse qui a éloigné les Corses du travail & de l'industrie, n'a cependant point énervé leur complexion ni. leur courage. Ils sont robustes & valeureux ; il y en a qui leur contestent cette dernière qualité, & prétendent qu'ils ne se montrent résolus qu'à l'abri du péril, dans une maison fermée, ou derrière leurs rochers ; que l'on confond à leur égard la bravoure avec la férocité. Ils ajoutent pour confirmer leurs sentimens, qu'on ne voit point de combats singuliers parmi eux, & qu'ils ne s'exposent point en rase campagne contre des troupes réglées. Mais comment taxer de lâcheté des peuples qui se font présentés même vis-à-vis de nous dans plusieurs rencontres de la façon la plus intrépide, & qui ont quitté ces postes & ces rochers, que l'on regarde comme leur éternel rempart ? D'ailleurs feroit-il étonnant que des paysans & des pâtres, accoutumés à ne suivre que leurs chèvres sur la cime des montagnes, eussent montré une certaine émotion si naturelle à l'humanité, quand ils voyoient des corps de troupes bien ordonnées, un feu soutenu & bien réglé sortir de leurs rangs,

une artillerie formidable & bien servie les foudroyer ! Pourroit-on sans injustice leur faire le reproche de lâcheté, quand alors ils auroient cherché des abris ? Quel est chez nous, quel est dans tous les pays du monde, l'homme de campagne nouvellement enrôlé, qui voyant pour la première fois ce spectacle terrible, ne sente pas son ame s'étonner, son cœur s'ébranler. Mais la vérité est que loin d'être intimidés de tout cet appareil, ces peuples se font mis avec résolution sur la défensive. Je ne cherche point les évènements qui se font passés entr'eux, les Génois & les autres peuples, & qui ont été à leur avantage, j'en trouverois beaucoup ; je me contenterai d'en rapporter deux ou trois arrivés il y a peu d'années.

Première Anecdote.

TROIS hommes & quatre femmes Corses arrêterent huit cents Génois ou Grisons, à la solde de la République, qui étoient venus exécuter une descente en Balagne, dans l'isle Rousse ; la chose est étonnante, mais le fait est certain.

L'un de ces Corses renfermé dans la tour qui garde la plage, faisoit un feu presque continuel, aidé d'une femme qui suppléoit au défaut de la main dont il étoit privé. Les deux autres retranchés derrière un petit mur, tiroient à tout instant, parce que les trois femmes qui les secondoient chargeoient dans les intervalles. Quelque prompt que fût leur manœuvre, ils devoient être écrasés par une troupe si supérieure en nombre, & qui n'étoit pas sans valeur ; cependant ils l'empêchèrent par leur courage d'avancer, & donnèrent le tems aux paysans répandus dans la campagne des alentours d'accourir. Ils s'attroupèrent, attaquèrent les Génois, & les acculèrent dans la mer. La frayeur les précipita dans un petit bateau, qui ne put les contenir. Murati qui étoit alors du parti de Gênes, & qui depuis est mort Capitaine des Grenadiers du Régiment de Royal-Corse, fut peut-être le seul qui se sauva à la nage. Quatre cents furent faits prisonniers ; on les dépouilla, & les femmes, qui voulurent se venger de quelques mauvais propos, les

fouettèrent avec des orties, en leur disant : *vantez-vous une autre fois de vouloir nous déshonorer !*

Deuxième Anecdote.

L'ÉVÈNEMENT de *Campo di Lauro* est aussi un de ces traits frappans qui tiennent du merveilleux. Il est constaté par le témoignage de toute la ville d'Ajaccio.

Les bergers de cette Isle conduisent leurs troupeaux aux pâturages de la plaine, lorsque les frimats font répandus dans l'air, & que les montagnes font couvertes de neige. Vingt-un de ces pâtres s'étoient étendus jusqu'aux bords de la rivière de Campo di Lauro (ou di Loro), à une petite lieue d'Ajaccio. On en fut averti dans la ville. La garnison composée de huit à neuf cents hommes, tant Hussards que Grecs & Génois, sortit pour les combattre. Loin de fuir devant un corps de troupes si supérieur en nombre, ces vingt-un bergers se réunirent, & vinrent fièrement comme autant de héros, attaquer ces troupes, les battirent, & les repoussèrent jusqu'à un endroit nommé Aspréto, près de la Ville, touchant la chapelle de Saint-Joseph. Ils conservèrent leur avantage tant qu'ils ne furent point investis ; mais les Génois ayant fait embarquer quatre cents hommes d'Infanterie sur des Gondoles, qui passèrent la rivière, on leur coupa la retraite, & on les enveloppa dans le marais d'*Il-Ricanto*. Ils opposèrent dans la mêlée leurs poignards aux sabres de- leurs ennemis, combattants sur leurs petits chevaux ; ils vendirent chèrement leur vie, & périrent tous les armes à la main, à l'exception d'un seul, qui échappé au carnage, & s'étant défiguré le visage avec le fang de ses compagnons, demeuroit étendu sur la poussière, & feignoit d'être mort. Mais les Hussards qui avoient tranché la tête aux autres, pour les porter en trophée, voyant que celui-ci n'avoit pas encore été décollé, s'avancèrent pour lui faire la même opération. Dans le moment qu'ils alloient lui porter le coup fatal, il se lève, demande quartier, & l'obtient de leur Commandant. Cependant le Commissaire – Général Génois le condamna à perdre la vie comme rebelle. On le promena

dans les rues d'Ajaccio, avec six têtes de ses parens, tués dans cette action, qu'on lui avoit attachées autour du corps. Après cette scène horrible, il fut décapité & mis en quatre quartiers, qu'on pendit aux murs de la ville : c'étoit un jeune homme d'une belle figure.

Quelque jours après, un détachement de Hussards étant sorti pour battre la campagne, vît de loin un troupeau gardé par un vieillard qui étoit septuagénaire. Un d'eux plus impatient que les autres de tuer ce malheureux, pique des deux, l'atteint & s'élance pour lui abattre la tête avec son fabre. Mais son emportement lui fait manquer son coup, & le sabre lui échappe des mains. Donne-le moi, dit-il alors au berger, avec autant de stupidité que de fureur. Le brave vieillard qui, fous des cheveux blancs, avoit une ame forte & intrépide, le ramasse, mais c'est pour lui en couper la tête. Il le renverse de son cheval, y monte lui-même, & se fauve.

Troisième Anecdote,

SI les Corses n'avoient point de bravoure dans le cœur, ni de fermeté dans l'âme ; verroient-ils comme ils le sont, sans frémir, les horreurs prochaines de la mort, & l'appareil des tourmens ? Ils font plus, ils ne se permettent pas même de gémissemens au milieu des supplices, lorsqu'ils ont une fois prononcé le mot *patienza*.

M. de Contades, chargé par le Marquis de Maillebois de faire exécuter à Corté, où il présidoit à un Tribunal de Justice, sept ou huit chefs des plus mutins, vit avec le plus grand étonnement leur indifférence pour la vie : ils n'avoient pas plutôt mis ordre à leur conscience & à leurs affaires, qu'ils le faisoient prier de hâter leur mort, de croire qu'ils savoient mourir, & qu'il leur tarδοit d'achever leur carrière. Ils entendoient lire leur Sentence sans se troubler. Conduits sur l'instrument de leur supplice, ils confervoient la même audace ; & la même tranquillité ! Or soutenir de sang-froid la présence d'une mort assurée, demande encore bien plus de courage que de l'affronter dans une bataille, où ses coups font incertains, où soutenus par l'exemple, excités par le son des instrumens, échauffés par l'action, l'on ne fent plus qu'une impression machinale. Les raisons rapportées en faveur de

l'opinion qui dispute aux Corses leur bravoure, ne font point concluantes, & ne doivent point affoiblir la réputation de peuples belliqueux, qu'ils ont eue de tous les temps. Il n'arrivoit point de duels entre les Romains, & cependant on ne dira pas qu'ils ne fussent braves. Si, en général les Corses ne se commettent point dans les plaines, cela vient de ce qu'ils ne font point exercés à l'ordre des batailles, & de ce que la situation de leurs pays exige raisonnablement d'eux cette manière de combattre. On n'a. d'ailleurs fait aucun reproche au Régiment de Royal-Corse, qui depuis trente ans est au service de France, & qui s'est com porté dans toutes les occasions où il s'est trouvé comme auroit fait un Régiment National.

Quatrième Anecdote.

LA Corse renferme des ames généreuses qui savent maîtriser leur haine. Je n'omettrai point ici la belle action d'un habitant de Ziccavo arrivée près de la fontaine du Comté de Frasle, monument qui en perpétuera le souvenir.

Ce Citoyen vertueux se reposoit avec trois des siens près de cette fontaine, lorsqu'il vit arriver inopinément dans le même lieu l'assassin d'un de ses fils, & qui n'étoit connu que de lui seul. Il lui parle avec amitié, le force de se rafraîchir avec eux, & de partager leur bonne chère. Cette invitation que le voyageur croit perfide, lui glace le fang dans les veines. Il s'y rend néanmoins parce qu'il ne peut s'évader. Ils mangèrent tous deux dans des sentimens bien différens ; l'un consterné, croyoit toucher au dernier moment de sa vie ; l'autre qui se disposoit à une action sublime, manifestoit la joie que donne la pratique de la vertu. A la fin du repas, l'Habitant de *Ziccavo* congédie sa compagnie, & demeure seul avec son ennemi. » Votre vie, lui dit-il, est en mon pouvoir, je pourrois vous l'ôter dans le moment, & venger la mort de mon fils ; vous m'avez coûté bien des larmes ; vous avez mis la désolation dans ma famille, mais je veux bien oublier tous les maux que vous m'avez causés ; souvenez-vous de traiter vos ennemis comme je vous traite, & persuadez-vous qu'il est plus

glorieux & plus doux de pardonner que de se venger Après ces mots il l’embrasse ; & le laissant dans l’admiration de ce qu’il venoit de lui dire, il va rejoindre ses trois parens, & leur dit : » cet homme que vous venez de voir est le meurtrier de mon fils ! je lui ai fait grace, & lui ai conservé une vie qu’il ne tenoit qu’à moi de lui arracher. Imitez mon exemple, & n’entreprenez jamais rien contre lui qui puisse altérer le plaisir que je ressens d’avoir fait une belle action.

On n’a hasardé l’impression de ce Discours que parce que le sujet en a paru intéressant, & que s’il est jugé tel, traité ensuite par des plumes plus éloquentes il peut devenir un principe d’émulation pour les Provinces. Il vient déjà d’être justifié par le succès éclatant & si bien mérité de la Comédie de l’*Ecole des Pères*, & l’Auteur se félicite d’avoir deviné d’avance ce que M. PYERES a si heureusement prouvé.

DISCOURS DE RÉCEPTION,

Prononcé à l’Académie de Lyon, tendant à prouver que vu le progrès des lumières & la multitude des secours répandus dans les principales Villes de Province, les Lettres peuvent y réussir comme dans la Capitale

MESSIEURS,

QUAND on a l’honneur d’être reçu parmi vous, il est naturel de n’envisager d’abord que la gloire de cette adoption & tous les avantages qu’elle procure. Quoi de plus flatteur en effet que de se voir associer à ceux que la voix publique & notre propre goût nous ont appris à estimer davantage ? Pour qui n’eut jamais d’autre passion que l’amour des Lettres,

quoi de plus doux que de se voir transporté tout-à-coup dans leur sanctuaire, parmi les guides qu'il est le plus de notre intérêt de prendre, & les modèles que nous sommes le plus jaloux, d'imiter ? Quoi de plus agréable que d'être toujours à portée de jouir d'une société choisie, qui a su perfectionner les dons les plus excellens de la nature, par tout ce qu'y peut ajouter la culture des Lettres & des talens ?

Si un Concitoyen déjà lié avec vous par tous les nœuds que forme une commune patrie, ne peut recevoir l'honneur de cette association sans éprouver la plus vive reconnoissance, quelle doit être celle d'un étranger qui la doit presque uniquement à votre indulgence, & qui obtient ainsi l'acte de naturalisation le plus honorable, dans la ville qu'il eût choisi de préférence pour sa patrie, si le hasard de la naissance étoit en notre pouvoir.

Tels sont, Messieurs, les précieux avantages qui accompagnent votre choix ; mon cœur les fent vivement, & je m'arrête avec plaisir à le décrire. Mais je ne puis me le dissimuler, de ces rapports qui m'honorent à tant de titres, résultent aussi des devoirs qui ne peuvent que m'effrayer ; ce qui n'a été jusqu'ici qu'une juste récompense, ne peut être pour moi qu'un encouragement. Sera-t-il en mon pouvoir de justifier au moins en partie l'idée favorable qui m'a valu vos suffrages ? Je ne puis répondre que de mes efforts & de mon zèle ; & s'ils obtiennent quelque succès, comme il fera principalement le fruit de vos conseils & de votre exemple, il fera par conséquent beaucoup plus votre ouvrage que le mien.

En effet, Messieurs, quel est le genre de talens qui ne trouve parmi vous tous les secours dont il a besoin ? Il n'arrive que trop souvent, que dans l'empire même des lettres on voit naître des divisions intestines qui en ralentissent les progrès. On a trop souvent oublié que les différens arts ne forment entr'eux qu'une famille ; on s'est plû à élever des barrières, qui non-seulement empêchent leurs secours mutuels, mais qui les rendent en quelque forte étrangers les uns aux autres ; ainsi chacun concentré dans l'objet de son étude, ne connoît qu'elle, s'en exagère l'utilité & les ressources, ne voit qu'avec indifférence toutes celles qui ne s'y rapportent pas directement ; &, comme on fait, l'indifférence conduit presque toujours au mépris. Ce système exclusif, si je puis parler ainsi, n'a guère été moins

funeste au progrès de l'esprit humain, que dans la politique les autres ne l'ont été aux intérêts du commerce : il est fâcheux que des compagnies savantes en l'adoptant, aient contribué quelquefois elles-mêmes à entretenir cette partialité.

La vôtre, Messieurs, se fait gloire de réunir tous les talents, toutes les connoissances ; en les rapprochant elle les embellit les unes par les autres. Ainsi dans son commerce avec les Sciences, la Littérature, acquiert un caractère plus solide, & les Sciences elles-mêmes en société avec les Lettres, apprennent à s'exprimer avec plus de clarté & d'élégance, enfin, comme dans les climats les plus fortunés, les fleurs y croissent par-tout à côté des fruits.

Pourquoi en effet vouloir séparer ce qui a une liaison nécessaire ? toutes les productions, soit des Sciences soit des Arts, ne font – elles pas comme autant de ruisseaux qui suivent à la vérité des cours différens, mais qui ont tous une source commune dans l'esprit qui leur donne l'être, & un point commun de réunion dans l'avantage de la Société ? Servir cette société dans tous ses rapports, créer, embellir, perfectionner tout ce qui peut contribuer à l'utilité ou à l'agrément de la vie, je ne sépare point ces deux services ; car qui doute que parmi les maux qui assiègent l'homme, le plaisir ne doive être compté parmi ses besoins ? Voilà, Messieurs, la destination de tous les talents chacun y travaille selon son attrait, chacun atteste l'excellence de l'esprit humain, mais il n'y a que leur concours qui en achève le tableau ; de même que les rayons décomposés dans le prisme, ont tous un éclat qui leur est propre, mais ne forment cependant que par leur réunion le corps brillant de la lumière.

Quoiqu'il n'y ait aucune partie des Sciences & des beaux-Arts qui ne profite de ce rapprochement, le plus grand avantage est sans contredit pour l'homme de Lettres. Les Sciences proprement dites, ont des principes fixes, qui fervent à diriger leur marche : la vérité ne s'y développant que par degrés, les découvertes y naissent des découvertes, & fournissent un aliment continuel à la curiosité. On conçoit qu'un Géomètre transporté dans une île déferre pourroit y suivre avec le même succès ses spéculations, & qu'un Physicien y auroit à-peu-près le même plaisir à interroger la nature.

Mais ce n'est que dans la société de ses semblables que l'homme de Lettres peut se perfectionner ; le goût tient à des nuances si délicates & si fugitives, si je puis parler ainsi, que pour les saisir, c'est une nécessité de les observer presque à tous les instans. Il est d'un autre côté le résultat d'observations si nombreuses & si compliquées, que nul homme n'y pourroit suffire. Mais la communication des idées sert à abrégier ce travail, la société des hommes éclairés recueille & fixe toutes ces richesses éparses, & en compose comme un fond commun dont chacun peut disposer.

La lecture des grands modèles offre à la vérité les règles les plus excellentes ; ils montrent le but auquel il faut tendre, & tracent assez sûrement la route qui y conduit : mais de même que le Peintre & le Statuaire qui ne travailleroit que d'après l'antique, ne donneroit jamais à ses figures qu'une régularité froide, & que pour leur communiquer la vie il a besoin d'y joindre l'étude de la nature animée, ainsi l'homme de Lettres doit sans cesse allier l'étude des livres à celle des hommes, sinon son imagination court toujours risque de s'igarer ; trop timide, elle s'arrête en-deçà du but ; trop active, elle s'élance au-delà des bornes. La première ne fait point pénétrer les objets, ne les peint qu'avec un style froid & monotone ; l'autre ne voit qu'un monde imaginaire, & emploie toujours des couleurs trop fortes. Mais le commerce des hommes éclairés accoutumé à saisir les vrais rapports des choses, éclaire successivement toutes les parties de l'objet & le montre sous son vrai jour ; en un mot, la communication des idées produit sur les esprits ce que le frottement opère sur les corps physiques : elle ôte au génie je ne sais quelle aspérité qui est peut-être l'indice de sa force, mais qui a besoin d'être adouci par les graces pour produire de plus heureux effets. D'où vient que les génies qui brillèrent avant la renaissance des Lettres, un *le Dante*, un *Shakespear*, montrent tant de rudesse à côté de tant de traits sublimes ? c'est que ces grands Hommes existoient pour ainsi dire seuls dans leur siècle, & que ne pouvant tirer aucune lumière de leurs Contemporains, ils n'avoient de ressources que dans eux-mêmes.

La nuit de l'ignorance se dissipa peu-à peu, mais le goût fut long-tems à éclore. L'érudition lui fraya la route sans se douter que ses pénibles travaux

conduiroient à ce but qu'elle-même ne connoissoit pas. Il ne commença à être senti en France que sous le règne de Louis XIV, & pendant long-tems il ne sortit point de la Capitale : de là naquit cette opinion encore : aujourd'hui si. accréditée, que les Lettres ne peuvent briller qu'à Paris, & qu'un Littérateur qui prétend à des succès durables, ne doit point avoir d'autre séjour.

Cette opinion étoit juste au moment de sa naissance : mais doit-elle toujours conserver la même force ? ou bien comme tant d'autres, n'est-elle reçue aujourd'hui uniquement que par habitude, sans qu'on veuille se donner la peine d'examiner si les progrès qu'a fait l'esprit humain, & si l'instruction plus répandue, ne doivent pas produire une nouvelle décision ?

Cette discussion demanderont sans doute un détail de preuves & de raisonnemens que la forme de ce discours ne peut admettre, il demanderoit sur-tout une plume plus exercée que la mienne. Mais ce sujet si intéressant par lui même a été jusqu'ici si peu traité, que j'ai cru pouvoir me permettre quelques observations ; d'autant plus qu'en vous les exposant, Messieurs, c'est le plus sûr moyen de m'assurer de leur justesse. D'ailleurs elles doivent naturellement avoir pour Juges ceux qui ont le plus contribué à les faire naître, & qui peuvent aussi leur donner plus de poids.

On ne conteste point que les Sciences exactes ne puissent fleurir dans la Province, parce que pour y réussir il ne faut avec des talens, qu'une étude suivie avec constance, & presque toujours d'autant plus heureuse, qu'elle se fait dans le silence & loin des distractions. Que l'on consulte l'Histoire de l'Académie des Sciences & celle des Inscriptions, on verra que c'est la Province qui a produit & souvent mûri la plupart des talens qui ont brillé dans ce genre, ou qui brillent encore dans la Capitale : s'il l'ont choisi pour théâtre de leur célébrité, plusieurs l'y ont porté toute acquise, ou n'ont que bien peu ajouté aux talens qui la méritoient.

Telle fut encore autrefois la gloire de l'érudition dans les langues savantes : elle étoit répandue à-la-fois au moins dans toutes les grandes Villes du Royaume. Dijon avoit ses *Saumaïfes*, Poitiers ses *Sainte-Marthe*, & vous avez possédé, Messieurs, les *Grolliers*, les *Deseve*, les *Gryphes*, les *Dolets*, dans un tems où votre imprimerie le disputoit &

l'emportoit peut – être sur celle de la Capitale ; où un de vos Citoyens¹⁹ donnoit le premier l'exemple de rassembler à grands frais la première & la plus nombreuse bibliothèque qui existât de son tems. Alors la plupart des productions les plus célèbres de la Littérature sortirent de vos presses, & le concours des hommes distingués dans tous les genres, répandit dans vos murs le goût des études solides. C'est alors aussi que vos Magistrats²⁰ souvent honorés de la confiance du Prince, furent chargés des négociations, les plus importantes, ou que placés à la tête des premiers Tribunaux du Royaume ils firent admirer l'école qui les avoit formés.

Mais les succès ne s'obtinrent pendant long tems que dans une langue étrangère : la nôtre n'étoit point encore formée, elle ne se polit qu'à la longue sous la plume de nos meilleurs écrivains. Le goût se développa en même-tems, & ne cessa de se perfectionner par les chef-d'œuvres qu'il commençoit à produire. Les succès de Louis XIV, l'éclat & la magnificence de ses fêtes, le concours des hommes éclairés, tout le fixa à la Cour & dans la Capitale ; & il ne pénétra même d'abord que chez les Grands, ou parmi nos meilleurs Ecrivains. On voit dans les Satyres de Boileau, & sur-tout par les Bourgeois que Molière introduisit sur la scène vers le milieu de ce règne ; combien, à Paris même, l'état mitoyen étoit éloigné de ce tour noble & aisé répandu aujourd'hui dans presque toutes les conditions.

Les Provinces les plus éloignées du centre de la lumière furent encore plus lentes à s'éclairer. Elles étoient privées de tout ce qui donne du ressort aux talens. Tous les Arts agréables, le luxe. d'aisance & ; de commodité qui en est le fruit, n'y avoient point encore trouvé d'accès. Les Villes, n'étoient décorées que de monamens gothiques, la rareté des livres y privoit sur-tout l'homme de Lettres de sa principale ressource. C'étoit donc alors une nécessité pour lui de se fixer dans la Capitale ; & plusieurs exemples prouvent qu'il ne, s'en éloignoit point impunément. Combien le Poète Rousseau est différent de lui-même dans les pièces qu'il composa, pendant son exil ? tous les traits par lesquels il brilloit auparavant, ne s'y montrent plus qu'affoiblis, semblables à ces plantes exotiques. qui, transportées hors de leur sol natal, ne produisent que des fruits dégénérés : cette noblesse & cette harmonie d'expression qui servoit le caractériser, ont

presque entièrement disparus, & son énergie s'est changée en rudesse : sa langue même défigurée par des tours étrangers & l'alliage du style marotique, ne conserve plus la même pureté.

Nous avons vu au contraire un Auteur beaucoup plus célèbre passer la plus grande partie de sa vie soit chez l'Etranger, soit à l'extrémité du Royaume & ne jamais abandonner le sceptre de la Littérature, si je puis parler ainsi ; car quoique les Lettres ne doivent composer qu'une République, la supériorité de ses talens lui avoit donné une espèce d'empire. On fait aussi combien ce règne fut fécond en orages, qu'étendu d'un côté par l'enthousiasme au-delà de ses véritables bornes, de l'autre resserré par l'envie, & toujours en proie à de nouvelles attaques, il s'affermait par ces contradictions mêmes ; Poésie, Eloquence, Histoire, Philosophie, tout fut du ressort de cet homme extraordinaire ; il fut long – tems l'arbitre & le dispensateur de toute espèce de gloire, parce qu'il les avoit toutes acquises. Tant qu'il vécut, ce ne fut plus à Paris, mais dans le coin le plus reculé de la Province que le goût prononça ses oracles. Remarqua-t-on en effet que cet éloignement de la Capitale eût porté quelque atteinte, soit à la pureté de sa diction, soit à l'aisance & au naturel du style, ou même à ses graces légères, qu'on regarde si mal-à-propos comme l'empreinte de la Cour & de la Capitale, & que personne ne répandit avec autant de profusion dans ses écrits ?

Pourquoi n'apperoit – on point dans cet Auteur cette décadence qui fut si prompte dans Rousseau ? c'est, Messieurs, parce que l'esprit humain s'étant beaucoup éclairé dans cet intervalle, le génie trouvoit à-peu-près par-tout les mêmes ressources & les mêmes appuis.

Cette révolution avoit été préparée insensiblement, sur-tout par les Compagnies Littéraires établies dans les différentes Villes ; car l'émulation une fois excitée, l'esprit humain ne cese de faire des progrès, & il est de l'essence de la lumière de se répandre de proche en proche. Des communications plus fréquentes s'étoient ouvertes entre la Capitale & les Provinces ; le luxe, le commerce, les arts, avoient rapproché peu-à-peu toutes les distances, & en introduisant les mêmes besoins dans les grandes

Villes, y avoient porté à la longue les mêmes goûts & les mêmes mœurs. Aussi a – t – on vu s’y établir insensiblement tout ce que le Génie des Arts n’avoit d’abord créé que pour la Capitale, des Spectacles réguliers, des Bibliothèques publiques, des Collections en tous les genres. Souvent les meilleurs Artistes de la Capitale ont travaillé quelques-uns de leurs chefs-d’œuvres pour la Province. Sur-tout les livres, ces dépôts les plus précieux de toutes les connoissances, se font trouvés par-tout presque également multipliés. Placé parmi ces nombreux secours, l’homme de Lettres n’a plus eu besoin d’en chercher ailleurs ; l’esprit s’est étendu par la facilité de multiplier ses acquittions, & le goût s’est épuré en se familiarisant avec les plus grands modèles.

Peut-être a-t-on perdu en profondeur ce qu’on a gagné en surface, & le génie est-il devenu plus rare à mesure que l’esprit a été plus commun. Mais cette objection ne regarde pas moins la Capitale que la Province ; & si l’observation est juste, il ne faut attribuer cet effet qu’au point de perfection où les Lettres étoient parvenues, & d’où elles ne pouvoient plus que descendre. La plupart des genres de Littérature déjà épuisés par les succès précédens, n’ont pu offrir la même moisson de gloire.

Mais si les Arts qui ne tenoient qu’au goût & à l’imagination ont paru dégénérer, tout ce qui étoit du ressort de la raison s’est perfectionné ; & ce nouvel esprit a enrichi la Littérature même, est remontant jusqu’à sa source, & en discutant ses principes avec plus de solidité qu’on n’avoit fait jusqu’alors. Une philosophie plus faine, une critique plus approfondie, ont introduit dans les ouvrages une méthode plus lumineuse. Jamais les droits de l’homme n’ont été mieux éclaircis, jamais l’Histoire ne prit un caractère plus instructif, en s’attachant sur-tout à peindre l’esprit des peuples & les ressorts des Gouvernemens. Les Sciences elle-mêmes, dont l’abord étoit autrefois si rebutant, font devenues plus accessibles. Le Savant & l’Homme de Lettres vivoient pour ainsi dire dans un monde séparé & sans communication. Le progrès des lumières les a rapprochés, & ils se font mutuellement fait part de leurs richesses. De simples ouvrages de Littérature ont souvent développé des vues profondes : le goût & l’éloquence ont pareillement prêté leurs ornemens aux connoissances

utiles, & en faisant disparoître leur ancienne aridité ils en ont étendu l'empire. Pourquoi ces Sciences, si peu répandues autrefois, comptent-elles aujourd'hui de si nombreux disciples ? c'est que la Littérature en a aplani la route, & que le même attrait qui en ouvre l'entrée se prolonge, & par l'agrément répandu sur ces connoissances, & sur-tout par l'art de les communiquer avec plus de facilité.

Ces avantages n'ont point été particuliers à la Capitale. N'est-ce pas du fond de la Province qu'est sortie la première voix éloquente²¹, qui en approfondissant les principes de la Jurisprudence Criminelle a fait valoir avec tant de force les droits de la raison & de l'humanité ? Ce font ces mêmes principes que le public se rappelle avec moi avoir été discutés dans une de vos Assemblées, par celui dont la perte doit vous causer un double regret, puisque j'étois destiné à le remplacer. N'est-ce pas encore dans la Province qu'un autre Magistrat²² a tracé peut-être le meilleur Code pour la réformation des études, & s'est montré digne d'être Législateur en cette partie, par la multitude de ses connoissances ; & par l'art qu'il a de les embellir ? Combien d'Histoires intéressantes, de Traités philosophiques & d'autres Ouvrages précieux, se font produits depuis peu sur le même Théâtre !

Il manquoit à la gloire de notre Nation d'avoir porté le flambeau de la Philosophie dans le sanctuaire des Loix & de la Jurisprudence. La Hollande avoit ses *Grotius*, l'Angleterre ses *Hobbes* & ses *Sidneys*, l'Allemagne ses *Puffendorfs* & ses *Wolfs* : ces grands Hommes avoient tous suivi des routes différentes & s'étoient tous contredit ; d'ailleurs en voulant pénétrer jusqu'aux sources de la science, aucun ne s'étoit occupé d'arracher les épines qui l'environnoient, & elle restoit toujours inaccessible. Un génie pro fond s'est élevé ; semblable à ces Ministres envoyés du Ciel, il a éclairé d'une nouvelle lumière tous les objets qu'il a parcourus, il a semblé créer la science elle-même, qui dès-lors a été cultivée par tous ceux qui étoient faits pour la saisir, & qui n'a cessé depuis de faire des progrès. A peine s'est-il montré, qu'il est devenu le guide de l'Europe & le Législateur des Nations. En effet, il a apperçu & jugé tous les rapports, pesé tous les droits des Peuples & des Souverains, fixé les limites de l'obéissance & du pouvoir ; il

mérita en un mot d'être l'organe de la justice universelle, parce que la raison & l'humanité n'eurent jamais un plus sage & un plus éloquent interprète.

Avec tant de profondeur, quel génie eut encore autant de flexibilité ? qui fut employer un style plus facile, plus varié, plus prompt à se teindre des couleurs de tous les objets qu'il vouloit décrire, & qui réunît à-la-fois la fierté de Michel-Ange avec la mollesse de l'Albane & toutes les graces du Corrège ? Ce ne fut cependant point la Capitale qui produisit & forma cet Homme extraordinaire, la naissance & – les emplois le fixèrent dans le fond d'une Province ; c'est de-là qu'il donna long-tems ses sublimes leçons à l'Europe entière, & offrit à la France des modèles de tous les genres d'écrire.

Enfin n'a-t-on pas vu des Etrangers mêmes se faire un nom distingué parmi nos Ecrivains ? Si le Traducteur de Gesner, si Sherlock dans ses nouveaux Voyages d'Italie, & une multitude d'autres, se font fait admirer autant par les agrémens du style que par la finesse des idées, à quel succès ne peut pas précéder un François écrivant sa propre langue ?

Que lui manqueroit-il en effet pour se perfectionner ? quelle que part qu'il soit placé, n'a-t-il pas toujours les mêmes instituteurs & les mêmes modèles ? je veux dire les grands Maîtres du siècle dernier & du nôtre. Comme il peut les étudier par-tout, par-tout il peut aussi saisir leur esprit, si le sien est digne de s'élever jusqu'à eux. La politesse du siècle n'a-t-elle pas rassemblé, au moins dans les grandes Villes, les vrais modèles du goût, & la même éducation n'y prépare t-elle pas les mêmes succès ? Vouloir faire dépendre ce succès dans les Lettres de caprices passagers de la mode, d'un peu plus ou d'un peu moins d'élégance dans les manières, n'est-ce pas attacher trop d'importance à des formes indifférentes, & qui après tout, contribuent peut-être encore plus à énerver le génie qu'à le polir ?

Quelques genres, il est vrai, n'ont point été traités dans la Province ; ni Melpomène, ni Thalie, n'ont osé s'y produire, ou ne l'ont pu faire avec des succès durables. Mais qu'y a-t-il d'étonnant. Si le courant de l'opinion & de la coutume n'a pas cessé d'entraîner dans la Capitale les plus beaux génies de la Province ; qu'y reste-t-il alors pour exécuter ce que la Littérature a

toujours regardé comme ses chef-d'œuvres les plus difficiles ? Mais supposons que ce cours foit une fois intercepté, & que chaque contrée plus avare de ses richesses, foit jalouse de s'en approprier la consommation & le fruit, pourquoi désespéreroit-on alors de réussir dans cette carrière, si toutefois les succès précédens y laissent encore quelques lauriers à cueillir, & si ses écueils multipliés, qui depuis long-tems ne présentent que des naufrages sur le Théâtre même de la Capitale, n'inspirent aucun découragement ?

Pourquoi en effet l'esprit ne pourroit-il s'élever ailleurs qu'à Paris, à la hauteur du genre tragique ? Ces situations vives & déchirantes qui en font le ressort, ce choc des grandes passions & des grands intérêts, les catastrophes qu'ils amènent à leur fuite, est – ce la société qui en offre les modèles ? Qu'ont de commun les Acteurs de cette société avec les Héros tragiques ? Corneille prit ses caractères chez les Grecs & chez les Romains. Crébillon trouva les siens dans son propre génie ; peut-être les deux autres Pères de la scène Française ont-ils dû à une société plus cultivée un goût plus épuré. Tous les deux, il est vrai, sans rien ôter aux grands effets de la Tragédie, ont su l'embellir par des graces plus touchantes & un coloris plus séduisant : mais ce n'est point là l'essence de la Tragédie ; ce qui la constitue véritablement, c'est le mélange du terrible & du pathétique, c'est le choix de l'action, l'art d'en lier les évènements, de ménager l'intérêt de manière qu'il aille toujours en croissant ; enfin de proportionner toujours ses moyens à l'effet qu'on veut produire : tel est le secret de l'art. La nature & le génie, voilà les sources ; les grands Maîtres de tous les siècles & de toutes les Nations, voilà les modèles : leur étude est aujourd'hui par-tout à portée de l'Homme de Lettres, de pour y réussir il a bien plus besoin de descendre en lui-même que de se répandre au-dehors.

On fait d'un autre côté l'arrêt qu'ont porté des Littérateurs célèbres : le genre comique, disent-ils, est épuisé, parce que la nature n'offre qu'un petit nombre de caractères véritablement comiques, qui puissent fournir à l'étendue d'une action théâtrale, & que tous ceux qui ont cet avantage, ont à-peu-près été produits fut la scène. Je n'appellerai point de cette décision qui se trouve depuis long – tems confirmée par les efforts malheureux de

presque tous les Poètes qui ont tenté de parcourir cette carrière, & par la création d'un nouveau genre subalterne, qui ne doit son existence, ou du moins sa vogue, qu'au désespoir d'atteindre au premier.

Mais à cette cause on peut en joindre une autre qui n'est peut-être pas moins puissante. A mesure que les mœurs se font polies, les manières font devenues plus uniformes, & le caractère a perdu son énergie naturelle. Assujetti aux formes inconstantes de la mode, chacun ne veut plus être foi, & cherche à se modifier sur tout ce qui l'entoure : tous les contours font arrondis, toutes les teintes font adoucies, rien ne se présente en relief ; & l'œil observateur qui voudroit saisir des différences, n'apperçoit que des traits qui se confondent, de même que les figures s'effacent les unes les autres, quand elles font projetées sur le même plan.

Ce défaut étant l'effet de la politesse des manières ; il doit nécessairement être plus sensible où celles-ci tègnent davantage, où l'on donne plus d'importance au ton, aux usages, & à ces formes mobiles de la société. De-là résulte aussi nécessairement la disette des caractères véritablement comiques. Dans la Province, au contraire, où les mœurs ont moins d'apprêt & la mode moins d'influence, les traits originaux se sont conservés avec plus de fidélité ; il y est plus facile de les saisir & de les peindre : ensorte que si ce genre aujourd'hui éteint, peut encore revivre, ce n'est guère que dans la Province qu'on a l'espérance de le ressusciter.

Disons-le donc hardiment : l'art d'écrire, ce premier de tous les arts, n'est plus, si je puis parler ainsi, un talent local & circonscrit : aussi libre que la pensée qu'il est destiné à transmettre, il ne reçoit sa forme que du génie, & peut atteindre par-tout à sa perfection. Pourquoi ne verroit-on pas parmi nous ce qui est arrivé chez tous nos voisins ? Il n'est aucune des grandes villes d'Italie qui n'ait produit & formé quelques-uns des Auteurs qui illustrent le plus cette Nation. N'est-ce pas aussi dans l'Ecosse, sa patrie, que s'est perfectionné le célèbre Robertson, aujourd'hui le meilleur écrivain de l'Angleterre. Il porta dans Londres sa gloire toute acquise, comme tant d'Ecrivains François ont porté leurs talens déjà exercés dans la Capitale, & lui ont prêté un éclat que la Province avoit droit de revendiquer.

Le fameux Citoyen de Genève ne mena long-tems qu'une vie errante. Toute sa jeunesse s'écoula loin de la Capitale. Ses talens étoient alors ignorés, & peut-être encore un secret pour lui même. Cependant ses études & ses observations préparoient d'avance ses succès. Il passe enfin à Paris. Une question académique née dans la Province, le décide bientôt à prendre la plume, & dès-lors il est compté parmi nos meilleurs Ecrivains. A peine a-t-il obtenu ce premier succès, qu'il s'enfonce dans la retraite la plus profonde. Cependant ses productions qui se suivent avec rapidité, ne cessent d'étonner son siècle, soit par la force & la grandeur des idées, soit par les agrémens d'un style enchanteur, & sur-tout par cette éloquence tout – à – la – fois douce & brûlante, qui pénètre l'ame, & l'embrase, & qui n'a été égalée par aucun de ses Contemporains. Seroit-ce donc ce séjour de Paris, dont la durée fut si courte, qui auroit, comme par un enchantement, produit tout d'un coup ces prodiges ? A qui croit – on qu'il faille attribuer le développement de son génie, ou à la Capitale, qui ne fit pour ainsi dire qu'être témoin de ses succès ; ou à la Province, chez qui il avoit puisé son goût & ses connoissances.

Ce n'est pas que je veuille dire que tous les pays soient indifférens pour la culture des Lettres. Elles doivent fleurir, sans doute, à raison des secours & des encouragemens qui font à leur portée ; & ces ressources ne se trouvent guère multipliées que dans les grandes villes ; parce que la richesse publique peut y rassembler tout ce que les Arts ont inventé pour nos besoins, ou pour nos plaisirs ; parce que l'esprit s'agrandit nécessairement à la vue des plus grands spectacles : que l'abord des étrangers, les communications plus étendues, y offrent plus de modèles de comparaison, donnent plus d'élégance au goût, plus d'aisance aux manières, & perfectionnent en un mot tous les arts, toutes les formes de la société. Il n'est pas douteux que Paris n'offre à cet égard les plus grands avantages, sur-tout par le concours général de tous les hommes éclairés, qui en fait comme le dépôt de toutes les lumières de la Nation, & qui ne cesse de l'enrichir de toutes les pertes que fait la Province.

Mais malgré ces pertes, il reste encore des secours suffisans dans les grandes villes, si l'homme de Lettres étoit plus disposé à en profiter ; le

dirai-je même, la littérature des Provinces qui doit ses premiers progrès à son commerce avec la Capitale, pourroit peut-être en s'isolant davantage, s'enrichir par de nouvelles acquisitions. De ce qu'il n'existe, pour ainsi dire, qu'une seule Ecole, il s'enfuit peut-être que la manière de voir & de sentir des Ecrivains est trop uniforme, & que les préjugés s'y accréditent trop aisément. Ce qui rend l'étude de la littérature étrangère si piquante, c'est que les talens s'y produisent, en quelque sorte, sous une nouvelle forme & que le goût y emprunte une nouvelle parure. Le but des Auteurs est bien par-tout le même, celui d'instruire, & sur-tout de plaire ; mais ils y arrivent par d'autres routes, qui montrent les ressources de l'esprit-humain, & nous ont souvent ouvert de nouvelles sources de plaisir ou de gloire.

Dans un royaume aussi étendu que la France, éclairé par-tout de la lumière des arts, abondant en modèles & en secours de tous les genres, pourquoi n'en arriveroit-il pas de même, si nos Savans vivoient plus renfermés dans leur patrie. Chaque province a, comme on fait, son génie particulier, qui donneroit à ses productions comme une empreinte qui lui feroit propre, & les Auteurs acqueriroient plus aisément ce tour original qui donne tant d'intérêt aux écrits. C'est par là que Montagne confert encore de la fraîcheur, & se fait lire avec tant d'empressement, tandis qu'on a oublié presque tous les Auteurs de son siècle. De tous les Ecrivains du nôtre, nul n'a porté ce caractère plus loin que Jean-Jacques ; & ce fut sans doute le long séjour qu'il fit dans la Province, qui ajouta cette persection à toutes celles qu'il ne tenoit que de son génie.

Je ne poufferai pas plus loin ces réflexions, que le temps ne me permet pas d'approfondir. D'ailleurs c'est bien assez pour moi de les avoir présentées ; je laisse à quelque plume plus éloquente, le soin d'en faire le développement. Je n'en ajouterai plus qu'une seule : c'est, Messieurs, que si quelque ville de province peut à bon droit compter sur le succès de ses efforts, ce doit être par préférence celle qui a toujours tenu le second rang dans l'ordre politique :²³ dont la grandeur n'a point été le produit d'un accroissement successif, comme celle de presque toutes les autres villes ; mais qui ayant, pour ainsi dire, atteint son terme dès le moment de sa

fondation, & s'étant toujours maintenue avec éclat, ne peut devoir cet avantage qu'à sa situation & au génie heureux de ses habitants. Ne fut-elle pas en effet, dès sa naissance, la patrie de l'éloquence & des arts qu'elle introduisit dans la Gaule ?²⁴ Après sa longue nuit d'ignorance, ne fut ce pas dans son sein que les premiers efforts de l'industrie se réveillèrent,²⁵ & hâtèrent dans le royaume les progrès de la civilisation ? Je ne m'arrêterai point à décrire les secours dans tous les genres que l'opulence publique y a rassemblés pour le progrès des Lettres ; sur-tout ceux qu'elles doivent tirer d'un commerce qui n'est point comme ailleurs le fruit de combinaisons arides, mais qui tient essentiellement à un goût délicat, & sans cesse exercé.

Car pour qui a réfléchi sur la nature de l'esprit humain, & sur l'enchaînement de ses connoissances, c'est un principe incontestable que le succès dans un genre annonce la capacité pour tous les autres. Ainsi ce goût depuis long temps le modèle de l'Europe entière, & qu'on peut regarder comme une production du climat, puisqu'il a des effets si durables, n'auroit pas moins de succès dans les Sciences & dans les Lettres : de même qu'un terrain naturellement fertile répond toujours avec usure au travail qui le féconde, & , quels que soient les fruits qui lui soient confiés, se couvre d'abondantes moissons.

FIN.

ERRATA.

PAGE 2, ligne première, ils ne savent en tirer parti, lisez ils ne saveur point en rirer parti.

Page 9, ligne 10, jouisse, lisez jouissent.

Page 18, ligne 22, appris, lisez apprises.

Page 25, ligne 15, précédé, lisez précédée.

Page 29, ligne 5, cédé, donné, lisez cédés, donnés.

Page 34, ligne 9, consulté, lisez consultés.

Page 53, ligne 4, le bois, lisez les bois.

Page 56, ligne 4, occupé, lisez occupés.
Page 82, ligne 10, la Corse, lisez le Corse.
Page 97, ligne 23, conduit, lisez conduites.
Page 101, ligne 3, en sont, lisez en est.
Page 123, ligne 21, peut offrir, lisez peuvent offrir.
Page 128, ligne dernière, s'offre, lisez s'offrent.
Page 151, ligne 19, ses sources, lisez ces sources.
Page 177, ligne 17, leur bienfaiteur, lisez leurs bienfaiteurs
Page 178, ligne 13, peuple fidelle, lisez peuples fideles.
Page 180, ligne 4, qui t'inspire, lisez qui t'inspira.
Page 186, ligne 18, tu n'est, lisez tu n'es.
Page 204, ligne 12, ses fêtes, lisez leurs fêtes.
Page 248, ligne 23, disparus, lisez disparu.
Page 249, ligne 20, à ses graces, lisez à ces graces.
Page 253, ligne 11, contredit, lisez contredits.
Page 254, ligne 21, quelle que lisez quelque.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé : *Voyage en Corse*, & n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Septembre 1787.

GUIDI.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roide France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens renans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur Abbé GAUDIN, Vicaire-Général de Corse, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire Imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé : Voyage en Corse, avec des *Observations sur l'amélioration de cette Isle, suivi de diverses Pièces en vers & en prose*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire, d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes feront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage fera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Règlements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission. Qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbatif aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier,

Garde des Sceaux de France, le Sieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos Ordres, qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de votre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui fera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le dix huitième jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, & de notre Règne le quatorzième.

Par le Roi en son Conseil.

LEBEGUE.

Registré sur le Registre XXIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires Imprimeurs de Paris, N^o. 1214, Folio 387, conformément aux dispositions énoncées dans la présente Permission, & à la chargé de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, le 14 Novembre 1787.

DELALAIN l'aîné, Adjoint.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Voyage en Corse, et vues politiques sur l'amélioration de cette isle,... par M. l'abbé Gaudin...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65575473>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 J'ai rencontré souvent ce nombre exorbitant de Prêtres dans la Balagne, & dans la castagnitia. Il est vrai que dans les autres quartiers que j'ai pu voir, ils ne font pas tout-à-fait si multipliés.

2 Ces Couvents font en général tous grands, bien bâtis, & fort supérieurs à ceux que les Ordres mendiants possèdent en France.

3 Un Officier de la garnison voulant faire son éloge, lui adressa ce compliment, qui prit faveur dans la Société, & qu'on hasarde ici, parce que fous une tournure bizarre, il ne laisse pas d'avoir de l'énergie.

4 M. le Comte de Buttafoco.

5 M. le Comte de Levi, Officier au Régiment du Maine.

6 Officier municipal, qui se trouve dans tous les villages Corses : il est assisté de deux autres nommés pères du commun, chargés de veiller avec lui aux intérêts de la Communauté, & formant un Tribunal pour décider sommairement, & sans frais, les petits procès qui n'excèdent pas la valeur de 12 liv.

7 On l'appelle Scala di Santa Regina.

8 La Junte est un Tribunal de police & de correction, érigé en 1772. Elle est divisée en quatre départemens placés dans des villages de l'intérieur, afin d'être à portée de toutes les parties de l'Isle. Chacun est exercé par six Commissaires, tous nés Corses, fous l'inspection du Commandant en chef, du premier Président, & du Procureur-Général. Elles furent instituées pour rappeler les fugitifs, éteindre les haines de famille, ou du moins en prévenir les fuites. Leur procédure est absolument gratuite, comme dans tous les autres Tribunaux de la Corse, & les Commissaires font pensionnés par le Roi. Ils doivent veiller sur les rixes & les querelles de leur district ; peuvent faire emprisonner ceux qui contreviennent aux Ordonnances, mais il faut que leurs Sentences soient confirmées par le Commandant, le premier Président, & le Procureur-Général.

9 Ninis, Cuisinier de M. le Comte de B*** ; car si l'on n'est pas familiarisé d'avance avec les apprêts de la cuisine Corse, & sur-tout avec la faveur de

l'huile, qui leur fert d'assaisonnement, on court risque, avec les meilleurs mets, de faire une très-mauvaise chère.

10 L'Administration doit faire paraître un Traité sur la vertu de ces eaux, & sur-tout de celles d'Orezza, par M. le Docteur Vacher, long-tems Médecin en Chef de cette Isle ; on ne peut trouver un Juge plus éclairé par ses profondes connoissances en Médecine, & en même tems un témoin plus irréprochable par sa candeur & sa véracité.

J'ai appris depuis qu'il avoit eu pour Coopérateur de son travail, M. Castagnoux, servant en qualité de Chymiste dans l'Hôpital Militaire de Corté, qui l'a sécondé avec autant de zèle que de lumières.

11 Il avoit promis de venir avec ses deux filles aînées & Ces deux garçons, à Vescovato, pour assister à une fête que M. le Comte de Marbœuf y devoit donner.

12 La Moresque est une danse militaire, dont l'origine remonte aux guerres que les Mores ou Sarrasins portèrent autrefois dans la Corse. Elle n'est d'usage que dans cette Isle ; on en a donné à part une description, que l'on trouvera à la fin de ce volume.

13 M. le Comte de Marbœuf venoit d'obtenir des secours gratuits de grains pour plusieurs. pièves qui avoient beaucoup souffert de la disette

14 M. Vasselier, de l'Académie de Lyon, connu & estimé généralement par l'agrément & la naïveté de ses Poésies légères, autant que par une Philosophie aimable, & une littérature profonde.

15 M. d'Orly, Commissaire des Guerres à Bastia, avoir composé une charmante pièce de vers pour l'arrivée de Madame la Comtesse de Marbœuf, fous le nom d'un Habitant du Niolo.

16 L'Auteur éprouvoit alors plusieurs désagréments qui influoient également sur son bonheur & sur sa fortune.

17 M. le – Comte de Buttafoco, Maréchal-de-Camp.

18 M. le Comte de Levi, Sous-Lieutenant au Régiment du Maine.

19 M. Thomassin, premier Président de la Chambre des Comptes de Grenoble.

20 Humbert de Villeneuve.

Hugues Fournier.

Claude Paterin, premier Président au Parlement de Dijon.

21 M. Servant.

22 M. de la Chalotais

23 Lyon fut fondé par Plancus, pendant le triumvirat, & peu d'années après elle étcit déjà digne de servir de résidence à Auguste, lorsque ce Prince vint séjourner dans la Gaule, & fut dès-lors regardée comme la principale Ville de cette Province.

24 Sous l'Empire de Caligula, il y eut une Académie établie à Lyon, elle fut la première & long-tems la plus célèbre de la Gaule.

25 L'Auteur veut parler ici des foires de Lyon, qui eurent tant d'influence sur le Commerce.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVERTISSEMENT.
3. DISCOURS PRÉLIMINAIRE.
4. VOYAGE EN CORSE.
 1. VUES POLITIQUES SUR CETTE ISLE.
 1. CHAPITRE PREMIER. - Sur la nécessité d'attirer les Habitans de la Corse, dans les fonds.
 2. CHAPITRE II. - Sur la plaine d'Aléria.
 3. CHAPITRE III. - Sur les moyens d'établir des Colonies en Corse, & sur les obstacles quelles ont à vaincre.
 4. CHAPITRE IV. - Sur la nécessité de faciliter des communications, & d'établir des marchés dans l'intérieur de l'Isle.
 5. CHAPITRE V. - Sur les productions de la Cor
 6. CHAPITRE VI. - Sur les Ecclésiastiques & les Moines.
 7. CHAPITRE VII. - Sur l'établissement d'une Académie, c'est-à-dire d'une association Littéraire, qui réunît les Lettres, les Sciences, les Arts & l'Agriculture.
 8. CHAPITRE VIII.
 9. CHAPITRE IX.
 2. VOYAGE AUNIOLO
 3. ENVOI A Messieurs VASSELIER & DORLY, qui s'étoient chargés du foin de faire notre. Epitaphe.
 4. VERS PRÉSENTÉS à Madame la Comtesse DE MARBEUF, au nom du Régiment d'Ernest, sur la naissance d'Alexandrine.
 5. ENVOI.
 6. ÉPITRE SUR L'AMOUR DU TRAVAIL.
 7. DESCRIPTION DE LA MORESQUE, Avec quelques réflexions sur cette danse.

8. ANECDOTE TIRÉE de l'Histoire des Révolutions de. Corse, par M. l'Abbé DE GERMANES.
9. ANECDOTE TIRÉE de l'Histoire de Corse, de M, DE L...
10. DISCOURS DE RÉCEPTION,
11. PRIVILÈGE DU ROI.
5. Notes
6. À propos de cette édition numérique